


# À la Brebis sans tache (recueil)

Marie-Louise Pailleron

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## À la Brebis sans tache

Juliette se penchait à la fenêtre, pour dire au revoir au visiteur qui s'éloignait. Elle riait, agitait son mouchoir, faisait des signes.

Une voix à l'intérieur la rappela :

— Tu n'es pas folle ? Mme Dumollard va t'entendre !

Vivement elle rentra, encore souriante, ébouriffée, rougie par l'air vif du dehors.

— Eh bien ! quand Mme Dumollard m'entendrait ?

— Ah ! ce n'est pas comme il faut ; on ne doit pas attirer l'attention des voisins…

Le petit visage prit un air boudeur.

— Je ne m'occupe pas de nos voisins : qu'ils me laissent agir à ma guise.

— Voyons, Juju, viens ici.

Le mari l'attira gentiment, et la fit asseoir à côté de lui, comme s'il avait affaire à un enfant.

— Écoute-moi…

— Oh ! encore un sermon !

— Tu ne sais pas ce que c'est que la province.

Elle l'interrompit vivement :

— Comment ! je ne sais pas… Nous sommes mariés depuis sept ans, et nous habitons ce puits depuis que nous sommes mariés, et je ne sais pas !…

Il reprit patiemment :

— Tu ne le sais pas, je le répète. Moi, je suis fonctionnaire, professeur donc fonctionnaire, et toi, femme de fonctionnaire, tu te conduis comme une femme indépendante.

— Eh bien ! je ne fais pas de mal.

— Beaucoup trop légère…

— Quoi ? s'écria la petite femme indignée.

— Mettons gaie, là, gaie. Beaucoup trop gaie !

— Ah ! çà… tu ne vas pas me reprocher ma gaieté maintenant ? Gaie ! mais si je ne l'étais pas, comment vivre ici ?

— Merci pour le mari !

Impétueusement elle l'embrassa :

— Voyons, serin ! tu sais bien que je t'aime, que je te suivrais partout ! mais tu ne peux pas exiger que j'aime aussi les Dumollard et les Maillavoine, les Pichon, les Ledoux et le Président et…

Il l'interrompit :

— Si tu voulais consentir à te montrer plus calme, à ne pas t'emballer avec autant de frénésie… savoir t'ennuyer un peu…

Elle eut un bâillement de chaton.

— Apprendre à jouer au bridge, n'est-ce pas ?

— Oui, apprendre le bridge.

— Eh bien, non ! Laisse-moi donc avoir vingt-cinq ans. On dit que cela ne durera pas longtemps !

— Je sens, vois-tu, reprit le mari avec lassitude, que les gens de X..., qui ne me passionnent pas plus que toi, ne nous aiment guère. Pourquoi ? je l'ignore. Je suis né ici, j'ai voulu y revenir... Peut-être m'en veulent-ils de m'être marié au dehors ? Ils ne nous appellent jamais entre eux que « les Parisiens », terme péjoratif ; je l'ai appris par M. Rousselet, le professeur de seconde, qui le tenait d'un élève. — Il réfléchit...

— Et puis, aussi, tu as peu d'amies ; pourquoi ne pas te lier avec les jeunes femmes de la ville ?

— Des sucrées ! D'ailleurs, j'ai Marie !

— Marie n'est pas plus sérieuse que toi ; elle l'est même bien moins, au fond.

— Elle est du pays, Marie ! On ne peut lui reprocher son berceau. Elle est née Fortaz, c'est local, cela, je pense ?

— Je la trouve trop élégante, trop fardée...

— Comme toutes les femmes.

— Ce sont des gens riches, qui ne comprennent rien au travailleur que je suis...

— Tu t'inquiètes de beaucoup trop de choses. Vivons pour nous, ne songeons pas perpétuellement aux gens de la ville. Tu ne penses qu'à eux ! nous ne pouvons pas leur sacrifier notre caractère, nos goûts, nos amis...

— C'est que je pense à l'avenir, moi, mon petit, mon avancement me préoccupe… L'opinion de ceux qui nous entourent ici, crée une ambiance, favorable ou hostile, tu comprends ?

— En tout cas, dit Juliette, résolument, hochant la tête, ils ne peuvent rien dire sur moi, mon bichon ?

Elle le secoua en riant par le revers de son veston.

Abaissant son regard fatigué sur elle, il vit un visage si jeune, si frais, si pur, qu'il se tut soudain.

Leurs discussions finissaient souvent ainsi. Le mari renonçait à poursuivre. Après tout, si sa femme demeurait un enfant, devait-il s'en plaindre à l'extrême ? Il s'en rendait compte : dans la ville somnolente de X…, où le retenaient ses fonctions de professeur d'histoire au lycée, on l'admettait par nécessité, on ne l'adoptait pas. Juliette, élevée tendrement chez des parents parisiens, détonnait un peu à X…, non seulement par son allure fine et son petit nez en trompette, mais surtout par son caractère prime-sautier, son naturel, qu'aucune éducation, aucune remontrance ne parvenaient à brider. Ne pouvant rien reprocher à sa conduite, le chœur des notables prononçait : « On voit que Mme Paul Milon est une enfant gâtée ; elle dit tout ce qui lui passe par la tête, et ne se soucie pas assez de l'opinion publique. Pour une femme de professeur, elle manque de dignité. »

« L'opinion publique », par bonheur, ne pouvait rien reprocher à cette petite femme-là. Rien n'était plus limpide que le cours de son existence, rien de plus monotone non plus. Mariée depuis quelques années à un homme plus âgé qu'elle, s'occupant avec ardeur de sa petite fille, elle vivait au plein jour. Certes, elle se montrait trop gaie pour la province, où chaque chose prend

des proportions de gravité, et une importance démesurée ; elle riait un peu trop fort, portait ses cheveux un peu trop courts, faisait trop de gestes, et, quand elle était pressée, courait dans la rue trop facilement. Mais voudrait-on qu'on fût, à vingt-cinq ans, aussi recueilli qu'à cinquante ? « La petite Mme Milon », comme on l'appelait à X..., oubliait trop souvent que « le monde juge du mari par la femme », et « manquait de tenue », disaient les demoiselles Ledoux, en baissant les yeux. On aurait dû la tenir quitte, en faveur de sa simplicité et de sa gentillesse, mais le naturel n'est admis qu'à Paris, où l'on en rencontre si peu.

Quelquefois, entraînée par sa jeunesse et sa verve, Juliette oubliant la société qui l'entourait, se laissait aller à raconter une histoire, à faire une observation cocasse, car elle savait voir et ne manquait pas d'esprit, mais elle s'arrêtait net, en remarquant soudain les mornes regards désapprobateurs du cercle qui l'écoutait. Ces choses désolaient son époux.

— Tu vas te faire mal voir, on dira que ma femme se moque, à tort et à travers !

— Laisse-les donc. Comme tu es province, mon pauvre enfant ! répondait la petite, avec l'air protecteur d'un vieux magistrat.

Désarmé, il riait. Que pouvait-il donc faire ?

Or, avoir vingt-cinq ans (« quel âge bête ! » disait aigrement Mme Dumollard, sa voisine), être bien gentille et bien vivante, prête à danser, à chanter, à grimper sur les monts, ne peut plaire à tous. On commençait parfois à chuchoter à X... que M. Paul Milon avait épousé une « originale », et, dame ! les originaux ne sont pas ce que les provinciaux préfèrent.

— Son mari devrait la dresser, conseillaient les meilleurs.

Le professeur n'y songeait pas, c'était bien assez d'apprendre l'histoire à des clampins.

Paul Milon, agrégé d'histoire, puits d'érudition et de science, se montrait sensible, nerveux, myope, et étrangement distrait. La Providence, goguenarde, l'avait affligé, avec cela, d'une allure de mousquetaire. Une moustache en croc se dressait fièrement sur sa lèvre ; ici, on voit que la mode n'avait que faire de lui : il le lui rendait bien. Absorbé par son travail, il ne prenait à l'existence de l'Europe qu'une part très modérée, et poussait quelquefois l'incohérence jusqu'à faire intervenir les Templiers dans la conversation, L'étude, sa femme, et, quand il y songe, sa carrière, voilà les sources de son émoi. Il a aussi une petite fille, dont il caresse la joue ronde d'un doigt distrait ; il la voit peu, car elle est couchée quand il part, elle dîne quand il rentre et sa femme prétend qu'il ne la reconnaîtrait pas dans un jardin public, entourée d'autres enfants. « La voix du sang ! » prononce-t-elle, en considérant ce phénomène avec une admiration sans bornes. Elle dit volontiers : « Paul, qui sait tout… » et cela est vrai dans le domaine qui lui appartient ; dans les autres, on lui donnerait huit ans à peine. La lecture d'un indicateur l'embarrasse plus que celle du cartulaire de Notre-Dame de Prouille ; en dehors de ses cours, il ignore le rôle de l'heure dans la vie quotidienne ; joignez qu'il n'est pas rare non plus, de le voir confondre les noms et les visages, brouiller les dates, saluer affectueusement des inconnus. Souvent, aussi, poussé par sa rêverie, il quittera la ville à la fin du jour, un livre sous le bras, ira s'asseoir sur le bord du fleuve près du premier fossé venu, s'absorbera dans ses notes. L'univers en-

tier, alors, disparaîtra à ses yeux : la nuit seule, qui noircira sa page, le rendra à la réalité.

Comme il éprouve pour sa femme une grande tendresse, le professeur Milon n'entend la priver d'aucun des plaisirs que la « société » de X… offre à ses élus. Malheureusement, Juliette se refuse à les apprécier, surtout lorsqu'il lui faut assister seule à des réunions où son mari, pressé de besognes, ne peut se rendre.

La bonne société de X… se composait de trois classes bien distinctes : la noblesse, la magistrature et le haut commerce. À la vérité, la noblesse ne descendait pas tout entière de Humbert le Renforcé (1041) : c'était une bonne petite noblesse locale, qui portait avec fierté le nom de quatre ou cinq journaux de terre, où poussaient le maïs et la vigne. Familles respectables, dont quelques-unes se vantaient de posséder une manière de château aux alentours. Cette noblesse, très réduite et appauvrie, frayait avec la magistrature. Nous ne sommes plus au temps où une vieille chouanne écrivait, sous Charles X : « Jamais je ne consentirai à voir ma petite fille s'encanailler, épouser un homme qui aura une profession enfin : un ingénieur, ou un médecin. Il ne peut être question d'un avocat, bien entendu, ni, Dieu merci ! d'un artiste. L'armée ou la diplomatie, je ne sors pas de là, — ou du célibat. » Non, non ! Comment, du reste, se montrer plus royaliste que le roi ? La noblesse d'aujourd'hui ne fraie-t-elle pas même avec le grand commerce ? Et tout en tenant quelques-uns de ces messieurs à distance, peut-elle oublier que les meilleurs de ses fils, depuis la guerre, sont devenus représentants de marques d'automobiles ?

Il faut vivre, il faut surtout conserver par devers soi ces quatre « journaux » de terre, dont quelques-uns voient s'épanouir le bâ-

timent de « molasse » rose, qui porte le nom patronymique, anobli par les souverains d'autrefois.

Le clan des magistrats comprenait M. Maillavoine, le Président, puis le conseiller à la Cour, M. Desthieux, parfait honnête homme, considéré dans sa province comme une victime du régime, depuis que Monseigneur, au mariage de Mlle Desthieux, avait loué le père en ces termes : « Vous, monsieur, qui, au mépris de tout esprit d'intrigue, et avec un rare désintéressement, avez donné votre démission au moment des inventaires… etc. »

L'ancien procureur de la République, réactionnaire à souhait, maintenant que son âge lui permettait de flétrir le régime, faisait partie, tout naturellement, du clan distingué, ainsi que l'archiviste du Palais, que les gens irrévérencieux nommaient Crinolin, à cause de ses jambes en arc de cercle, dont la forme lui cambrait les reins en marchant. Enfin l'ex-notaire du cru, M Pot.

Invariablement, quand ces messieurs se rencontraient, leur thème était celui de la lamentation. Ils se lamentaient en chœur. La vie chère, les mœurs nouvelles, l'augmentation du prix des transports par voie ferrée, les allures de la jeunesse, la voirie, la récolte (toujours insuffisante à leur gré, soit que la sécheresse, ou l'humidité sévisse), enfin le leitmotiv principal, l'insuffisance du gouvernement, servaient de prétextes à leurs plaintes. Ces jérémiades les contentaient, et n'avaient, en somme, aucune influence sur e cours des astres. M Pot n'était plus qu'honoraire et son rôle se bornait à prêter son expérience aux personnes qui persistaient à lui demander conseil ; il les décourageait : « Ce que vous feriez ne servira de rien, leur disait-il, tout va de mal en pis, à quoi bon ? » Maurice Donnay eût appelé très justement M Pot un aquaboniste. Il engageait le monde à la résignation. Hélas ! le

combat ne l'intéressait plus. Il n'avait plus vingt ans… Les avait-il jamais eus ?

La nature, qui aime se divertir aux dépens de l'humanité, avait donné à ce vieillard résigné deux filles combatives, bien découplées, championnes de tennis et de golf ; elles avaient la repartie vive et ne souffraient aucune incartade de leur prochain.

Le clan des magistrats s'était groupé aux environs des Vieilles Arcades, le plus beau quartier de la ville. La noblesse, au contraire, restait sur ses positions, et occupait aux alentours du palais et des remparts, dans les anciennes rues baroques, des demeures pleines de grandeur et d'humidité. Elle vivait là, au fond de hauts appartements noirs, que le soleil se refusait à visiter, entourés de cours visqueuses et d'escaliers glissants en forme de vrille, qui donnaient au visiteur, assez hardi pour s'y engager, l'impression de grimper dans un clocher inconnu, où, arrivé au sommet, « il découvrira toute la ville ».

Ne médisons point de ces monuments du passé. Ils sont nobles et beaux, et nous rappellent que les Français ne furent pas braves seulement à Rocroy, mais qu'ils surent encore, sans maugréer, habiter, pour l'honneur du nom, des maisons glacées, dans lesquelles ils vivaient chichement, afin d'élever des légions de marmots.

Quant au grand commerce, il adoptait à X…, comme de juste, les quartiers neufs, un hideux boulevard à l'extrémité de la ville, où s'élevaient des habitations de formes cubiques, percées de cinquantaines de fenêtres, si près les unes des autres, que l'on se demandait comment elles ne louchaient point, et à quoi pouvaient servir les murs étroits qui les divisaient.

Dans les magasins, s'étalaient, derrière les glaces, le capot scintillant de quelque Peugeot, ou de quelque Ford, qu'un garçon mélancolique époussetait le samedi. De vagues bonneteries, un marchand d'antiquités, qui exposait depuis deux ans, et malgré le voisinage des villes d'eaux, les mêmes bijoux locaux, posés sur le même coffre rustique. Le plus achalandé, parmi ces commerçants, était celui qui affichait avec un enthousiasme fervent : Tout pour les sports ! Celui-ci montrait des gants éléphantesques pour la boxe, des bob-sleighs pour la neige, des chaussures cloutées par les Grandes Rousses, et des tricots pour tout le monde.

Plus loin, s'élevait la demeure du fabricant, dont la raison sociale déclarait Huiles et graisses, le plus riche capitaliste de la région. Il logeait sa famille au premier étage, et ses bidons au rez-de-chaussée. Un gros marchand de cuirs avait construit à côté une demeure bizarre, agrémentée de tourelles et de pignons en simili-briques, recouvertes de simili-tuiles. La plus grande fantaisie, évidemment, s'était efforcée de présider à la conception de ces demeures, et les architectes avaient essayé de faire moderne ! Malheureusement, dépourvus d'imagination, ils n'aboutissaient qu'à ce style guignolesque.

Le propriétaire des papeteries de Chailles s'était fait bâtir, sur le terrain de l'ancien Hôtel-Dieu, une maison en papier mâché, qui paraissait l'incertitude même. Il comptait comme principal locataire le fondateur-directeur des Galeries voisines, où l'on vendait à bon compte des bas en cellulose, des matelas gonflés d'étoupe, du linoléum en carton et cent objets inutiles et laids, en faux cuir, en faux métal et en faux bois, que l'on décore, assez plaisamment, en province, du titre d'articles de Paris.

Si le haut commerce paraissait goûter l'architecture actuelle, les quartiers neufs, et les ersatz, il ne poussait pas le modernisme plus loin, et demeurait, au fond, aussi inaccessible, — plus inaccessible, — que la noblesse et le clan des arcades. Chacun se souvient à X… des efforts que fit le riche chemisier-bonnetier de la place Métropole, M. Benêt, pour se faire admettre de ses devanciers du boulevard de l'Obélisque. Sa maison, née après la guerre, parut trop jeune : M. Benêt n'avait pas assez de chemisiers-bonnetiers derrière lui. En outre, ces messieurs remarquèrent que ses cartes commerciales étaient imprimées au tampon, son titre suivi de cette indication intolérable : Spécialité de glaçage américain… On le laissa place Métropole. Plus tard… peut-être… Il conçut de ce dédain un vif ressentiment, et s'appliqua désormais, à faire échouer la candidature du propriétaire du magasin Tout pour les sports ! qui se présentait au conseil municipal, et qu'il rendit responsable de son propre échec. À la vérité, ce commerçant avait montré de l'hostilité à M. Benêt. Pourquoi ? se demandait celui-ci avec confusion. Son père n'avait-il pas commencé avec Benêt père, comme gardien-chef du cimetière de la ville ? Cet homme candide ne songeait pas que, précisément, la fraternité funèbre du gardiennage paraissait redoutable au propriétaire, aujourd'hui ambitieux, de Tout pour les sports ! il craignait les souvenirs d'enfance et de jeunesse.

C'est dans cette société étroite que la petite Juliette Milon s'agitait. Autour d'elle, peu de gaieté, peu de « moins de quarante ans ». Trois amies : Marie Huguet et les deux demoiselles Pot, apportaient quelque mouvement dans sa vie sédentaire. Jolie personne, Marie Huguet représentait à X… l'élément moderne, et régnait sur les foules. Fardée, mais sportive (juste ce qu'il fallait pour se dire femme à la mode), elle conduisait avec fracas sa

« Citron » dans la ville et aux champs. Une grosse fortune, et la franc-maçonnerie tacite de la société, préservaient Marie Huguet des mauvaises langues. Joignez qu'elle savait placer un compliment opportun, présider certaines œuvres d'assistance, faire les versements nécessaires qui coupent court aux médisances ; en outre, point important, elle savait s'ennuyer.

Nous avons tous, peu ou prou, connu de semblables femmes. Comme elles relèvent de l'état social, qu'elles ont derrière elles un comptoir bien achalandé, une Banque, ou une solide Compagnie de chemins de fer, elles sont inattaquables. À l'abri de ces remparts, le calme se fait. Si un croquant, ignorant par hasard les règles du jeu, se permet un jugement sévère, ou indépendant même, on le désavouera sur l'heure, et le boutera dehors. Le fautif, c'est lui : qu'il disparaisse, ou qu'il se taise. En vérité, Marie Huguet n'était pas sans péché, et on pouvait lui attribuer quelques flirts bien sentis.

Elle en avait fait confidence à Juliette : celle-ci tomba des nues, et refusa de croire que ces histoires fussent autre chose que des improvisations. Elle secouait sa petite tête frisottée.

— Je ne te crois pas !

— Tu n'es qu'une sotte, prononça enfin l'aînée. Aucune femme n'est ce qu'elle paraît, tu m'entends ? Faut-il mettre l'univers au courant ? ouvrir le confessionnal pour se raconter à ce monsieur, ou à cette dame qui passe ? Toutes les femmes que tu vois ont des secrets : tu n'en sais rien, voilà tout.

La petite Milon, sans malice, écoutait stupéfaite. Fables ou réalités, ces confidences l'amusaient. Les femmes les plus pures ont de ces indulgences lorsqu'elles croient reconnaître le visage

de l'amour en première ligne. Quant à Marie, elle prenait à ses propres narrations le plus vif plaisir. Elle n'en avait guère à X… Parler de soi, se faire valoir, admirer, envier peut-être ? quelles délices !

Petit à petit, ces confidences constituèrent pour Juliette une sorte de feuilleton. Elle y prit intérêt, et eût volontiers battu des mains aux passages pathétiques. Au dire de l'autre, ses victimes ne se comptaient plus…

— Encore un, ma chère ! Je ne sais pas ce qu'ils ont, tous, à devenir amoureux de moi comme cela : les hommes sont fous, ma parole !

Dans la vie de la femme du professeur, où il ne se passait purement rien, les histoires de l'autre prenaient un relief étrange. Elles se plaçaient dans l'espace et en dehors du temps, souvent dans la société parisienne, où Juju n'avait jamais pénétré.

Un jour, au beau milieu du récit d'un pittoresque déjeuner à Sassenage, Marie Huguet s'arrêta court :

— Dis donc ! j'espère que tu ne répètes pas tout cela à Paul ?

Juliette rougit violemment.

— Comment peux-tu croire ?… je ne suis plus une enfant !…

Mais elle demeura interdite. Elle n'avait jamais pensé à ce détail, jusqu'ici elle n'avait rien caché à son mari : elle fut frappée de sa duplicité ! « S'il savait ce que j'écoute, se dit-elle effarée, que penserait-il ? » Et puis elle se ressaisit : « Après tout, ce n'est pas mon secret ! » L'intérêt de l'aventure l'emporta ; elle s'écria, bousculant l'autre :

— Continue, continue !

Parfois, Marie lui lisait une lettre reçue le matin, qu'elle tirait toute chiffonnée de son sac, aplatie derrière sa houppe à poudre. Cette lecture paraissait à Juliette la plus belle du monde. Elle en retenait des bribes, qu'elle se répétait lorsqu'elle était seule. « Mon amour, pourquoi ce silence ? Ne sentez-vous pas mon chagrin ? Quand les jours se passent sans nouvelles, vous me paraissez si lointaine, que je vous imagine, non seulement oublieuse, mais hostile… faites cesser mon tourment, etc. » Juliette parait ces pauvres lignes d'une poésie qui la remplissait d'admiration, et de terreur à la fois. Quels risques courait son amie ! Et si tout cela était vrai ?… Elle hasardait une situation, une vie de luxe éblouissante… Un nom intact, croyait-elle, Juliette ignorait l'envie ; néanmoins, Marie, aventureuse, prenait à ses yeux l'importance d'une héroïne de cinéma, que l'amour mène à une catastrophe, et qui périra au prochain virage.

Pas une minute Juliette ne compara son existence de petite provinciale modeste à celle de l'autre ; elle ne l'envia jamais non plus. Son plaisir, elle le trouvait dans la vision d'un monde inconnu où elle ne paraîtrait jamais : une sorte de manoir à l'envers, brillant, rapide, où chacun à sa guise construisait son paradis, sans scandaliser personne… Elle ne se doutait pas que, dans l'image sommaire que lui présentait Marie, l'amie forçait la note pour expliquer ses extravagances : « Mais ma chère ! toutes les femmes en sont là ! cela n'a rien d'extraordinaire ! c'est le monde, ma petite ! » L'aînée s'amusait à voir la mine interdite de Juju : elle demeurait malgré ses sept ans de mariage, une enfant toujours, avec ses étourderies, sa curiosité, et l'intarissable gaieté d'un être neuf, à qui la vie n'a jamais été cruelle.

⁂

Un soir d'hiver, pendant le bridge chez le conseiller Desthieux, Mlle Ledoux junior, qui blâmait la passion des cartes, tricotait, assise près de la cheminée, en face de Juliette, à qui la soirée n'avait jamais paru plus longue.

De temps en temps, Mme Milon consultait sournoisement la pendule (bronze et onyx) du coin de l'œil, mais la pendule lui paraissait immobile.

Un jeune homme entra, osseux, infiniment trop grand, et un peu voûté. Mlle Ledoux le nomma : « C'est mon neveu, le nouvel avocat à la Cour », et de se rengorger, Le visiteur s'avança vers elle, menaçant le lustre et ses pendentifs, accrochés au plafond bas.

— Ne reconnais-tu pas Mme Paul Milon ? lui dit la vieille demoiselle, tu l'as aperçue l'autre jour à la sépulture du général. — Et se tournant vers Juliette : — Il vous a prise pour une jeune fille ! — elle esquissa un sourire malicieux, qui trahit sa mauvaise denture.

La petite femme leva son regard interdit sur l'étranger : il lui fallait peu de chose pour la déconcerter et celui-ci était si long !... Il s'assit entre les deux femmes, la vieille et la jeune, après avoir salué le conseiller et la conseillère, absorbés par la solennité d'un sans-atout qui pesait sur la table. Dans le salon, meublé de tristes fauteuils noirâtres, d'autres tables s'élevaient, garnies d'augures silencieux, semblables aux premiers. La bonne société de X... était là presque au complet : l'Armée, le Tiers-État et l'Église, représentée par un chanoine de la métropole, l'abbé Bongîte, excellent homme, la charité et la délicatesse mêmes. Il portait, sur

un corps vigoureux, une tête qui paraissait sculptée à grands traits dans le bois, et dont les pommettes, rougies par les vents et les frimas, rutilaient de mille feux. Fort timide, il pariait avec précipitation, d'une voix sonore, comme le font souvent les hommes de plein air ; il commettait au jeu maintes bourdes, annonçant ses levées de travers, compromettant constamment ainsi le sort de la partie. Pour ces raisons, il paraissait redoutable à ses partenaires, qui se dérobaient, autant qu'il était en leur pouvoir, à l'honneur de jouer avec lui.

Assemblée sévère, celle-ci, pour une jeunesse telle que la jeune Mme Milon. Si elle l'avait pu, comme elle eût quitté, lestée de son ennui, tous ces bonzes moroses, pour retourner dans le logis étroit, empesté nuit et jour par le caporal du professeur ! Elle songeait au vieux fauteuil dont les ressorts cassés vous accueillaient si mollement… À côté, dans le ripolin, sa fille dormait sans doute…

En ville, on disait le ménage du professeur « casanier ». Il suffisait d'apercevoir ce salon glacial, pour comprendre, — Juju affirmait : « on est mieux chez soi ! » Ici, pas une fleur sur les meubles, pas un livre sur la table, un endroit sinistre, à fuir coûte que coûte : on n'y avait pas ri depuis le 9 Thermidor !

Quelques personnes de la ville, pourtant, désirant attirer « la jeunesse », organisaient parfois des sauteries ; il y avait même eu dernièrement, un souper par petites tables à la Préfecture et un autre soir, une représentation de charité, où le déguisement était, comme l'on dit, « de rigueur ». Mais ces débauches devenaient rares dans la contrée, les temps sont difficiles ; on se voyait plutôt dans l'intimité. Juliette préférait les divertissements du plein

air, le tennis, ou les excursions du beau temps, prétextes au mouvement qu'elle aimait, et à une simili-liberté.

Le jeune avocat à la Cour se nommait Georges Boivin. Ayant ingénieusement réussi à caser ses jambes encombrantes, il se montra aimable, fit des frais, sut divertir la petite Milon (qui ne demandait que cela), seule femme gentille qu'il eût repéré dans l'assistance. Sa conversation, pressée et abondante, devint bientôt un long monologue, car il n'attendait jamais les réponses aux questions qu'il posait. Il parut à Juliette infiniment bavard et fort mauvaise langue, néanmoins, ne s'indignant jamais des malhonnêtetés et de quelques infamies qu'il exposait, avec une sorte de drôlerie comique. Ces histoires, il les racontait avec un même sourire de coin et il lui arrivait de décerner le titre de « dessalé » à un homme qu'il accusait d'avoir vendu à un autre un navire marchand, coulé depuis la veille…

« Quel étrange individu ! — se disait Juliette, qui n'avait jamais rencontré son pareil. Elle l'écoutait, malgré tout, en riant : — Il doit faire un bon avocat ? Rien ne l'indigne… »

Bientôt, les parties étant terminées, on passa un plateau de verres remplis d'une orangeade pâle, mais tiède, pressée à la maison et qui rappela au neveu de Mlle Ledoux, les purges à l'huile de ricin de sa petite enfance. Mme Marie Huguet était entrée avec l'orangeade. Elle venait chercher son mari : l'assistance se pâma.

— Quel bon ménage !

La jeune femme, très en beauté, fut complimentée sur sa mine. Elle porta les mains à son visage.

— C'est que je me suis hâtée, je dois être rouge ?

Le colonel, galamment, s'avança et lui baisa les doigts.

— Toujours plus belle ! Et vous voulez nous faire croire que vous avez une fille de douze ans ? Quelle imposture !

Un pas feutré se rapprocha, puis la voix aigrelette de Mme Dumollard se fit entendre :

— Ce n'est pas l'aînée !

Marie Huguet jeta à la vieille indiscrète un regard dur, chargé de ressentiment.

⁂

Quelques jours après le bridge du conseiller, Juliette Milon devait retrouver Marie Huguet, chez le pâtissier des Arcades : À la brebis sans tache.

Juliette arriva la première et son amie la fit attendre si longtemps qu'elle songeait à rentrer chez elle, lorsque Marie Huguet apparut au bout de la place, sereine et éclatante.

— Je suis en retard ? demanda-t-elle innocemment, puis sans attendre la réponse : En tout cas, je suis décoiffée.

— Mais non…

— Je le sais. Quand je me suis assise, tu m'as regardée et tu as fait le geste de repousser tes guiches. Quand une femme en regarde une autre et repousse ses guiches, c'est que la première est décoiffée : enfantin !

Elle passa rapidement à autre chose.

— Comment trouves-tu George Boivin ?

— Qui est-ce ?

— Voyons, Juju ! Le neveu des vieilles Ledoux, que l'on t'a présenté samedi chez le conseiller.

La petite Juliette, confuse, l'avait déjà oublié.

— Je n'ai pas d'opinion, répondit-elle, je l'ai à peine vu… Il m'a paru aimable.

— Ma chère, je l'ai rencontré plusieurs fois depuis cette soirée (assommante du reste). Il ferait un compagnon très sortable et ne ressemble à personne ici, ni aux fils des momies de la rue des Remparts, ni à cet imbécile de Joseph Parent qui joue les pitres, pour faire rire l'assemblée. Te souviens-tu combien il était pénible l'été dernier, avec ses imitations ? Oh ! le départ du bateau-mouche, avec bruit de machine, échappement de vapeur, et ordres du capitaine criés dans un verre à bordeaux, quelle tristesse ! Celui-ci est tout différent ; l'autre faisait « commissionnaire » en diable, tu ne trouves pas ? Au fait, j'ai dit à ce Boivin de nous retrouver ici, à la fin de la journée. — Juliette parut suffoquée. — Quoi ? Ça te déplaît ? Tu sais bien que ce garçon est nouveau à X…, il faut le tuyauter et à six heures, il verra défiler toute la ville ; on lui expliquera : laisse donc, cela sera très amusant !

Juliette n'eut pas le temps de dire son mot, car elles virent surgir une ombre gigantesque qui alla se rompre sur la glace de la pâtisserie, l'ombre de Boivin.

Marie l'accueillit chaleureusement, déploya ses grâces. Elle possédait, entre autres charmes, de longs yeux gris très doux,

qu'elle manœuvrait à merveille. Quand elle le voulait, l'infortuné dont elle s'occupait se persuadait facilement, en entendant ses discours, qu'elle l'avait distingué entre tous. D'habitude, ils n'ont pas besoin d'y être poussés pour se croire des phénix, mais quand ils reçoivent de tels encouragements, ils seraient bien sots, ma foi, de n'en point profiter !

Le neveu de Mlles Ledoux eût donc été ravi de l'accueil qui lui était fait, si Marie lui eût plu autant que Juliette. Malheureusement, l'avocat préférait Juliette, et Juliette se montrait aussi indifférente que l'autre se montrait coquette. « Jalousie », pensa-t-il aussitôt. Car les hommes font toutes les suppositions imaginables, avant de supposer qu'ils ne plaisent pas aux femmes.

Celui-ci songeait : « La petite Mme Milon me conviendrait très bien ; son air candide n'est pas joué… et pourquoi, après tout, ne lui plairais-je point aussi ? Jusqu'à présent, mon physique m'a servi auprès des dames, et je n'ai pas lieu de me plaindre. Il faudra pourtant agir avec la plus grande prudence. Mes fonctions relèvent d'un corps important dans l'État. Il ne s'agit pas de causer du scandale, ou même d'autoriser les racontars. Diable ! il ne faut pas faire parler de nous ! (Il disait nous, comme si Juliette eût été de moitié dans ses projets.) Cette pauvre petite femme-là ne doit pas avoir la vie bien agréable. Je vois cela d'ici : le mari, de toute évidence, est un cuistre toujours fourré dans ses papiers ; on ne sort jamais, l'appartement est sombre, l'enfant criard, il y a une femme de ménage pour les repas et les carreaux… évidemment, la petite s'ennuie… tout cela saute aux yeux… »

« Pourquoi donc Marie a-t-elle invité ce monsieur que nous connaissons à peine, à nous retrouver ici ? se disait Juliette en

même temps. Si Paul nous voyait attablés tous les trois À la Brebis sans tache, que dirait-il ? »

Georges Boivin, pourtant, n'avait rien d'un séducteur. Si elle eût été assise au Ritz, au lieu de l'être dans la pâtisserie de Mme Salon, Marie n'eût sans doute pas regardé ce garçon-là. Elle eût même prononcé : Il est ordinaire, sentence terrible, dont les victimes se relevaient rarement. Moins grand, personne, il faut bien l'avouer, ne l'eût remarqué ; toutefois, sa taille, sa maigreur même, lui donnaient bon air ; on disait déjà de lui en ville : « Il est distingué. » Enfin, rien ne choquait dans sa mise, et s'il ne portait pas la redingote de Berryer, ses vêtements sombres, sa cravate noire, ses mains sans bagues, n'attiraient pas l'attention.

Tel qu'il était, il ne déplut pas à Marie Huguet qui s'ennuyait durant cette morte-saison. La petite Milon, plus fine que l'autre, eut vite fait le tour du personnage, et le jugea in petto. « Il est sommaire, parle trop et ne lit rien, pas même les journaux ! » Elle remarqua aussi que cet homme-là méprisait tout ce que l'on vénérait chez elle : l'étude, la réflexion, les longs travaux… Pour Boivin, pressé, il fallait grimper au mât ; la culture lui paraissait un divertissement de retardataires… « Quelle différence avec Paul ! depuis qu'il est là, ce grand flandrin n'a répété que des ragots. » Rien ne lui semblait comparable à Paul, lumière du monde.

Pendant que Juliette pesait le mérite de ces deux hommes, celui qu'elle aimait et celui qui eût voulu être remarqué d'elle, Mme Huguet, que la conversation de Boivin amusait, s'appliquait à renseigner le nouveau venu sur les habitants de X…

— Le vieux monsieur qui passe ? Rien : un érudit qui n'aime que les papiers. Aucun intérêt. — Ah ! cette grosse blonde, une Italienne : Mme Le Porello, oui, oui, comme dans Don Juan : comique, n'est-ce pas ? La femme la plus avare du pays, elle compte son sucre et ses grains de raisin. Ne craignez pas d'être invité chez elle à prendre un repas : vous y perdriez vos veilles. Elle a trois filles, dont l'aînée a plus de trente ans, pas mariée. La mère a été assez belle avant la guerre, type de belle modiste endimanchée… figurez-vous…

Juliette intervint :

— Comme tu en parles ! je vous croyais amies ? Je t'ai vue l'autre jour entrer à la conférence avec elle, tu la tenais par la taille…

— Eh ! cela ne prouve rien, bêtasse ! Je la tenais par la taille, pour savoir si elle portait une ceinture…

— Et alors ? questionna Juliette, soudain amusée.

— Ma chère, c'est un corset ! elle est bardée de fer comme Duguesclin, Quant à ses filles : des victimes. Jusqu'à l'année dernière, elle les habillait aux genoux, sous prétexte qu'elles font du sport : c'est une blague. Les pauvres filles n'ont jamais vu d'autre crosse que celle de l'évêque, et croient que les raquettes sont faites pour jouer au volant. La mère ne veut pas vieillir, tu saisis ? Les filles ne doivent pas dépasser l'âge de quatorze ans. On ne les voit nulle part, elles n'ont aucune relation…

Georges Boivin, potinier, écoutait avec ravissement.

— Il y a un père ? questionna-t-il.

— Heu ! Il y en avait un. Il a disparu. On prétend que sa femme l'a empoisonné pour épouser l'élu de son cœur.

— Eh ! mais, reprit l'avocat, j'aurai peut-être un jour ici la belle affaire ?

— Voire, riposta Marie Huguet.

— Et ce monsieur, qui débouche du passage, là-bas ?

— C'est M Pot. Il a l'air abattu, comme vous voyez. La difficulté de la vie moderne, cher monsieur, le porte à la mélancolie. L'autre soir, Mme Pichon, la femme du maire, l'a fait venir. Elle voulait écrire son testament. Il l'en a dissuadée : « À quoi bon ? a déclaré ce sage. Quand vous aurez trépassé, vos héritiers n'en feront qu'à leur tête. Vous allez vous lancer dans des aventures… des frais inutiles… Restez donc comme vous êtes. Croyez-en mon expérience de quarante ans, etc. »

— Vous connaissez aussi ces trois jeunes filles, qui viennent de s'asseoir à la table voisine ?

— Ah ah ! elles vous intéressent ! Nous les appelons les nymphes, elles sont charmantes, hein ? Regardez la plus grande qui est aussi la plus jeune. Dimanche dernier, elle allait à une matinée, et, tout de rose vêtue, fut chargée de porter un paquet au patron d'une petite auberge du voisinage. L'auberge se trouvait sur son chemin ; elle s'y arrêta donc, avant d'aller danser, et déjà parée, comme l'aurore, de nuages vermeils. Il n'y avait personne dans la salle noire où elle entra, qu'un vieux soûlot endormi, qui cuvait son vin de tout son cœur. Elle passa devant lui, et posa son paquet sur le comptoir ; mais à ce moment-là, il s'éveilla à demi, écarquilla les yeux en l'apercevant, et ne prononça que

ces quelques mots : « Nom de D… ! » Tu n'entendras jamais de compliment plus flatteur, dit le père, quand sa fille lui rendit compte de sa mission… Ah ! gardez-vous, monsieur et cher maître, du fonctionnaire qui sort de la librairie : il représente le plus sinistre raseur des temps modernes. Il a une opinion toute prête sur les sujets les plus divers : la guerre sino-japonaise, l'instinct de la famille chez les Caraïbes, le spectre solaire, la maladie du bombyx ; il connaît le nombre de signes dont se compose un volume de cinq cents pages, et le poids que pesait le Pape à son jubilé ; il parle agréablement le javanais ; d'ailleurs, d'un naturel assez doux, il joue du tambour quand il est seul.

— Il est archiviste paléographe ?

— Non monsieur, receveur de l'enregistrement.

— On m'a parlé, reprit l'avocat, en croisant ses trop longues jambes, d'une famille toujours en mouvement, assez agréable cela, en province. Le père, la mère, les enfants, tous gais, accueillants : voyez-vous qui je veux dire ?

Les deux femmes se regardèrent.

— Ce ne peut être que les Chanaz ?

— Eh oui ! s'écria Georges Boivin, tout juste : je me souviens du nom. La mère est une étrangère, je crois ?

— En effet. Ils sont accueillants, continua Marie, et si vous aimez le bruit, les rires, les cris dans les escaliers, le gramophone à la ville et aux champs, les pique-niques improvisés ?

— Dame ! une aimable cordialité…

— Voulez-vous vous marier ?

Il sursauta :

— Un instant, tout dépend…

— Oui, oui, je vois ce que c'est, mais ici, mon bon monsieur, il n'y a pas d'argent. Les filles sont sans dot…

— Tu oublies de dire qu'elles sont belles, ajouta Juliette avec gentillesse.

L'autre prononça lentement, comme à regret : « Oui… assez… » mais corrigea bien vite… « elles ont de vilaines jambes ! » Quittant le particulier pour le général, elle acheva :

— Il est vrai qu'ils ont table ouverte, mais il n'y a pas grand chose sur la table… En outre, le désordre règne, un désordre fou. Comment vous expliquer… Enfin ! chez les Chanaz, on déjeune entre une heure et quatre heures, et l'on se coupe les ongles avec les ciseaux à raisin… je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?

— Parfaitement ! c'est une maison fort agréable pour un garçon, conclut Georges Boivin d'un air fat.

— Si vous voulez ! à la condition de le rester !… Ah ! cette vieille dame, genre ouvreuse pour le théâtre de Brive qui s'avance, c'est Mme Dumollard, une peste que vous avez peut-être remarquée l'autre soir au bridge du conseiller, la veuve d'un ancien préfet de la région. C'est elle qui signale la première à la société, que vous avez engraissé, que votre col est posé de travers, ou que votre robe tachera à l'eau…

— Ce n'est pas bien grave ?

— Attendez ! Elle remarquera aussi votre retard à un dîner où personne ne s'en était aperçu encore, et insinuera finement que vos occupations doivent être bien absorbantes, pour vous faire oublier l'heure, si totalement.

— Je n'aurai pas non plus affaire à celle-là.

— Détrompez-vous ! s'écria Marie avec feu. S'il y a un jour dans la ville une histoire de lettres anonymes, vous pourrez faire surveiller la mère Dumollard : c'est elle qui les aura fabriquées !

— À t'entendre, remarqua Juliette, doucement, on se croirait ici au milieu de maniaques, ou de gens capables de perfidies les plus noires. Que va penser M. Boivin de ce pays ? Ne la croyez pas, monsieur ! Il y a beaucoup de braves gens ici, et il ne s'y passe rien que de très honnête.

— Ah ! quel bébé, cette Juliette ! soupira Marie Huguet, elle ne voit de malice nulle part. Tiens ! tu es comme l'enseigne de Mme Salon : À la brebis sans tache ; tu ne crois pas au mal, tu ne devines pas les embûches. Et monsieur, continua-t-elle en riant, sais-tu quelles sont ses fins, à monsieur ? Ma chère, c'est de nous faire la cour à toutes les deux ! Tu ne te doutais pas de cela non plus, innocente ! Toutefois je vous préviens, cher monsieur, que madame adore son mari, et que d'ailleurs, ici, vous serez guetté de toutes parts ; si vous ne connaissez personne encore, tout le monde vous connaît déjà, est renseigné sur votre âge, poids et maladies infantiles. J'ajoute, pour votre gouverne, qu'à X..., toute femme au-dessous de quarante ans jouit, lorsqu'elle sort de sa maison, du privilège accordé aux bancs du Touring-Club plantés devant un point de vue : elles sont « sous la surveillance du public ! » Tenez-vous le pour dit !

Dans un fracas de chaises repoussées et de rires, les deux femmes quittèrent le grand Boivin, enchanté de son goûter. « Comme l'habitude de Paris donne de la conversation aux dames ! songea-t-il. Quelle animation ! Comme celle-ci a su me mettre à l'aise ! Elle est belle… mais c'est l'autre qui me plaît ! »

Marie Huguet s'éloigna au bras de son amie. En passant devant le magasin de Mlle Lecerf, la mercière, elles se heurtèrent à Mme Pichon qui en sortait. Cette dame les invita à venir le soir même entendre la T.S.F. chez elle. « Oh ! nous avons un très beau programme, affirma-t-elle. À la Radio-Paris : les Cloches de Corneville, une nouveauté ici, et puis le Pas des patineurs, la Vie en rose ; pour la partie gaie : la Marraine du poilu, et Cou-cou Tsoin-Tsoin ! »

Marie déclina poliment l'invitation, mais Juliette étourdiment déclara, en la refusant aussi, « qu'elle aimait trop la musique pour apprécier la T.S.F. », et Mme Pichon s'en fut, comme chassée par un courant d'air.

Marie Huguet s'absentait le lendemain ; elle voulut faire, avec son amie, quelques achats. Par une fatalité surprenante, dans chacun des magasins où elles entrèrent, on avait toujours vendu, la veille l'objet dont elles avaient besoin,

— Vous en recevrez d'autres ?

— Oh ! plus maintenant, répondait une voix plaintive : la saison est trop avancée.

On était en mars.

⁂

Marie Huguet avait remarqué, sans qu'il y parût, que Georges Boivin tenait surtout à plaire à son amie. S'il souriait aux boutades de Marie, elle sentait qu'il souriait par politesse, et que tous les frais qu'elle faisait pour lui, n'arrivaient pas à le distraire de sa contemplation. En effet, il ne cessait d'admirer la grâce discrète de la petite Mme Milon, son air étonné et candide. Pourtant, sous des dehors qu'il s'efforçait de rendre mondains, l'avocat Boivin était fort vulgaire : la beauté de Marie plus tapageuse, son allure assurée et délurée, eussent dû lui plaire davantage, hélas ! c'est l'autre qui le séduisait. Marie, accoutumée à régner sans partage, se dépita de constater qu'elle passait en second pour la première fois. Bien qu'elle se rendît compte qu'aucune coquetterie de Juliette ne sollicitât l'hommage de Boivin, sa rancune n'alla point à l'homme qui manifestait si ouvertement son admiration, mais à la femme qui la faisait naître.

Juliette, elle, paraissait ne s'apercevoir de rien.

« Ou c'est une oie, songeait généreusement son amie, ou un abîme de perfidie ! » Inutile de dire que Marie penchait pour l'abîme. Qu'une femme demeurât insensible à un empressement aussi marqué, elle ne pouvait l'admettre. « La petite, songeait-elle parfois, flattée de cet empressement, joue l'innocence à la perfection. Et pourquoi ? Parbleu ! par coquetterie ! Je ne la connaissais pas. Connaît-on jamais une amie ? Pourtant si celle-là m'a dupée, à qui se fier ? »

Quant à l'avocat, il courtisa au début Juliette par désœuvrement, autant que par goût. Il fallait bien se créer une occupation quelconque. Il n'y en avait guère dans ce pays, et l'on pense que, nouvel arrivé, et quoi qu'il fît, sa clientèle ne l'absorbait pas encore au point qu'il ne pût s'en évader quelquefois. Grâce à ses

tantes, les demoiselles Ledoux, très honorées dans la ville et à la considération qui s'attache toujours chez nous à l'éloquence facile, on l'accueillit favorablement à X... Il faut avouer aussi qu'à l'arrivée d'un jeune célibataire l'espoir des mères fut grand : les jeunes filles à marier sont abondantes dans le bassin est-sud-est du Rhône. On lui sourit donc de toutes parts, et il fit florès dans la bonne compagnie.

Il y rencontra un jour, à sa grande joie, le mari de Juliette, que ses occupations tenaient d'habitude éloigné du « monde ». Georges Boivin fut aimable, empressé même : cette rencontre servait ses vues, puisqu'il désirait ardemment voir s'ouvrir devant lui les portes de la petite maison de la place du Marché où les époux, à deux pas du lycée Ballanche, résidaient. Mais il en fut pour ses peines, aucun des deux ne l'ayant invité à y venir, et rentra chez lui assez penaud.

— J'ai parlé longuement avec ce jeune avocat, confia le professeur le soir même à sa femme. Tu m'avais paru le trouver divertissant, et ici il n'est question que de lui. Eh bien ! il est aimable, mais il n'écoute rien. En outre, ignorant comme une carpe. Crois-tu qu'il ne se doute même pas de l'existence de l'hérésie Cathare au XII siècle ? J'en suis encore étonné !

— Tiens ! repartit Juliette en éclatant de rire, tu es trop beau ! Il n'y en a pas deux comme toi. Tu es si absorbé par les cours de tes élèves et par ta thèse, que tu finis par te persuader que l'univers entier s'intéresse à ce qui t'occupe. Tu me plais de plus en plus. Je croyais t'aimer quand je t'ai épousé, ce n'était rien. Aujourd'hui, je t'aime bien davantage ; en outre, je t'admire : tu es toute intelligence, et toute distraction ! Je parie que tu n'as pas entendu un mot de ce que je viens de te dire ?

— Si, si, on entend toujours ces mots-là !...

Déjà le professeur Milon, pressé, s'enfonçait de nouveau dans ses schismes, et poussait un soupir de soulagement en se retrouvant assis devant son tout petit bureau.

— Il n'a même pas vu que j'avais une robe neuve, soupira sa femme. Voilà comme il est ; pourvu que je ne saute pas à la corde place Favre, il ne me regarde pas une fois par jour !

Le professeur, dont le travail était tantôt insipide, tantôt fort absorbant, se montrait préoccupé. Une chaire d'histoire allait se trouver libre au lycée de Lyon. Depuis longtemps il désirait professer dans cette ville, où il avait des amis, où la Bibliothèque se prêterait si bien à ses recherches... Toujours craintif, il s'était efforcé, néanmoins, d'indiquer dans la feuille administrative de fin d'année destinée à recevoir les vœux du corps enseignant, qu'il souhaiterait... dans l'avenir, si la chose devenait possible par quelque vacance, échanger le séjour de son pays natal, contre celui du chef-lieu du Rhône. Il n'avait pas osé en dire davantage. Le proviseur du lycée et le recteur de l'Université voisine, connaissaient donc son ambition. Pourtant Paul Milon avait appris que le titulaire de la chaire de Lyon, très malade, ne passerait pas la quinzaine suivante. C'est du moins la nouvelle que lui avait donnée M. Tringle, le professeur de chimie, son collègue de Ballanche.

Paul Milon hésitait, scrupuleux, il s'interrogeait : valait-il mieux attendre, pour se faire appuyer, que le poste fût vacant ? Il avait un ancien camarade d'école à Paris que l'on disait influent. Peut-être consentirait-il à une démarche ? Que de démarches ! Et lui, ne devait-il pas rendre visite au recteur ? Fallait-il rendre vi-

site au recteur ? Très bien coté partout où il avait passé, estimé, Milon ne croyait pas avoir d'ennemis. Mais que sait-on ? Il espérait obtenir ce poste, avancement intéressant ; le proviseur serait favorable sans doute ? Encore fallait-il s'informer, sortir de son trou, consulter ses partisans, demander. Corvées redoutables ! Au vrai, il répugnait à poser un premier jalon, pour solliciter une chaire toujours occupée par ce collègue moribond. On le voit, cet homme distrait demeurait étranger aux intrigues de ce genre, à toutes les intrigues, du reste. Ce n'est pas lui qui fût allé, comme jadis Alexandre Dumas père, se porter candidat au fauteuil d'un académicien en revenant du cimetière.

— Déjà ! s'écria le confrère à qui Dumas dévoila l'objet de sa visite. Vous êtes donc venu par le corbillard ?

Convenons, toutefois, que les scrupules du professeur de X… se rencontrent de moins en moins. Ils l'emportèrent pourtant, et Milon se résolut d'attendre encore, pour prier son ami de se rendre rue de Grenelle. Il n'avait parlé à personne de ses projets, pas même à Juliette, dont il craignait l'étourderie.

Cependant, le printemps était venu, les montagnes s'humanisaient, se dépouillaient chaque jour de leurs vêtements rouillés. À l'horizon purifié, l'amandier avait déjà fleuri. Maintenant, les tendres feuilles de l'acacia teignaient de vert léger les haies et la forêt prochaine.

Marie Huguet, depuis son retour, se montrait moins dans la petite maison de la place du Marché. Insensiblement, une certaine gêne s'établissait entre les deux amies, et Juliette, qui sentait la froideur de l'aînée, ne se l'expliquait point.

Parfois, elle cherchait comment elle avait pu la blesser : elle ne trouvait rien. Toujours puérile elle souffrait d'être délaissée par Marie, mais ne découvrait pas la cause de cet éloignement. Si on lui eût dit que celle-ci était jalouse d'elle, Juliette n'eût fait qu'en rire. Aux yeux de Juliette, Marie rassasiée de compliments et de soins, ne pouvait rien envier à la femme du professeur d'histoire. Elle n'eût jamais admis cette explication, l'idée ne lui en vint même pas. Hélas ! elle ne connaissait pas encore ses sœurs.

Étourdiment, elle demanda un jour à Marie la cause de sa froideur :

— Dis-moi si je suis fautive, même sans le vouloir. Il me semble que tu n'es plus, vis-à-vis de moi, la même qu'autrefois.

— Que veux-tu insinuer ?

— Que tu es moins libre avec moi, moins confiante… Enfin ! je ne te vois presque plus.

Mme Huguet fixa la petite Milon. Elle se demanda : « Serait-elle très forte ? »

Le regard de Juliette lui parut si désolé, qu'elle haussa les épaules.

— Tu es folle !

Toutefois, elle songea qu'il ne convenait pas de laisser soupçonner à Juliette la cause de sa rancune en faisant figure de vaincue ; elle reprit son sourire et une cordialité de commande. On jasait en ville de « l'assiduité persistante du jeune Boivin auprès de cette petite ». Ne l'avait-elle pas appris ? Quel bébé, cette Juliette ! Et que faisait donc le mari ?

La belle amie reprit :

— Tu sais bien que cette crèche, que j'ai fondée au Reclus, me prend presque tout mon temps cette année !

L'autre murmura :

— Tu pourrais m'emmener ? Je n'ai pas d'amie plus chère que toi !

Ceci parut si fort à Marie que de nouveau, l'idée de la duplicité lui vint, elle se mit à rire.

— Ne fais pas l'enfant ! Tu n'as pas besoin de moi pour te distraire, j'imagine ?

Elle la laissa là-dessus, tout émue et le cœur gros.

« Paul avait raison, songea la femme du professeur Milon, Marie est trop riche pour nous. Elle vient quand elle n'a rien de mieux à faire, mais je ne pèse pas lourd dans sa vie ! »

⁂

Il est bien vrai que le bataillon féminin de la ville observait passionnément, derrière ses créneaux, le manège de Boivin. Celui-ci avait oublié depuis longtemps l'élémentaire prudence qui devait, au début, régler sa conduite. « Était-il vraiment épris ? » se demandaient les dames de X... On pense bien qu'il ne l'était point, qu'il ignorait la passion et ses exigences. Juliette lui plaisait : il se piquait au jeu, sans se soucier du reste. Il avait décidé, une fois pour toutes, que son flair ne le poussait qu'aux entreprises infailliblement vouées au succès : avancement, collaborations utiles, intrigues de toute sorte. « Un bel homme comme

cela, quel dommage ! Qu'est-ce qu'il lui trouve donc, à cette petite ? Elle n'est même pas jolie ! Quelle éhontée ! » clamait la concurrence en chœur, car le blâme allait à Juliette, ici encore, et non à celui qui lui faisait tort.

Si au début, il s'était montré discret, il l'avait fait dans son intérêt à lui, il ne songeait guère à elle. Sa formule préférée était : Pas d'histoires. On se figure trop souvent la vilenie humaine concertée comme dans les romans d'Eugène Sue : il est rare qu'elle le soit. Elle pousse petit à petit sur la vanité et la paresse, comme un champignon sur un arbre humide. Un quidam ne se dit pas tout de go : « Je vais nuire à cette femme-là. » Il s'inquiète d'abord de lui-même, et ne la jette à l'eau que si elle le gêne dans ses mouvements.

On ne naît pas noir comme le diable, et il est rare de rencontrer dans la vie plus d'un homme parfaitement féroce. Tous le deviennent, quand leur personne est en jeu, et si la vanité s'en mêle.

Avec une profonde inconscience, Georges Boivin compromettait donc Juliette Milon aux yeux de toute la ville. L'absence du mari, absorbé par ses travaux, rendait les manigances aisées. Neuf fois sur dix, Juliette allait et venait seule. Toujours étourdie, elle ne prêta d'abord que peu d'attention au galant qui lui tombait des nues. Celui-ci en profita pour se trouver chaque jour sur son chemin, en allant et en revenant du Palais, — car il connaissait ses heures, — la reconduire le samedi soir après le bridge du conseiller, passer devant la Brebis sans tache, le jeudi et le dimanche au moment où la jeune femme, avec les demoiselles Pot, s'y arrêtait en revenant du tennis, pour y prendre le thé.

Bientôt elle commença d'y voir clair, et fut même flattée lorsqu'il brûla ses vaisseaux, flattée comme une petite fille qui revêt, pour la première fois, une robe longue, symbole de son importance. Toutefois, elle possédait quelque bon sens sous son étourderie, et, on l'a vu, un jugement net. À la longue, Boivin sans tact, la heurta. Pareille mésaventure devait arriver à ce primaire, qui traitait toutes les femmes sur le même plan. Sans éducation, il prenait sa roublardise pour de la finesse ; sa faconde, son assurance, un mépris de toute conviction le vouaient tôt ou tard à la politique. Le neveu des demoiselles Ledoux traitait la vie comme une campagne électorale et demeurait persuadé, qu'avec un bon déjeuner, on obtient une concession de chemin de fer, ou un rendez-vous galant. Son point de vue eût été comique, si Juliette avait eu envie de rire : elle n'y songeait point. Il la froissa en lui racontant ses bonnes fortunes, en riant de ses effarements, en se gaussant des choses qu'elle prenait au sérieux, avec une épaisseur si vulgaire, qu'elle se demandait comment on avait pu s'y tromper, et décorer ici Georges Boivin, du titre d'homme distingué !

Un soir, se trouvant au cinéma avec elle et quelques amis, il tenta bêtement de lui prendre la main dans l'obscurité, elle le repoussa avec dégoût ; bref, il l'obséda. Pour s'en débarrasser, comment faire ? Elle était fort novice… En parler à son mari ? « Ah non ! cela ferait des drames songeait-elle, il me gronderait… je suis bien assez grande pour l'exécuter moi-même. »

Le malheur voulut qu'elle ne sût pas l'exécuter. D'ailleurs une Juliette « exécute-t-elle » un homme comme Boivin, dont le métier est de parler, qui connaît toutes les roueries, feintes, chausse-trapes, comédies, du métier ? Joignez qu'elle avait affaire à la

pire sorte d'entêté : l'entêté vaniteux qui ne se croit jamais indésirable, quoi qu'on fasse. Il se persuada que l'aversion de la jeune femme était feinte et qu'elle cachait son jeu.

D'autre part, sentant qu'elle ne réussissait pas à le décourager, Juliette se mit à le détester avec violence et s'appliqua à le fuir. Or, on peut fuir un importun à Paris, à Bordeaux, à Marseille, à Lyon : on ne peut pas le fuir dans une ville qui n'abrite que trente mille âmes. Trente mille âmes sont très peu de chose, quand on calcule que sur ces trente mille, il y en a bien la moitié dans les magasins, les banques et les bureaux, 5.000 dans les usines, les chemins de fer et les couvents, 5.000 enfermés dans les institutions de l'État, musées, préfectures ou prisons ; il n'en reste donc que 5.000, — moins les malades, — pour voltiger dans les rues, et vous prêter leur ombre secourable : ce n'est rien. Il vint un temps où Juliette ne se sentit en sécurité que chez elle, l'autre n'osant encore l'y relancer. Elle ne sortait plus que pour promener sa fille et aux heures où elle savait Georges Boivin occupé au Palais. Hantée par son idée fixe, elle perdit sa gaieté et cet aspect bondissant d'enfant rebelle, qui constituait jadis sa grâce de jeune animal sauvage.

⁂

Le professeur Milon s'aperçut un jour que son oiseau ne chantait plus. Il quitta avec effort le Practica officii Inquisitionis heretice pravitatis, pour regarder sa femme et soudain s'alarma, en remarquant son visage pâli.

— Tu sors trop ! Fais-moi le plaisir de rester un peu chez toi ! dit cet homme distrait, avec un charmant à-propos. Si tu ne re-

prends pas ta mine ajouta-t-il déjà soucieux, tu pourrais peut-être changer d'air ?

— Changer d'air ? Et où aller, pour en trouver un meilleur ?

On n'en parla plus.

Pour une autre femme, — une femme, et non un enfant comme Juju, — se débarrasser d'un Boivin n'est rien. Une conversation de cinq minutes, entre quatre yeux, eût suffi. Mais Juliette ! une gamine qui se trouvait pour la première fois en butte à un embarras pareil, et sans le secours de son mari, c'était à perdre la tête.

Toutefois, elle sentait bien, dans son émoi, qu'elle n'avait que deux partis à prendre pour sortir de l'impasse où son inexpérience l'avait poussée : parler sérieusement à ce croquant, obtenir de lui qu'il la laissât en paix, ou demander à Paul si…

Quand elle songeait à cette dernière alternative, le cœur de la jeune femme lui sautait à la gorge : non !

Non ! Elle ne se résignerait jamais à cela. Au fond d'elle-même elle craignait, comme une petite fille, d'être réprimandée ; elle se dissimulait cette crainte par des mots, et se disait : « Paul a suffisamment d'ennuis et d'inquiétudes, sans que j'aille lui confier de pareilles sornettes. » Alors ? Alors il ne lui restait plus qu'à raisonner elle-même ce fat. En aurait-elle le sang-froid ? Elle connaissait sa propre faiblesse : n'allait-elle pas, à la première réplique s'emporter, taper du pied ou pleurnicher ? Dans ce cas, tout devenait inutile, tout serait à recommencer. Quelquefois elle s'encourageait elle-même. Après tout, la vanité n'exclut pas le bon sens. Et pourquoi cet homme-là ne serait-il pas, comme l'on

dit, un galant homme au fond ? « Il faudrait lui donner une impression de sérieux », songeait la petite. « Oui, c'est ainsi qu'il faudrait procéder, ne pas perdre son sang-froid. » Elle se répétait cela vingt fois par jour.

Un soir plus doux que les autres soirs, Juliette s'attarda dans le jardin du musée. Avant de disparaître, le soleil couchant incendiait la fin du jour. Juliette se sentait lasse, énervée. Elle songeait à Marie. Perdrait-elle donc son amie, la seule amie à laquelle elle tenait ?... Elle la voyait se détacher d'elle, à chaque rencontre. Pourquoi ?

Paul Milon s'était décidé enfin à écrire à son ami de Paris. Avec l'appui du camarade qui bien souvent lui avait offert ses services, il obtiendrait peut-être ce poste, objet de son envie, vacant depuis peu. Il ne demandait pas une faveur en somme. Sa cote était excellente. Le recteur lui souriait, s'intéressait même à ses travaux, lui avait conseillé d'aller consulter, à la Bibliothèque municipale de Toulouse, le manuscrit de l'inquisition, qui provient des dominicains de Bordeaux ; il pourrait, disait le recteur, lui être utile et Milon reconnaissant reprenait quelque espoir...

En poussant la grille pour sortir du jardin, elle reconnut Georges Boivin qui entrait. Un sourire béat passa sur le visage osseux de l'homme :

— Je savais bien vous trouver ici, dit-il plaisamment, et je savais que vous le sauriez et que vous m'attendriez !

Éberluée de sa suffisance, Juju le regarda sans comprendre.

Voilà l'indiscret qu'elle désirait éviter le plus. Si on les voit ensemble dans ce jardin, à cette heure, que ne dira-t-on pas ? Elle

prit peur, remit son explication à un autre jour, désireuse de rentrer au plus vite.

Mais Boivin s'adossa à la porte, et l'empêcha de l'ouvrir.

— Non, non, vous ne vous sauverez pas ainsi, dit-il en faisant le gracieux, je vous tiens, je vous garde !...

Il plaisantait sottement, sans voir le trouble de Juliette. Il voulut lui prendre le bras... Ce geste irrita la jeune femme à l'extrême, elle oublia sur-le-champ ses résolutions de calme et de dignité. La colère lui monta au nez.

— Laissez-moi passer, monsieur Boivin ! Je veux rentrer, je ne veux plus vous voir ; vous me poursuivez, vous ne voyez donc pas que je vous déteste ?

Le géant considérait ce bébé blond avec son petit nez en bataille, qui rageait en fermant les poings ; il se mit à rire, et Juliette, sentant son impuissance, à pleurer. Soudain elle se souvint de confidences de Marie Muguet ; elles frappèrent brutalement sa mémoire et sans réfléchir, comme on donne un coup pour se défendre, intimidée et baissant la tête elle murmura, au milieu de ses larmes :

— Laissez-moi... J'ai... j'ai un ami !

— Je ne vous crois pas, dit le géant.

Ce je ne vous crois pas mit le feu aux poudres. Il ne la croyait pas ! Voilà que tout allait recommencer ! Il lui faudrait entendre à nouveau ses absurdes compliments, le dépister encore — toujours ! Ah ! non. Une sorte de frénésie s'empara de Juliette, si douce, et l'entraîna. Elle se dressa furieuse, transformée, pour

une seconde en une autre femme, ou plutôt : une autre femme était en elle, armée de toute l'audace qu'elle n'avait pas, une femme qui prononçait des paroles déjà entendues… où donc ? Elle les écoutait étonnée et continuait, portée par un torrent. « Vous n'y entendez rien ! Aucune femme n'est ce qu'elle paraît. Faut-il mettre l'univers au courant ? ouvrir le confessionnal pour le monsieur ou la dame qui passe ?… Cette lettre, écoutez-la, me croyez-vous capable de l'inventer ? »

Le grand dadais, ébranlé, demeurait frappé de stupeur.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

Juliette ne l'écoutait plus. Elle prononçait des mots familiers qu'elle savait par cœur : la lettre que Marie Huguet jadis, lui avait lue : « Mon amour, pourquoi ce silence ? Ne sentez-vous pas mon chagrin, etc. »

Une sorte de nervosité extraordinaire la soutenait. Elle retrouvait à travers ses sanglots, l'enthousiasme de jadis pour cette prose amoureuse, qu'elle prononçait avec une émotion si sincère, que l'autre en fut la dupe. Quand elle eut terminé, Juliette releva la tête : la porte était ouverte, Boivin avait disparu.

Ce fut environ quinze jours après cet aveu dans le jardin du musée, que Mme Paul Milon crut sentir un certain refroidissement parmi les personnes de son entourage. Oh ! très peu de chose. Quelques silences, une ou deux mines pincées. Ce fut tout. D'abord, elle ne s'en affecta point. Les gens qu'elle fréquentait ne débordaient pas à l'habitude d'une telle cordialité, qu'elle pût l'opposer à leur réserve nouvelle.

Naturellement, elle n'avait parlé de rien à son mari. Pourquoi l'eût-elle fait ? N'avait-elle pas réussi ? N'était-elle pas maintenant débarrassée de ce grand jocrisse ? Pourquoi ennuyer Paul de ces bêtises ? L'essentiel était accompli : Boivin ne l'accostait plus dans la rue à chaque détour, il ne la guettait plus chez le conseiller, il ne la rencontrait plus « par hasard » aux Galeries ; c'est à peine s'il la saluait, même, quand elle était seule, le plus souvent il détournait la tête et feignait de regarder du côté opposé ! Qu'il fût fâché contre elle, Juliette y comptait bien. N'avait-elle pas fait exactement ce qu'il fallait pour le repousser ? Bon débarras !... Pourtant l'attitude des demoiselles Ledoux l'inquiétait. Boivin avait-il été discret avec elles ? Discret, il ne l'était jamais. Mais ici ! Un homme qui se prétend bien élevé, va-t-il ébruiter de telles choses ? Voyons, c'est absurde. Mais aussi, Boivin avait-il de semblables prétentions ? Douteux.

Plus tard, bien plus tard... dans un mois, peut-être, quand ils seraient à Lyon, elle raconterait tout à Paul : la poursuite du géant et comment, seule, elle avait su, astucieusement, se débarrasser de ce raseur insupportable. Ils en riraient tous les deux ! Mais, jusque-là, pourquoi le tourmenter de cette ridicule histoire ? Malgré les raisonnements qu'elle se tenait, il y avait trop de la petite fille en Juliette, pour qu'elle n'éprouvât pas parfois quelque malaise en songeant qu'elle avait agi seule, et sans consulter son mari.

Souvent elle pensait à la nomination prochaine. Que bonheur ! La petite s'en réjouissait. Iraient-ils s'installer sur les bords de la Saône ? du côté du quai Jules Courmont ? ou près de la Bibliothèque peut-être ? ou à Bellecour ? À certains moments, heureuse d'avoir réussi, la joie l'inondait, et il lui fallait toute son

énergie — une énergie que personne ne lui eût prêtée — pour maîtriser son exubérance. Un dimanche à la sortie de la messe, où d'habitude Juliette retrouvait « ces dames », elle constata que leur groupe, très animé quand elle l'aperçut, devenait silencieux à son approche. Marie Huguet qui au milieu d'elles pérorait et riait se tut, mais ostensiblement vint à elle. Les demoiselles Ledoux et la femme du maire au contraire, répondirent brièvement à son salut, et se détournèrent aussitôt.

Marie embrassa bruyamment son amie. Ce baiser opportuniste, on le sentait donné uniquement pour la galerie ; les autres diraient : « Mme Huguet a une belle âme, personne ne parle plus à Mme Milon, elle seule généreusement… »

Juju eut la naïveté de demander :

— Qu'ont donc ces dames ? Tu as vu comme elles m'ont tourné le dos ?

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

Elle accompagna la femme du professeur jusqu'à la place, puis la laissa rentrer seule.

⁂

La petite Mme Milon, toute pâle, passa devant le café de l'Obélisque, orné de gros lauriers roses, qu'un grillage défendait contre les projectiles des gamins. À cette heure dans le café, on ne voyait pas une table vide. Juliette reconnut le long Boivin, assis tout près du trottoir entouré de quelques jeunes hommes débraillés : les fils du député du cru. Renversés sur leurs chaises, ces messieurs la regardaient venir. Évidemment, sa vue les divertissait particulièrement. Des sourires erraient sur leurs lèvres et

Juliette rougit comme la pécheresse de l'Écriture. Dès qu'elle eut passé, un rire discret fusa. Elle rencontra la femme du conseiller à la Cour qui fut aimable. « Peut-être, se dit Mme Milon, qui déjà en était là, ne sait-elle rien encore ? » Marie-Amélie Pot l'attendait devant la statue de Thiers. Gentiment, elle s'accrocha à son bras.

— Ah ! Juliette ! je vous accompagne… Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.

Le petit visage de Mme Milon apparut livide dans la pleine lumière de la place.

— Tout le monde bavarde à qui mieux mieux, on vous déchire, on vous accuse de légèreté, pis encore, Georges Boivin en tête. D'où cela vient-il ?

L'autre atterrée, eut un geste d'impuissance.

— Votre amie Mme Huguet, se montre la plus acharnée. Elle dit pis que pendre de vous ! Je l'ai entendue. Mais elle vous exécute si gentiment, qu'on pourrait la croire désolée de vous savoir si coupable. « Elle n'est presque pas responsable », gémit-elle. Ah ! vous avez là une fameuse amie. Quel dégoût ! Quant aux Ledoux, elles prétendent que vous avez agi avec une coquetterie insigne vis-à-vis de leur neveu… que vous êtes une allumeuse, que sais-je ?

Juliette n'avait pas prévu tant de noirceur. Déjà blessée par ces ragots, l'entrain de la petite Pot à les lui dévoiler, la blessa davantage. L'affection de cette amie, sans doute réelle, s'exerçait sans douceur : Marie-Amélie appuyait là où elle eût dû se montrer réservée, interrogeait de trop près, bref, mettait tant d'ardeur

à son manège, qu'elle paraissait transformer un intérêt tout amical, en curiosité.

Le cœur de Juliette se ferma. Elle prononça d'une voix blanche :

— Qu'y faire ? Georges Boivin se venge, c'est clair.

Elle en eût pleuré là, devant le redingote de M. Thiers.

— C'est clair, reprit l'amie, ce n'est pas élégant. Eh ! il ne faut pas se résigner, il faut absolument que ces rumeurs-là cessent.

— Comment ?

— Que votre mari intervienne !

— Ah ! non, surtout ne le mêlons pas à ces ragots ! Et puis, cela ne servirait à rien. Il n'y a plus rien à faire, allez !

La petite Marie-Amélie, qui connaissait mieux le monde que Juliette et ne se réclamait pas des théories aquabonistes de M. Pot, rétorqua vivement :

— Je ne suis pas de votre avis. Il y a toujours quelque chose à faire ! Mais il faut le vouloir. (Pourquoi donc celle-ci ne le voulait-elle point ?)

La jeune femme ne se souciait pas d'expliquer, surtout depuis qu'elle en voyait les effets, comment elle s'était débarrassée de son gêneur. Elle se tut encore une fois. (Quelle école ! Juliette apprenait à se taire.) Évidemment Georges Boivin avait parlé, raconté discrètement, les « aveux de la petite Milon » : on en faisait des gorges chaudes à X... Boivin avait dû dire : « Je vais vous en raconter une bien bonne ! » Car c'est ainsi qu'il débutait d'habi-

tude. Qui donc prendrait la défense de Juju, parmi tous ces gens qui ne lui avaient jamais marqué de sympathie, si sa meilleure amie l'abandonnait ?... Mais celle-ci n'avait pu lui pardonner l'admiration du nouveau venu... Elle considérait sa préférence marquée comme un affront, le premier qui lui fût infligé depuis qu'elle régnait à X... Une inquiétude venait à cette jolie femme. Juliette plus jeune qu'elle, moins belle, la détrônerait-elle ? Son petit museau de gamine avait-il tant d'attraits, qu'il fît pâlir les siens, consacrés par dix ans d'encens et de myrrhe ? Et si cela était ?... Il n'y a pas d'amitié féminine qui tienne devant de telles considérations.

⁂

En quittant Juliette, Mme Huguet rejoignit le groupe sans bienveillance qui l'attendait sur le parvis de l'église Métropole.

— Avec sa petite figure innocente, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession, disait la mairesse. Qui aurait pu croire... ?

— Hélas ! soupira Mlle Ledoux. L'apparence ne fait rien à l'affaire ; pour ma part, l'affectation d'étourderie de cette jeune dame, ne m'a jamais aveuglée sur son compte. Quand je pense qu'elle a fait ses Pâques devant toute la ville !

— Eh bien ! moi, déclara rondement l'amie de cœur, je ne crois rien de toutes ces histoires. Juliette est incapable de mensonge...

— Vous voulez dire qu'en s'accusant de mauvaise conduite, elle n'a pas menti ? C'est bien mon avis. On ne se charge pas ainsi pour plaisanter.

L'argument parut écraser Marie Huguet, qui fit mine (à regret ?) de le trouver sans réplique.

— Si cela est vrai, je ne l'eusse jamais deviné, reprit-elle d'un air désolé.

Elle entendit la réponse avec une certaine satisfaction :

— Vous, chère dame, qui êtes la loyauté et la franchise mêmes, comment pourriez-vous concevoir qu'une amie portât ainsi deux visages ?

Paroles comiques s'adressant à cette débrouillarde. Toutefois les mêmes dames sentaient bien, au fond d'elles-mêmes, que Marie Huguet, alliée par accident, n'était pas des leurs. Qu'importe ? Entre femmes, l'entente se fait promptement, lorsqu'il s'agit d'en exécuter une autre. Dans ce cas seulement, la discipline règne. Ici, elle fut tacite et parfaite. Le sacrifice consommé, il serait toujours temps n'est-ce pas ? d'examiner les casiers judiciaires. Incapables de comprendre la valeur réelle du mari, encore moins la gentillesse de la femme, ces harpies affectaient de croire le pire, sacrifiant volontiers ainsi la brebis en holocauste au neveu des Ledoux, aux demoiselles Ledoux elles-mêmes.

Les vénérables demoiselles ne constituaient-elles pas avec le conseiller Desthieux le pivot de la société de X… ? Ne recevaient-elles pas les meilleures familles chaque quinzaine ? Ne dépouillaient-elles pas, en outre, leur salon de ses housses, une fois l'an, pour le livrer généreusement aux organisateurs de la vente charitable qui avait lieu au profit des Sœurs de l'Hospice ?

Que pesait une Juliette Milon à côté de tout cela, je vous le demande ? Purement rien. Et voilà une femme à la mer.

⁂

Juliette éprouvait maintenant une sorte de gêne, lorsqu'elle sortait de sa maison. Il lui semblait que la marchande de primeurs de la place qui lui vendait des oranges, le pharmacien des Remparts, le poultier de la rue des prisons, connaissaient tous sa mésaventure, qu'ils la servaient en souriant, ou la regardaient passer en se poussant le coude. « Tiens, c'est la petite Milon ! vous avez su l'histoire ? On plaint le mari : un travailleur. Elle, c'est pas grand'chose de bon ! »

Les demoiselles Ledoux ne l'invitaient plus. Elle s'en serait réjouie, si le prétexte qu'elles devaient prendre pour la rayer de leur cercle, n'eût été le fait-divers dont toute la ville souriait.

Marie Huguet tenait Juliette à distance. Assez cordiale devant la galerie, dans la rue par exemple ou chez les Pot, qui étaient restés fidèles, partout ailleurs cette dame demeurait invisible. Elle se préparait, disait-elle à la ronde, à faire sa cure de soleil dans le Midi, d'où elle ne reviendrait qu'aussi noire que Joséphine Baker.

Le beau temps avait fait cesser les quelques réceptions hebdomadaires, où s'ennuyait tant Juju et dont certes elle eût été aujourd'hui exclue. Ainsi elle se trouvait très seule, et assez déprimée. Le pire est qu'elle se disait : « C'est de ma faute ! Quelle folie m'a prise ? »

Un matin, elle rencontra l'abbé Bongîte devant la mairie. Quoique le soleil fût cuisant, il portait sous son bras un maître parapluie, qui eût fort bien pu tenir lieu de tente sur une plage. La petite Milon s'arrêta gentiment pour le saluer.

L'abbé lui sourit.

— Eh bé ! Madame Milon, toujours seule ? M. le professeur ne vous accompagne donc jamais ?

— Monsieur le chanoine ! À cette heure-ci, sa classe…

— Oui, oui, je sais, cria le prêtre, mais il y a d'autres heures dans la journée. Et, dites-moi, il travaille toujours autant ?

— Mais… oui…

— Son livre est donc bien long à écrire ? Il n'en finit pas !

— Oh ! Monsieur le chanoine. Une thèse de 800 pages sur l'hérésie Cathare et les schismes du II au XIV siècle. Il lui faut faire beaucoup de recherches, consulter un monceau d'ouvrages, de vieux textes, de documents religieux, de bulles, de prédications, condamnations… On lui envoie même des manuscrits de bibliothèques étrangères !

— Ah ! oui, oui, dit l'abbé distrait… Mon Dieu ! ça l'occupe, n'est-ce pas ? ça l'occupe !

— Mais…

Juliette sentait bien qu'il avait quelque chose à dire encore.

— Enfin ! reprit-il, d'une voix de stentor, décidé coûte que coûte cette fois, je souhaite que tout finisse au mieux, ma chère dame, vous me comprenez ? J'ai beaucoup d'estime pour vous, vous êtes de braves jeunes gens, enfin un jeune ménage… tout à fait très bien !

Et il s'enfuit avec son parapluie, qui bouffait sous son bras comme une jupe.

Paul Milon, naturellement, ne s'apercevait pas du changement d'attitude des dames de X... à l'égard de sa femme ; rien d'étonnant à cela, puisqu'il ne l'accompagnait presque jamais au dehors. Un envoi récent provenant de la Vaticane, copie d'un registre de l'inquisition de Pamiers en 1320, l'absorbait. Il ne sortait plus de ce qu'il nommait pompeusement son « bureau », que pour traverser la rue et aller au lycée. Les dames, ne le voyant pas dans la société de X..., ne pouvaient, malgré leur ardeur, empoisonner sa vie, comme elles le faisaient pour celle de Juliette. Néanmoins, à quelques jours de là, l'allure sévère de la mère d'un élève, rencontrée en ville, le frappa... malgré sa distraction habituelle. La dame, en général fort bavarde et aimable, ne manquait pas de l'arrêter quand elle l'apercevait, pour lui parler de tout, et de n'importe quoi, avec l'ardeur de certaines femmes, à qui le mutisme paraît si lourd, qu'elles se déchargent joyeusement à la première occasion des mots qu'elles n'ont pas pu prononcer encore.

Au lieu d'aller à lui, comme les autres fois, elle le dépassa avec raideur, répondant à peine à son coup de chapeau. Y répondit-elle ?... Froideur singulière, qui fixa Milon sur l'asphalte. Pareille conduite n'est pourtant pas rare en province où quelques personnes encore se figurent que sourire en public à un homme, c'est paraître leur faire quelque avance. Toutefois, ici, rien de semblable, La dame, ronde et cordiale, ne pouvait être retenue par aucun souci de ce genre. Alors, qu'y avait-il ?

Il y songea un peu avec regret, car il craignait les ennuis de la vie courante, qui troublent et dispersent la pensée, et puis, il ne songea plus qu'aux Cathares jusqu'à la fin du jour. Il se souvint avec tristesse qu'il n'avait écrit qu'un tiers de sa thèse. « Comme

je travaille lentement ! » soupira-t-il. Il travaillait prudemment surtout, redoutant de laisser certains détails dans l'ombre, de ne pas avoir à sa disposition tous les éléments nécessaires pour rendre, comme il le voulait, ce sombre tableau d'inquisitions et de guerres. Il suivait pas à pas la trace de ce schisme étrange, dont certains font remonter l'origine au paganisme, tout au moins à Manèe, et même au mazdéisme, schisme qui eut ses martyrs, et quels martyrs ! Ceux-là épris de pureté, de chasteté, introduisirent bientôt le malthusisme dans leurs lois… cinq siècles avant Malthus.

Les hérésies furent si nombreuses au moyen âge, qu'on les confond généralement entre elles, et par exemple, la secte des Vaudois, créée à Lyon au xi siècle par P. de Valdo, avec celle des Cathares. Ces erreurs, très fréquentes, furent commises par les Inquisiteurs eux-mêmes. Les Vaudois, que l'on a nommés aussi Pauvres de Lyon, en furent expulsés vers 1180, y rentrèrent, furent excommuniés par le Congrès de Vérone, et encore par le concile de Latran ; traqués, ils se dispersèrent dans le Midi de la France centre de toutes les hérésies, puis passèrent les monts, revinrent… Les Cathares furent l'objet de persécutions plus dures. Malgré l'intervention des Papes et des évêques, malgré les délations et les bûchers (à cause d'eux, peut-être ?), ces hérésies diverses florissaient encore si bien au xii siècle, que Jean XXII chargea Bernard Gui, frère prêcheur devenu évêque, du châtiment. Il fut terrible ; plus terrible même que ne le fut celui du Saint-Office espagnol.

L'époque du moyen âge passionnait le professeur Milon. Il en connaissait imperturbablement les mœurs et la langue, s'incarnant si bien dans les personnages de ce temps, qu'ils paraissaient

à ses yeux debout, et non ensevelis sous la pierre. Il en parlait au présent, comme s'ils allaient intervenir d'un moment à l'autre… Quand il aborda l'hérésie albigeoise, qui se confondit à la fin avec les autres schismes, il redouta Raymond VI de Toulouse, comme le plus grand brouillon qui fut, sourit à Louis VIII, dit Cœur de Lion, et se méfia de Thibaut de Champagne, dont il soupçonna la droiture.

Cet homme si doux (le professeur), qui n'eût pas heurté un petit crapaud sur la route, s'exaltait en reconstituant les attaques livrées aux villes assiégées, aux murs qui fument et s'écroulent, aux soixante mille victimes que l'on pend aux arbres de Béziers et aux créneaux. On le surprenait souvent parlant tout haut, poursuivant son rêve au milieu de l'humble vie courante, et aussi discutant dans la rue avec des contradicteurs imaginaires. Un jour place des Juifs, le grainier, M. Cassin, fut bien surpris d'entendre Milon s'écrier : « Ce Thibaut fut un mécréant, il y a gros à parier qu'il empoisonna le roi ! »

— Le professeur du lycée est fou, dit l'honnête commerçant à Mme Cassin ; il parle tout haut d'empoisonner le roi. Quand on pense qu'on leur confie des jeunes gens, tout de même !

Le même soir, le professeur se souvint de la mine pincée d'une mère couleur cachou, qui ne lui avait pas rendu son salut. Il dînait avec sa femme, la fenêtre était ouverte sur la petite place.

— C'est singulier, tu ne trouves pas, Juju ?… Je n'ai jamais eu que des rapports cordiaux avec ces gens-là. Leur fils est un de mes bons, un garçon sérieux, qui certainement préparera une École. Je vois souvent le père, ingénieur à la Société du Haut-

Grésivaudan. Quand je les rencontre les uns ou les autres, ils sont particulièrement cordiaux, mais aujourd'hui…

Juliette recula sa chaise dans l'ombre, qui commençait à envahir la pièce : elle avait rougi violemment. Dehors, les cris pointus des hirondelles traversaient l'air.

Comme sa femme ne répondait pas, Paul Milon répéta :

— Tu ne trouves pas ?

Elle haussa les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Cela peut arriver, il y a des jours où l'on est pressé, où l'on n'a pas envie de parler ; puisque cette dame est toujours aimable avec toi, il n'y a pas de raison…

— C'est ce que je me répète, il n'y a pas de raison, et pourtant, je crois lui avoir vu une figure hostile !

— Tu rêves toujours !

En dessous, les propriétaires de l'entreprise Fruits et primeurs avaient installé leur gramophone devant la porte ouverte ; on entendit le grand air de la Favorite.

Paul Milon, tout distrait qu'il était, commençait à s'inquiéter. Il ne recevait aucune nouvelle de Paris. Une fois ou deux il avait tenté d'aborder son proviseur, brave homme et jusqu'ici sympathique, et de lui parler ; il lui sembla que l'autre le fuyait. Enfin l'inspecteur arriva à X… pour sa tournée vers le 15 mai, et suivant les rites s'entretint avec Milon. Celui-ci trouva un homme très sec, qui lui parut pressé. Il lui annonça que le poste de Lyon, sollicité par son collègue le Pivert avant la mort du précédent titulaire, avait été accordé à ce grand favori qui l'occuperait sous peu.

À vrai dire, l'élu ne resterait peut-être pas dans l'Université, mais, « s'y étant pris à temps, n'est-ce pas ? il est tout simple qu'il eût obtenu ce que Milon ambitionnait ».

— Je regrette, dit l'inspecteur, de vous apporter une mauvaise nouvelle. J'ajouterai, entre nous, que vous avez trop tardé. Si vous vous étiez hâté davantage, vous seriez déjà à Lyon, et aujourd'hui il n'y aurait pas de question. Regrettable, très regrettable !

L'inspecteur néanmoins, encouragea beaucoup Paul Milon à quitter X… ; il lui proposa de se rabattre sur Bourg, et de permuter avec le professeur d'histoire actuel, qui ne demandait qu'à venir à X…, son pays natal. C'était la chute d'un rêve, caressé depuis de longues années. Comme Paul Milon, qui avait sursauté au nom de Bourg, réfléchissait avec amertume à toutes ces choses, l'autre insista, annonça assez brutalement :

— Vous avez des ennemis : à votre place je prendrais Bourg, qui certes n'est pas un avancement ; néanmoins, on vous saura gré en haut lieu de vous contenter de ce poste. Vous y achèverez tranquillement votre thèse, et vous pourrez la passer à votre heure, à Lyon, ou même à Paris. Ainsi, vous quittez X… en temps opportun. Si vous y restiez, l'hostilité qui règne dans cette ville à votre égard, et dont on est informé rue de Grenelle, pourrait vous nuire sérieusement quelque jour.

Milon tenta bien d'interroger, de savoir d'où sortait cette hostilité incompréhensible, vu qu'il n'avait démérité en rien ; mais demeurant étourdi du choc qu'il avait reçu, il fut la proie de l'autre, qui le noya sous un flot de bons points et lui fit perdre haleine.

Des ennemis ! Il avait des ennemis à X..., où il se croyait aimé, au contraire ! Il revit la femme cachou sous les arcades, le proviseur qui le fuyait... Le pauvre Milon tombait des nues. Il imagina une vaste conspiration ourdie contre lui, la vie désormais intolérable dans ce pays, son travail rendu difficile... Il eut beau s'efforcer d'obtenir d'autres éclaircissements, l'inspecteur se défendit d'en savoir davantage et lui fit comprendre sans ménagements cette fois, qu'il ne tenait qu'à lui de chasser l'impression défavorable qui régnait rue de Grenelle à son propos, en acceptant d'émigrer dans la patrie d'Edgar Quinet, des poules blanches, du général Joubert, et des émaux bressans.

⁂

Bourg. Carrefour ouvert entre le Jura et les Alpes, où tout l'univers passe, où personne ne s'arrête. Pourquoi ? Bah ! On est pressé d'aller plus loin, vers la neige, les Eaux chaudes, le baccarat, les lacs, que sais-je ? et Philibert le Beau, qui dort à côté sous son merveilleux baldaquin de pierre, reçoit peu de visites, en somme. Songez que Bourg est à soixante kilomètres de Lyon et de ses larges fleuves, de ses quais, de Fourvières. Lyon plein de soieries, de mouvement, de tramways, de radicaux et de fièvre typhoïde... à deux heures de Mâcon, où Lamartine se promène chaque soir autour de la rue des Ursulines et de Saint-Vincent... à trente-sept lieues de Dijon où habitent Charles le Téméraire et M. Estaunié, à une portée de canon de Genève. De Bourg encore, on va en une matinée à Besançon, ville auguste, qui vit naître un grand poète et une école d'horlogerie, à bien d'autres villes et villages, au bord des vignes, ou le long des rivières, que les peupliers ombragent en tremblant (ils songent à la hache) : Tournus et Cluny, Saint-Triviers, Chagny, la Rochepot, sans oublier les

voisines, Porcieux, Virieu, Ruffieu, Ambérieu, Jujurieux, Montagnieu, Méximieux, Luthézieu, dont le pays d'Ain se pare.

Mais le professeur Milon avait bien le temps, ma foi, de s'occuper du paysage !...

Sur quinze heures de classe, ses cinq heures de supplément s'aggravèrent, ici, de quatre heures consacrées aux jeunes filles ; peu de temps pour la flânerie. Ses quarante-cinq élèves l'occupèrent surabondamment ; le traitement de trente mille francs, qui lui fut attribué au début, ne suffit même pas à le faire sourire.

Pour le consoler, il trouva dans la bibliothèque du lycée six cents volumes dépareillés, qui ne purent lui servir à rien, presque autant de ressources dans la bibliothèque de la ville, qui n'ouvre ses portes aux travailleurs que deux heures chaque jeudi. Tout cela lui parut mince, mais Juliette chantait ! Sa nature puérile oubliait vite, en somme. Elle avait désiré partir, et le plaisir qu'elle eut à quitter les Ledoux effaça le déboire de Lyon.

Toutefois, le couple s'installa pendant une terrible période de pluie ; l'humidité, constamment entretenue par les orages des montagnes voisines rendait malsain le séjour de la petite maison, où la grippe sévit pendant le premier hiver. Enfin les beaux jours revinrent, le printemps sourit à nouveau, et la thèse du professeur Milon, par un miracle de patience et de foi, progressa. Il fallut, néanmoins, quatre ans encore pour la mener à bien. Que d'espoirs le pauvre mousquetaire attacha à ce travail ! que de rêves il construisit autour de son œuvre !

Comme tous les amoureux qui se verrouillent avec leur amour et qui font de lui leur but, leur espoir, leur tout, il se figurait de bonne foi que l'Europe entière s'intéresserait à ce qu'il aimait,

que les éditeurs s'en disputeraient la publication, que l'Université elle-même reconnaîtrait ses mérites avec éclat, le prendrait, lui, Milon, par la main… On pense bien qu'un sujet pareil ne passionne que les spécialistes et les théologiens. Ils ne sont pas légion. On sait aussi que les éditeurs redoutent les livres de huit cents pages à l'égal de la peste noire, et qu'enfin si loin d'un centre intellectuel, le professeur ne pouvait guère se faire connaître à ceux qui eussent pu le servir.

Paul Milon fut donc oublié à Bourg. Toutefois, il eut la joie de passer à Lyon une thèse demeurée mémorable, — sur place. Les potentats qui l'écoutèrent (ici, avec grande sympathie) le complimentèrent et lui sourirent, ils lui prédirent aussi que les recherches, qu'il avait été le premier à pousser si loin, auraient un retentissement considérable. Ce retentissement ne dépassa pas la portée de quelques provinces élues.

C'est alors que le professeur devint ambitieux. Maintenant que son œuvre était née, et qu'il la savait belle, il désira naïvement de se faire connaître. Il pensa que les revues accueilleraient ses travaux. Une seule lui ouvrit sa porte, les autres refusèrent ses articles : « Le sujet, affirmèrent-elles très spécial, ne s'adressant qu'à une élite elles craignaient que leur clientèle ordinaire ne fût pas assez cultivée pour en estimer le prix. »

Ainsi la vie passait. « Il me faudrait une tribune, soupirait le professeur, un journal qui eût à la fois des lecteurs cultivés et une grande diffusion. J'ai tant de choses à dire ! Il serait très curieux maintenant de reprendre mon sujet de thèse que je possède à fond, et d'indiquer l'influence des hérésies autrefois et aujourd'hui encore, dans le Toulousain, le Carcassès, l'Albigeois, la province ecclésiastique de Narbonne, décrire le rôle des différents

Papes : indulgent comme Alexandre III, violent comme Boniface VIII, procédurier comme Clément V, l'allié du faux monnayeur Philippe, rigoureux comme Jean XXII, etc., etc. »

Pendant les heures de découragement qui vinrent par la suite :

— Tu as épousé un raté, Juju.

Et comme elle s'indignait…

— J'appelle un raté, celui qui n'est pas arrivé où il voulait… Je ne suis d'aucun parti, d'aucune coterie, je ne sais pas me pousser par l'intrigue. Ainsi, je n'ai que mon seul mérite, cela ne suffit pas, je t'assure… Je ne sais plus qui déclarait, comme je pourrais le faire : « J'étais capable d'écrire et même de bonnes choses, je n'étais pas capable de me proposer… » Je crois que c'est Jules Simon dans son jeune âge, car ensuite…

Pour faire bref, le professeur Paul Milon passa cinq ans au lycée de Bourg, déplorant gentiment qu'un hasard malheureux l'eût privé dans ce poste, des appuis qu'il eût trouvés à Lyon, et qui l'eussent aidé à gagner le grand large ; et puis, un jour pluvieux d'octobre, il sortit fiévreux de sa classe, pataugea dans la boue glaciale, prit froid, et mourut un mois plus tard d'une grippe infectieuse laissant trois enfants, dont sa femme Juliette, aussi jeune que les deux autres.

Jamais elle n'avait avoué à son mari son aventure de X…, ni les antipathies qu'elle avait déchaînées autour d'elle, cause initiale de la disgrâce. À vrai dire, le professeur ne s'expliqua pas comment il lui avait poussé, soudain, tant d'ennemis dans sa ville natale ; il attribua leur présence à la jeunesse étourdie de sa femme, à la jalousie, à ses propres distractions, qui lui avaient

peut-être fait commettre « des impairs », et encore à son indépendance. Toutefois, il se figura que les dix ans qu'il avait jetés aux Cathares, et consacrés à une œuvre consciencieuse et belle, le tireraient honnêtement de la nuit. Il n'en fut rien. Nous avons trop de primaires. Qui s'intéresse, aujourd'hui, à ces travaux de bénédictin ? Trois personnes sur dix mille. En dehors des oasis que sont les bibliothèques, la méditation et l'étude n'ont plus cours chez nous. La lecture, de moins en moins, depuis que les Saxons nous ont doté du week-end et de la bougeotte… Ainsi l'esprit se voile la face. On ne peut à la fois rechercher l'ivresse du ballon ovale et goûter, comme elle le mérite, l'édition du Saint-Simon de Boislisle. Attendons. Tout recommence.

⁂

Juliette demeura à Bourg après son veuvage. Où aller ? Elle comptait dans le pays maintenant, quelques amis, et avec le temps, qui se mêle de tout, finit par surmonter l'aversion qui l'avait saisie au début, devant cette villa sans mystère, semée sur le revers de la route. Elle ne connut jamais les belles promenades, les églises célèbres, les excursions où courent ceux qui la traversent chaque jour. Elle ne connut même pas le fameux aubergiste, plus renommé dans la région qu'Edgar Quinet lui-même, le fameux aubergiste qui fait, à Priey, sauter ses truites dans l'azur. La vie de la femme du professeur Milon s'écoula ainsi, sédentaire, entre la naissance et la mort.

L'amie de cœur, Marie Huguet, avait disparu, mais la petite Marie-Amélie mariée à Dijon devenue Mme Rey, demeura fidèle. Il en est souvent de même dans la vie : on commence avec celui qui vous trahit et le visage de la vérité demeure enseveli dans son puits, jusqu'à l'avalanche qui l'en fait sortir.

Juliette s'était habituée à la rudesse de son amie : ses questions ne la froissaient plus, ni les précisions qu'elle exigeait pour « juger sainement des choses », disait-elle. « Il y a du procureur en vous », déclarait Juliette : Marie-Amélie y consentait. Son origine était de basoche en outre, elle avait épousé un juge d'instruction !

Un soir plus triste que les autres, Juliette avoua à son amie ce qu'elle n'avait jamais avoué à personne : la fausse confidence, faite dans un jardin désert à un homme qu'elle haïssait, et qui s'était si vilainement vengé.

Quoi ! Un mouvement si enfantin ? si absurde : trois mots amenant tant de catastrophes ? Marie-Amélie n'en revenait pas.

Il faut s'y résigner : l'esprit d'équité n'est pas de ce monde.

Àl'inverse du professeur d'histoire, la réussite de Georges Boivin apparaissait complète. Pendant que le premier usait ses jours à de rudes besognes, consacrait ses nuits à une œuvre qu'il désirait parfaite, y sacrifiait son sommeil et ses yeux, l'autre triomphait à la ronde et sa carrière promettait d'être rapide. Sa curiosité, son désir d'agrandir sa clientèle, le poussaient à « étendre ses relations ». Une mémoire prodigieuse le servait. Elle lui permettait de dépister les uns et les autres, lui évitait les impairs, flattait même les familles sensibles : il n'oubliait aucune date.

Son bavardage intolérable aux gens délicats, attirait l'attention des autres. Il amusait la galerie avec son répertoire d'anecdotes et de bons mots : le monde n'étant malade que d'ennui, Boivin, qui le divertissait, était toujours le bienvenu. Il n'avait pas encore choisi les opinions qui le mèneraient à ses fins. Attaché au début, à une société bourgeoise qui l'avait épaulé la première, il se diri-

geait insensiblement vers d'autres plans, qui lui permettraient de toucher une autre clientèle. Au point où il en était, il avait déjà réussi ce tour de force, de s'entendre avec tous. C'est ainsi qu'il fut l'ami de Monseigneur et des Maçons, des femmes et des maris, des archéologues et des architectes, des Congrégations et des Sociétés : réussite inouïe, qu'il accomplit en se jouant.

Si l'on veut bien y réfléchir, ces qualités sont celles qui conviennent le mieux à la politique. Boivin, naturellement, y songea. Avocat plein d'activité, ami de la réclame, ne négligeant aucune cause, se poussant dans tous les cercles, il rêva une estrade plus large, une influence plus étendue… les 60.000. Ses vertus de bon-garçonnisme apparent, son goût marqué pour les cuisines et les « combines », son manque de délicatesse, bref, son manque d'épiderme, le rapprochaient de l'électeur courant. On disait de lui, dans les débits : « C'est un bon type, et qui sait causer, on l'écouterait pour rien, pour le plaisir. »

Georges Boivin prépara donc tout doucement les lendemains. Pas un tonnelier de la région, pas un aiguilleur de tramway, pas un aubergiste, pas un marchand de moutarde, ou de fil en quatre, qui ne le connût, ne le saluât avec complaisance, ne se recommandât à lui pour étouffer ses petites malversations, ou encourager ses entreprises, pas un qui, à l'occasion, ne lui offrît « un blanc », sous sa tonnelle. Tout se présentait donc bien pour lui et quand demain, ce soir peut-être, un siège se trouverait vacant… On pense que le souvenir de sa petite infamie ne pesa jamais une once sur sa conscience : il savait oublier, excellente condition d'indépendance et de paix. Comprit-il d'ailleurs, le rôle qu'il avait joué dans le désastre ? C'est douteux. On ne sait jamais, avec les Boivin, où leur mémoire finit, où leur trahison commence.

Quatorze ans avaient passé. Juliette allait avoir quarante ans. Petit à petit son chagrin, les difficultés, les ennuis quotidiens, si lourds à porter seule, l'avaient usée. Sa tournure demeurait jeune et ses cheveux blonds ; mais, sur son visage, la lassitude traçait des rides, éteignait l'éclat du regard, jadis trop gai, au dire du professeur.

Résignée, elle vivait maintenant comme toutes les autres dames de la ville, toutes les autres dames de son âge, s'occupait de sa fille, bonne musicienne, qui travaillait le contrepoint avec l'organiste de Notre-Dame et donnait déjà quelques leçons aux alentours ; de son fils, boursier au lycée, de sa petite maison. Le dimanche, elle se promenait après la messe, sur le Bastion et revenait régulièrement par la place de la Comédie. « Ces dames reçoivent peu de visites », disait-on à Bourg. Quelquefois, les jours fériés, le ménage Rey arrivait de Dijon par le train de dix heures trente-cinq pour déjeuner avec elle. Les voisins en étaient avertis, lorsqu'ils voyaient la bonne traverser la place. Ils disaient : « Le juge d'instruction et madame viennent déjeuner ce matin chez Mme Milon, la domestique est descendue chercher un vol-au-vent à l'hôtel de France. » Ces habitudes qu'elle détestait jadis, ce train-train morne de la vie provinciale, ces ragots, elle les acceptait, rompue aujourd'hui aux gestes rituels de tous, aux obligations que l'on multiplie pour raccourcir les jours, aux événements que l'on gonfle pour les remplir. Ah ! elle ne ressemblait guère à la Juju d'autrefois, si imprudente, si primesautière… si indisciplinable. Le temps est le maître : ce que ni l'amour, ni la société n'avaient pu obtenir, il l'avait obtenu, lui, il avait fait de cette imprudente qui refusait de s'ennuyer une dame en robe sombre, toute pareille aux autres dames de la ville quand elles ont dépassé quarante ans, aussi mesurée dans ses gestes, aussi décente

dans sa tenue, aussi silencieuse, aussi renfermée, — d'apparence — car, au fond d'elle-même, son cœur était vivant encore, elle se souvenait et Dieu merci ! n'avait pas désappris de pleurer.

Elle songeait bien souvent à X... et aux puissances mystérieuses qui l'en avaient chassée, exilée ici. Depuis que son mari n'était plus là, elle se demandait comment elle avait pu lui cacher ces événements si importants, de leur vie commune ? Par tendresse, — il aurait trop souffert, et pour rien, puisqu'on ne pouvait rien changer, — mais elle s'étonnait, en songeant à l'enfant qu'elle était alors, que cette enfant ait pu garder un tel secret.

⁂

Un soir, entre chien et loup, comme elle s'attardait à songer au passé, repoussant le moment d'allumer sa lampe, la paysanne qui la servait introduisit un visiteur ; elle n'en recevait guère et reconnut celui-là tout de suite : c'était Georges Boivin.

Quoiqu'il ne fît pas bien clair dans la pièce, elle remarqua son air d'autorité et de suffisance. Il portait sous son bras une serviette bourrée de papiers, et, à sa boutonnière, une rosette aussi grosse que celle du colonel Chabert. Juliette se sentit émue à la vue de cet homme : tant de fantômes, oubliés ou lointains, se levaient sur ses pas ! Que venait-il faire ici ?

Nullement gêné, il déposa sa serviette sur la table avec son chapeau, s'assit commodément dans le seul fauteuil du salon. Juliette se taisait.

— Je vois, commença-t-il avec aplomb, que vous m'avez reconnu et que vous êtes surprise de ma visite. Pourtant, croyez bien que je ne vous ai jamais oubliée. Voilà longtemps que je for-

mais le projet d'aller vous voir… Hélas ! mes multiples occupations… la vie de Palais est absorbante… en outre… vous avez peut-être appris que je me présentais à la députation, sur le siège de Chindroux, le député sortant ? Non ? peu importe, Madame, je serai bref, — et… franc… je viens vous demander un service.

Juliette l'interrompit :

— Pardon ! vous avez appris que j'avais perdu mon mari ?

— Certes, certes ! bien terrible épreuve !…

Boivin ne s'y attarda point. Il expliqua : il s'agissait d'obtenir une lettre d'introduction auprès des Rey, très liés avec l'évêque de X… Ce dernier pourrait l'aider… peut-être…

— J'ai perdu Marie-Amélie de vue, continua Boivin, familier, depuis qu'elle habite Dijon ; mais je sais que vous êtes demeurée fidèle à vos amitiés, et que vous voyez le ménage. Ah ! les femmes sont bien heureuses ! elles ont le temps d'entretenir leurs relations ; nous autres, nous en avons à peine pour accomplir les devoirs d'un métier qui…

Juliette reconnaissait ces propos vides, ce bavardage niais, cette personnalité égoïste et vulgaire. Boivin, c'était clair, avait agi avec ces amis-là comme avec elle-même, il s'en souvenait quand ils pouvaient le servir ; il n'avait pas changé. Elle le considérait, stupéfaite. Ainsi, cet homme, artisan de son infortune, cet homme dont la méchante indiscrétion lui avait coûté si cher, il était là, bavardant familièrement avec elle, insouciant, croisant ses longues jambes : « Vous permettez ? » allumant une cigarette.

Elle rougit de le voir si bas.

— Monsieur Boivin, comment avez-vous pu venir ici ?

Elle sentit qu'il s'étonnait à ces mots ; peut-être, après tout, ne se souvenait-il de rien ? Combien de fois avait-elle désiré cette heure ! Combien de fois avait-elle songé, dans sa solitude à une scène toute semblable à celle-ci, pendant laquelle, rigoureusement, elle reprocherait à Boivin sa lâcheté, l'accablerait, se vengerait enfin !... Trop tard. Elle se sentait vaincue, il y avait trop longtemps... Néanmoins, sa rancune la poussa :

— Avez-vous donc oublié le temps où mon mari professait à X... ?

— Comment pourrais-je l'oublier ?

Il y avait, dans le ton de l'autre, une galanterie si vulgaire, que Juliette fut écœurée...

— Et notre départ, vous vous en souvenez aussi, n'est-ce pas ? Il n'est pas possible, que vous ne vous soyez pas aperçu du mal que vous nous avez fait : nous vous devons toute notre infortune.

Comme il sursautait, elle continua :

— Souvenez-vous donc, à la fin ! vous me poursuiviez, vous me compromettiez à plaisir, grossièrement, je ne pouvais plus sortir de chez moi, et un jour, pour vous éloigner, je... je vous ai... enfin, je vous ai ait une confidence, seule façon de décourager votre vanité... mais cette confidence, qui n'était que pour vous seul, vous l'avez répandue joyeusement aux quatre coins de la ville. Par vos soins, le scandale est né, l'hostilité s'est dressée autour de nous, mon mari, forcé de quitter X..., dut accepter Bourg. Comprenez-vous : accepter ? Nous y sommes venus, il y est mort, et... sa vie échoua ici. Tout le mal est venu de vous.

L'avocat ne l'entendit pas ainsi.

— Permettez, madame ! Je me souviens fort bien… mais, ne renversons pas les rôles, s'il vous plaît. Si j'ai bonne mémoire, vous aviez commis, vous, une grosse imprudence. Vous aviez une intrigue… Dans une petite ville comme X… Quelle erreur ! On vous écrivait des lettres… ne vous étonnez donc pas que, lorsqu'on l'apprit…

— Personne ne pouvait l'apprendre, riposta Juliette âprement. Avant de vous avoir parlé au musée, personne ne savait rien, — pour cause. Du jour au lendemain, tout le monde m'a tourné le dos. Par votre trahison, vous avez alimenté, à mes dépens, la chronique venimeuse de la ville !

— Peut-être ai-je été léger, reconnut Boivin, ennuyé de la tournure que prenait la conversation, qui l'éloignait beaucoup du but de sa visite, — possible ; pourtant, la première faute, madame, permettez-moi de vous le dire, venait de vous. C'est vous-même qui…

— J'étais trop jeune, gémit Juliette, ce fut tout mon crime, j'étais une enfant. Non, non. Il n'y avait rien de vrai dans ce que je vous ai, soi-disant, avoué, vous entendez ? rien. Je voulais vous éloigner, j'ai tout inventé.

Boivin cligna de l'œil.

— Et la lettre que vous m'avez récitée par cœur ? Hein ?

— Elle ne m'appartenait pas. Ah ! pourquoi m'avez-vous crue ?

Boivin, quelque épais qu'il fût, ne pouvait pas se tromper à un pareil accent. Il regardait Juliette qui pleurait. La nuit était ve-

nue. Il ne voyait plus son visage, il ne voyait que ses cheveux blonds, et sa robe noire. Surpris, certes, toutefois cette vieille histoire ne l'intéressait plus beaucoup… Il entendit Juliette gémir.

— Vous avez fait notre ruine. Combien de fois Y ai-je pensé depuis ! J'étais résolue, si jamais vous osiez revenir, à vous dire mon mépris. Hélas ! je suis toujours la même, je pleure bêtement, je ne sais faire que cela. J'ai perdu l'homme que j'aimais ; par vous je l'ai vu malheureux, oublié et lui, que je plaçais si haut, est mort inconnu. Tout cela par votre faute, par votre faute stupide ! Moi, j'étais une enfant, je n'avais jamais eu affaire qu'à d'honnêtes gens, je ne me doutais pas de la vilenie humaine, c'était visible pour tous, même pour vous, monsieur Boivin ; mais vous, qu'étiez-vous donc ?

Boivin songeait à la lettre qu'il était venu demander, la lettre pour l'évêque… lui restait-il encore quelque chance de l'obtenir ? Pour lui, elle valait son pesant d'or, cette lettre. Elle lui permettrait de pénétrer dans le milieu clérical du quartier des remparts, qui se méfiait, d'approcher l'évêque ; il le gagnerait, sans doute, par la promesse de la réfection de l'hospice qui s'effondrait ; il n'y avait plus de fonds, il le savait… c'est pourquoi il ne s'en allait point.

Juliette, le voyant silencieux, crut innocemment qu'il éprouvait quelque confusion, et ne savait comment opérer sa retraite. Elle ouvrit la porte :

— Allez-vous-en, monsieur Boivin, dit-elle doucement.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et eut tôt fait d'enjamber l'entrée étroite et de franchir le jardinet. Elle l'entendit marcher sur le gravier.

Quand il se trouva dans la rue, il s'efforça de chasser le souvenir de sa déconvenue, et s'ingénia à découvrir un intermédiaire, qui l'aiderait à atteindre Monseigneur… Puis il pensa de nouveau à Juliette. « Quelle idée ai-je eue d'aller me fourvoyer chez elle ? Les femmes sont si rancunières ! »

Il s'aperçut qu'il avait dix minutes à perdre avant de reprendre son train, entra au buffet de la gare et se fit servir un grog chaud.

— C'est singulier comme les blondes vieillissent vite… murmura-t-il.

## Le Mari de Claudie

*1923.*

Voilà un an et demi que Pierre m'est revenu, et que nous avons repris la vie commune. Je dois constater que je n'ai jamais été aussi heureuse à aucun moment de mon existence de femme : nous nous entendons même mieux qu'autrefois ; en outre je remarque dans son caractère à lui, plus d'entrain et une initiative qu'il n'avait certes pas auparavant. Jadis, il me laissait gouverner dans la maison, pendant que lui se plaignait à chaque heure du jour de sa santé. Bien qu'il se portât comme le Pont-Neuf, mon mari faisait figure de malade chronique. Aujourd'hui, changement total, ses maux ont disparu, il dirige, et c'est moi qui me croise les bras. Je dois avouer que cette nouvelle conception de l'existence me paraît très agréable : il n'est plus question de santé, la gaieté règne du haut en bas de la demeure. Pierre fait même montre d'un bagout que je ne lui connaissais pas. Tout cela doit

être « le fruit » de la guerre ? Un fruit bien inattendu, certes. Depuis qu'il est ici la vie est transformée et d'abord la présence de l'enfant suffirait à me ravir. Dire que nous en avons désiré un huit ans avant toutes les catastrophes, et que nous l'avons tenu dans nos bras exactement dix mois après son retour !

Je devais donc être pleinement heureuse. Pourtant, je l'avoue devant ce papier blanc, de vagues inquiétudes, d'absurdes doutes me traversent de loin en loin ; je ne vois pas clair alors dans ma conscience, j'hésite à formuler directement ce que je redoute. En ai-je peur ?

Àqui me fier ? Je n'ai confiance qu'en maman. Toutefois maman, qui devine ma pensée profonde, est une femme en acier ; elle n'admet pas qu'après avoir pris un parti, on puisse accueillir le doute ; elle dit que le mot « mais » devrait être rayé de notre langue : « C'est un correctif, un second mouvement, donc un mauvais mouvement, quelque chose comme l'amendement d'une loi mal venue au Parlement, une circonstance atténuante de la pensée… » Pourtant, rien n'est plus éloigné de mon caractère et de mes goûts que la pusillanimité, j'ai fait assez longtemps chez moi, figure de chef de famille responsable, pour regarder en face les surprises que la vie nous réserve. Je peux dire en passant qu'au point de vue surprise, elle m'a comblée. Il s'agit donc de savoir ce qui me trouble, de le savoir nettement, de faire ici une sorte de tableau du passé, de réunir les dates et les événements. Le procédé est enfantin ? Je n'en connais pas d'autre pour m'éclairer. Jusqu'à présent, je veux dire depuis dix-huit mois, j'ai été emportée par un tourbillon. Les émotions atroces de la guerre, la séparation, le coup de massue que m'asséna le Destin (pour m'éprouver sans doute ?), mon attente, enfin ce qui a suivi (ce qui a

suivi surtout), eût rendu folle plus d'une femme solide. Mais il ne s'agit pas de perdre la raison : Dieu merci, nous n'avons ni sourds ni fous dans ma famille. Donc, je veux faire ici une sorte d'exposé sur papier blanc, avec toute la logique et toute l'impartialité dont je dispose. Je verrai peut-être plus clair ensuite… ou alors, je ne veux pas voir clair.

Mobilisé le 30 août 1914 comme territorial, Pierre partit sans enthousiasme : il n'avait rien d'un Déroulède ; en outre, il n'avait plus vingt ans, mais trente-cinq ans et se croyait de santé fragile. Il faut ajouter à cela que Pierre était un intellectuel d'avant-guerre, aucunement sportif, un homme sédentaire, méditatif, ne se plaisant que dans son bureau entouré de ses fiches ; la guerre fut pour lui une catastrophe personnelle, il n'était pas loin dans ce temps-là d'en vouloir à la Serbie pour avoir interrompu un livre auquel il travaillait depuis quatre ans, sur les dernières fouilles de Volubilis !

Ainsi, la déclaration de guerre le bouleversa de manière inattendue, même pour un homme aussi impressionnable. Il se demanda d'abord s'il résisterait à la terrible épreuve qui l'attendait. Il avait espéré que son âge le préserverait, que la guerre ne durant que trois semaines il ne serait pas appelé. Mais il vit bientôt le lycée de la ville savoyarde que nous habitions, se préparer à recevoir les blessés qui ne trouveraient pas de place à l'Hôtel-Dieu, et ses craintes s'accrurent. M. Pidoux, le pharmacien, étalait un optimisme souriant et affirmait qu'on prenait d'inutiles précautions et « qu'il n'y aurait pas de blessés » ; malgré cette vue réjouissante de la question, il prédisait une guerre de six mois.

Et Pierre de gémir : « Six mois ! Que vais-je devenir pendant six mois, Claudie, si loin de tout ! Comment me soigner ? Et,

songes-y, je vais être astreint à une promiscuité constante avec des illettrés ! C'est cela qui m'inquiète le plus, car pour le reste j'ai fait le sacrifice de ma peau ; jamais, vois-tu, « je ne tiendrai le coup », comme ils disent. »

Je protestais, et lui répétais pour la dixième fois, qu'un homme solide et fort comme lui, pesant 70 kilos et n'étant jamais malade qu'en imagination, serait un soldat à toute épreuve ; il faisait alors de nouveau le « plainteret » comme l'on dit chez nous. « Je ne résiste à ces brûlures d'estomac si déprimantes, que grâce à mon régime, tu le sais bien, Claudie. Et mes migraines ? Qui me fera prendre mes cachets dans ces pays de l'enfer, et ma sieste ? Trouverai-je même vingt minutes par jour pour la faire ? » C'était si inattendu, cette sieste, qui intervenait là, au milieu de l'envahissement de la France, que je lui ris au nez.

J'avoue que les doléances de Pierre, dont je m'amusais en temps de paix, me portèrent sur les nerfs en août 1914. À cette époque, la France tout entière « ronflait comme un tambour » ; la moindre dissonance vous mettait hors de vous. Personne ne pensait à ses propres maux et il faut convenir qu'une certaine entente, au début, rapprocha tous les Français ; il s'agissait de le rester, cette perspective valait bien l'abandon de Volubilis. Pierre ne semblait pas le comprendre, soupirait, m'écoutait distraitement en examinant sa langue dans la glace.

Dans notre ménage les rôles avaient été renversés dès le début ; jamais je n'en eus l'impression aussi vive qu'à l'heure de la mobilisation. Si j'avais épousé Pierre Augié huit ans auparavant, c'est qu'il exerça sur moi le prestige que l'intellectuel exerce maintenant en province sur les demoiselles à marier. Un homme si cultivé ! un érudit ! un écrivain ! En outre, il était beau : on di-

sait partout ici qu'il était « bien de sa personne… » Je l'admirai, il m'aima, je lui fus reconnaissante de m'aimer… Toutefois, l'amour romanesque du début se transforma petit à petit, chez moi, en une affection dévouée : le romanesque ne va pas de pair avec les pilules, la graine de lin avec la passion. L'admiration me resta et une affection plus profonde qu'exaltée, plus dévouée que sentimentale.

Je me consacrai à sa tranquillité et à son bien-être, le déchargeant chaque jour des petites corvées habituelles, afin qu'il fût libre de s'occuper de ses recherches et de se donner tout entier à ses travaux. Quelquefois j'éprouvais de vagues regrets… et j'aimais à me figurer ma vie s'écoulant auprès d'un compagnon plus ardent, qui eût fait fi des courants d'air. Puis, le temps s'en mêla, je me résignai à une affection plus calme et je n'eus, au fond qu'un véritable regret : celui des enfants qui n'étaient pas nés.

Certes, quand je voyais Pierre, entortillé dans son éternelle couverture et dans son cache-nez, refuser de m'accompagner l'hiver en promenade, par crainte du vent d'est, je le traitais de poule mouillée. Il riait et mettait ma rudesse sur le compte d'un trop plein de santé.

En revanche j'étais fière de lui, de son érudition stupéfiante et du respect que ses auditeurs lui manifestaient. On venait de très loin pour le consulter ; sa parole faisait foi quant aux questions d'histoire locale, de folklore et d'archéologie il se trouvait là sur son terrain, il s'y montrait imbattable et intarissable. En fin de compte, nous nous aimions beaucoup et je lui étais infiniment dévouée, je le lui ai d'ailleurs bien prouvé par la suite. Nous eussions continué cette vie sans trouble jusqu'aux pompes funèbres, si le Destin n'eût tout à coup bouleversé notre maison et n'y eût

apporté le drame, la douleur, le mystère, agrémenté des aventures les plus invraisemblables.

D'abord tout alla bien, mon mari fut envoyé au fort Barraux, sur la route de Chignin à Grenoble, à dix kilomètres de chez nous. De là il m'écrivit au début, des lettres presque satisfaites : il faisait de vagues exercices, des espèces de manœuvres pépères. La tranquillité dont il jouissait ne l'empêchait pas, néanmoins, de gémir quelque peu. Il se plaignait de temps en temps du manque de confortable, de l'absence de baignoire qui l'obligeait de faire sa toilette dans une cuve d'eau insuffisamment chaude, etc… Il est si maniaque d'ordinaire, que ces absurdes réclamations ne me surprenaient point ; Pierre ignorait totalement la vie. Au fond de moi-même, je ne le trouvais pas à plaindre, surtout lorsque je comparais son sort à celui des fils des dames de la ville, mobilisés dès le premier jour, les uns dans le nord, les autres dans les Vosges avec les Alpins, qui y étaient déjà si éprouvés.

Mais Pierre, réformé jadis pour sa mauvaise vue, n'eût jamais cru faire la guerre. En outre, l'habitude que je lui avais donnée de le décharger de tout, l'avait rendu très exigeant et préoccupé de lui-même quand j'étais absente. Je me souviens qu'à cette époque, il ne pouvait entendre parler d'une maladie, sans se rembrunir, et me confier quand nous étions seuls : « Tu as entendu ? Exactement ce que je ressens ! Je dois être beaucoup plus malade encore que je ne le crois. Mon médecin est un âne. »

L'hiver passa ainsi. Il me faut bien reprendre ces souvenirs de loin, pour tenter de dissiper, en le connaissant mieux, le trouble que je ressens parfois, l'inquiétude grandissante que j'éprouve depuis… oui, depuis que nous sommes revenus ici. Ce ne fut alors qu'une sorte d'hésitation. Et aujourd'hui ? Qu'est devenue cette

hésitation aujourd'hui ? Et cette révolte devant mon doute ? L'éprouverais-je encore ? Allons donc ! Je n'ai plus de révolte…

Àla fin de l'automne 1914, Pierre n'avait pas encore quitté le fort. Je lui faisais constamment des envois ; j'expédiai successivement à sa demande un bain de siège pliant, un thermos, des gaufrettes « pour manger à quatre heures », d'excellent café, car il ne voulait pas, disait-il, « s'empoisonner avec le jus de l'ordinaire » ; je lui tricotai aussi tout un trousseau, passe-montagne, chandail, etc., exactement comme s'il eût été au front en hiver. Ici, ces dames s'étonnaient de tels soins, alors que les combattants étaient si malheureux et recevaient encore si irrégulièrement leurs paquets. Elles étaient tout près de considérer que je rendais un très mauvais service à mon mari en le soignant exagérément, et sans doute avaient-elles raison ; toutefois, elles ne pouvaient pas savoir que dans la vie courante, tout le monde s'occupe de lui ici : les deux bonnes, moi-même, ma mère quand elle habite avec nous. Je dois convenir que malgré ses : hélas ! Pierre me paraissait supporter parfaitement sa nouvelle existence. Elle n'était guère fatigante du reste, quoiqu'il se plaignît des exercices militaires auxquels il était astreint : « Un archiviste-paléographe devrait être exempté d'office de tout service actif, m'écrivait-il », mais il confessait : « J'ai, malgré mes bourreaux, pris un kilo depuis que je suis sous les drapeaux ! »

Il ne s'ennuyait pas. Je lui avais, à sa prière, expédié certains livres. Il avait entrepris pendant ses loisirs, une étude sur l'architecture piémontaise : elle le passionnait. Ses lettres contenaient de véritables conférences d'archéologie comparée, avec dessins et plans à l'appui, car il dessinait fort bien à cette époque. Il ne

s'agissait plus dans ses lettres, que d'arcs en accolade, de berceau tournant, de doubleau ou de rampants.

Il avait découvert, aux environs, un cloître à double étage, spécimen rare, et relevé la présence de l'arc en « anse de panier » qui ne date, disait-il, que du XV siècle.

Pendant qu'il m'entretenait de ses projets d'art, l'ennemi était à Chelles ; le drame de la Marne était joué, l'hôpital de notre ville se remplissait de grands blessés. Une même anxiété pesait lourdement sur le plus indifférent d'entre nous. Cependant Pierre ne paraissait pas se douter de l'angoisse de la France, il ne me parlait jamais des événements dont toute l'Europe était bouleversée. D'une part, je me félicitais de sa sérénité, de l'autre, je souffrais de son détachement. Quand je lui écrivis que je suivais les cours de la Croix-Rouge, il me répondit qu'il ne me permettrait jamais de m'engager comme infirmière dans un hôpital, que le premier des malades devait être mon mari et qu'il ne fallait pas donner à d'autres des soins, dont il pouvait avoir besoin du jour au lendemain.

Pour être sincère, j'avais souvent à supporter les pointes des dames de la ville qui estimaient que mon mari à trente-cinq ans, en bonne santé apparente, jouissait au fort Barraux d'un « traitement exceptionnel ». Ces pointes étaient, à la vérité, injustes. N'avait-on pas désigné à Pierre sa résidence ? Il n'était pour rien dans ce choix, pouvait-il faire autre chose que d'obéir ? On me chicanait aussi sur sa prétendue maladie de cœur et il est bien vrai qu'il déclara loyalement au major, lorsque celui-ci l'examina, qu'il se croyait atteint de troubles cardiaques. Il souffrait certainement à ce moment-là de quelque affection de ce genre. Elle fut causée, je crois, par la nouvelle de la déclaration de guerre qui

bouleversa quand il apprit qu'il partirait, son esprit, son existence et ses travaux. Je remarquai en effet, qu'après qu'il en fut question, le souffle manqua souvent à mon mari, il se mit à boiter et commença de marcher avec une canne. Mais quand il fut examiné, hâtivement d'ailleurs par le major, celui-ci le déclara « bon pour le service » après l'avoir engagé, en riant, à se dessaisir de sa canne et à « marcher comme tout le monde ». Ce sont les propres paroles de cet homme : ces gens-là ont si souvent affaire à des fourbes, qu'ils ne les distinguent plus de ceux qui sont sincères.

Je l'allai voir une fois au fort Barraux, ou du moins dans la petite chambre qu'il avait louée chez le boulanger de l'endroit. Il y faisait sa toilette, et y passait ses moments de loisir. Il me parut en parfait état, engraissé et le teint plus clair.

Il me confia qu'il avait beaucoup souffert, au début, de cette fameuse promiscuité avec ses camarades et de leur bruyante gaieté. Sans contredit, leurs façons de se divertir ne ressemblent pas à celles de Pierre : il me conta qu'un soir descendant à la soupe et ayant par mégarde poussé une porte qui donnait sur une sorte de cour, il fut surpris d'y voir danser la danse du ventre sur une estrade improvisée : un des hommes, demi-nu, jouait les Fathma, faisant flotter autour de lui, en guise d'écharpe, un vieux drap chipé à l'infirmerie, ou dans quelque dortoir. L'assistance accompagnait les contorsions de sa danse d'un tapage infernal, frappant la vaisselle en mesure et scandant à coups de talons une harmonie affreuse. Cette histoire burlesque me fit je m'en souviens, beaucoup rire. Pierre la prenait au tragique : je ne pus lui faire saisir qu'il manquait du sens de l'humour.

Toutefois, il s'était déjà fait là-bas une amitié. Un nommé Philippe Aubertin, instituteur je ne sais où dans le centre de la France, très supérieur, me dit Pierre, à sa fonction. Un pays, né, comme Pierre, à une portée de fusil du lac entre Saint-Innocent et Chanaz.

— Si je ne l'avais pas, m'assura Pierre, que deviendrais-je ? Je ne sais d'où il sort, il n'a ni famille ni amis, ne reçoit jamais de lettre ; malgré cela, son éducation est parfaite. Qualité inappréciable pour moi, il est gai, plein d'entrain, s'intéresse à tout. Nous avons de longues conversations ensemble le soir. Il m'interroge sur mes travaux, ma vie ; il est un peu mon cadet. Je le sens véritablement attaché à moi, il me réconforte : avec lui impossible de se décourager.

Je demandai à faire la connaissance de ce phénomène ; malheureusement il avait profité d'une permission de la journée, pour aller jusqu'à Chapareillan. Je ne l'ai jamais vu.

En janvier 1915, je reçus une lettre de mon mari m'annonçant son départ pour le front : destination inconnue, naturellement. « Tout est fini, m'écrivait-il ; on nous dirige vers je ne sais quel point de la carte de France. Ici, on prétend qu'on nous enverra en Champagne. J'essaierai de t'informer de mon adresse ; d'après ce que j'ai recueilli, on va nous faire pivoter je doute que nous restions longtemps à la même place. Et tout cela, pourquoi ? les hommes sont fous. Hélas ! quand retrouverai-je mes chenets ? »

Je le vis passer quand son bataillon traversa la ville, augmenté d'une centaine de nouveaux venus. Ce fut tout.

Son départ me fut cruel. Je n'avais pas d'enfants et il me sembla, en sentant Pierre s'éloigner, assister à une nouvelle déclara-

tion de guerre. La première fois qu'il était parti, il n'avait pas quitté le pays ; en somme, ce premier départ correspondait à une sorte de villégiature inconfortable, mais sans danger. Aujourd'hui Pierre me quittait pour rejoindre ses camarades. Cette fois-ci, il allait souffrir, coucher dans l'eau, manquer de nouvelles, sans parler du reste. Comment supporterait-il tout cela ? J'y pensais avec une grande appréhension et beaucoup de trouble. Toutefois, le fait qu'il rentrait dans la normale comme ses frères, me causait quelque fierté et je me rendis soudain mieux compte de la situation privilégiée dont il avait joui jusque-là ! Je comprenais même qu'elle eût suscité des jalousies. Le N… régiment de notre ville (infanterie) et le régiment d'alpins, troupes d'élite, avaient déjà beaucoup souffert ; ici, quatre femmes sur dix étaient en deuil ; pourtant, on n'entendait guère gémir que ceux qui, à six cents kilomètres des lignes, grattaient du papier dans les bureaux.

Je restai longtemps sans nouvelles ; puis, j'appris en février 1915 que le régiment de Pierre se trouvait en Artois, et de Pierre lui-même je reçus un mot sibyllin, d'après lequel je compris qu'il occupait devant Carency les tranchées de glaise et de craie, où, depuis décembre, sapeurs, artilleurs et fantassins s'efforçaient de faire sauter, à qui mieux mieux, les défenses boches.

Une lettre un peu plus longue, mais très découragée, me parvint en avril ; cinq hommes du bataillon de Pierre, à la suite d'un bombardement, avaient été ensevelis dans une galerie, trois semaines auparavant. Il me disait : « C'est le danger qui nous menace à toute heure ; il vient du dedans et, quoique les tranchées soient peu protégées ici, nous craignons moins les balles que les fourneaux. »

Il m'entretint encore, comme il l'avait fait dans chacune de ses lettres, du fameux Philippe. « Il me surveille : c'est ma bonne, mon ombre. Il me rapporte mon couteau, qu'avec ma sempiternelle distraction je laisse tomber vingt fois par jour, ou mon calot. Il me dit : « Hein ? heureusement que je suis là ! » Dans les travaux épuisants que l'on nous fait faire avec les pionniers et qui sont beaucoup plus des travaux de sapeur que des travaux de fantassin, il prend les plus durs pour lui. Que deviendrais-je sans son aide ? (Je reconnaissais bien là une phrase habituelle à Pierre : Que deviendrais-je si… etc.) Il a une admiration pour ton époux dont tu serais bien surprise, peut-être, m'interroge, m'écoute ; dans d'autres temps, je dirais : c'est un disciple. Ciel ! comme je préférerais lui faire un cours de pédagogie à… entendre, pendant des heures, l'ennemi forer la muraille qui nous sépare de lui !… »

Il ne me parlait plus de ses travaux, il avait d'autres préoccupations maintenant dans ce secteur meurtrier. Mais il me recommandait le classement des revues et hebdomadaires qu'il recevait encore, pour les consulter plus aisément au retour… « S'il y a pour moi un retour ! »

Sa lettre se terminait ainsi. Ce fut la dernière.

J'appris en mai par le communiqué l'attaque, puis la prise partielle de Carency après un formidable arrosage d'artillerie… et je recommençai de trembler. Je savais la ville entourée de quatre lignes de tranchées, les rues et les maisons fortifiées, tout le pays miné, creusé, chargé d'explosifs, au milieu desquels un déluge de feu coulait. Qu'était devenu le pauvre Pierre dans cet enfer ?

Je l'imaginais, dangereusement blessé, ses camarades passant sur lui en avalanche, ou laissé en arrière, ne pouvant plus suivre.

Àd'autres heures, je me rassurais, je le voyais défendu, protégé par cet ami, cet Aubertin, qui se disait si dévoué. Pour cet homme, le moment était venu de se montrer.

Aucune nouvelle ne me parvint après la date du 9 mai. Néanmoins, les opérations continuant, je ne pouvais guère m'attendre à autre chose. J'appris officieusement un mois plus tard, donc en juin vers le 15, par un camarade nommé Dufour, tué depuis, que mon cher mari, après une contre-attaque ennemie, avait été « porté disparu », sans doute, me dit-il, « enseveli dans sa tranchée au moment où il se préparait à traverser le boyau ; pareille chose était arrivée deux fois en trois semaines ».

Je ne voulus pas y croire. J'écrivis, le jour même où cette nouvelle m'atteignit, au capitaine et au lieutenant du N… bataillon, celui de Pierre : tous deux avaient été tués. Il me vint alors à l'esprit de m'adresser à ce Philippe Aubertin, le compagnon inséparable. Ma lettre me fut renvoyée avec cette mention du vaguemestre : « Blessé, évacué sur Clermont-Ferrand. »

Je partis immédiatement pour Clermont. Quel voyage ! Je dus passer par Lyon. La gare était encombrée de troupes : jeunes, pépères, sains, malades, blessés revenant des hôpitaux, allant en permission ou rejoignant le front ; il y avait des « bonshommes », comme on disait alors, partout, chantant, criant, s'appelant, riant, ronflant, couchés à même le quai, parqués dans tous les wagons tous débordant de toutes les issues, accrochés aux portes des salles d'attente : une vraie marée.

L'un d'eux, parfaitement « noir », comme ils disent, m'aperçut : une petite femme à la mer. Il s'approcha de moi avec un gros rire, cligna de l'œil : « Madame va voir son galant ? »

Àun autre moment je n'eusse pas été en peine de lui répondre et de rire de sa question ; mais, je ne sais comment, cette plaisanterie me fit tout d'un coup mesurer le tragique de mon voyage, auquel je n'avais pas voulu croire pourtant, et les larmes me montèrent aux yeux…

Le train de Saint-Étienne ne partant qu'à cinq heures du matin — il était dix heures du soir — je dus l'attendre toute la nuit. Un employé compatissant m'enferma dans un wagon vide, sur une voie de garage. Il me promit de m'avertir à l'heure H. Il va sans dire que je ne dormis point. L'eussé-je fait, mon sommeil eût été bref, la gare sonore retentissant, autant la nuit que le jour, de chants sentimentaux ou obscènes, de lazzis, de cris d'animaux, de rires, etc., etc.

Enfin, le convoi de Clermont quitta la gare de Lyon soufflant, sifflant et crachant, avec une heure de retard : il mit douze heures avant d'aborder à la terre promise, et je dus encore attendre place de Jaude, à l'hôtel de la Poste, jusqu'au lendemain, pour me présenter à l'hôpital Michelin. Là une profonde déconvenue m'attendait : aucun homme, aucun sous-officier du nom de Philippe Aubertin n'était arrivé aux formations sanitaires de Clermont, Michelin ou autre. Je restai, malgré cela, deux jours encore, car un nouvel arrivage de grands blessés était signalé, et je voulus être sûre que je ne laissais pas échapper celui que je guettais.

Au début d'un matin d'été, si pur et si neuf qu'il paraissait être le premier matin du monde, j'assistai au défilé sinistre de ces voitures, qui portaient la souffrance et l'horreur. Ce spectacle fut bien près de me décourager à jamais, quoique j'aie le découragement difficile. Malgré cette faiblesse, que n'eussé-je donné pour reconnaître Pierre Augié parmi ces moribonds ? Je ne retrouvai même pas la trace de son ami, le seul humain qui eût pu me renseigner.

Je quittai donc Clermont très déçue. Pourtant — je suis ainsi faite — sur le chemin du retour, vingt combinaisons, vingt idées nouvelles se levèrent encore dans mon cerveau. C'est alors que j'écrivis au colonel D..., qui confirma, quelques semaines plus tard, la première lettre que j'avais reçue concernant le sort de Pierre à Carency : « Disparu depuis le 9 mai. »

Je suis si optimiste, que je préférai le mot « disparu » à l'autre, celui que l'on ne prononce jamais quand il s'agit d'un être qui vous tient au cœur. Je me dis que l'on ne me fournissait aucune preuve, que « disparu » ne signifiait que cela... que j'avais une énigme à déchiffrer, une croisade à entreprendre, et que je l'entreprendrais. Tenace comme je le suis, et courageuse, ne tenant aucun compte de l'opinion d'autrui, je me trouvais bien armée. En outre, certains éléments m'inspiraient confiance : le fait que l'on n'avait rien retrouvé, quelque paradoxal que cela paraisse aujourd'hui, ouvrait un champ infini à mon imagination. Comment n'avait-on rien retrouvé de lui ? Comment un camarade de tranchée n'avait-il pas ramassé, en revenant sur les lieux, le plus petit objet pouvant servir de pièce d'identité ? une médaille, un livret, que sais-je ? La réponse eût été facile pour quel-

qu'un de plus expérimenté. Je songeais encore : « N'avait-il pas été fait prisonnier ? »

Peut-être se trouvait-il actuellement blessé si cruellement qu'il ne pouvait donner son nom ? Absurde !... N'avait-il pas sur lui des papiers ? Et s'ils étaient perdus ?... Pas un jour, pas une heure, malgré l'incertitude où je me trouvais et où je restai six ans, je ne crus à mon échec.

Nous étions deux ici dans le même cas : Madame Roux, la libraire, et moi. Elle ne voulait pas pleurer son fils ; moi, je refusais de pleurer mon mari. Le silence de plomb où nous nous trouvions toutes les deux eût dû nous décourager. Mais non.

Quand j'eus épuisé les moyens dont je disposais et que le personnel officiel m'eut répondu à qui mieux mieux « Disparu depuis le 9 mai », je retrouvai la trace d'un brancardier appartenant à la D.I. de Pierre. Il avait donc assisté à la première avance sur Carency. Grièvement blessé depuis, et évacué sur l'hôpital de Tours, je pouvais aller le voir : j'y allai.

Je vis ce brancardier. Un homme roux, dont le bras droit, cassé en trois parties, était ligoté à l'intérieur par une sorte de panier à salade en fil de fer et maintenu à la hauteur du menton. Il était couché dans une salle de grands blessés, que je n'oublierai pas de sitôt. Je me fis connaître de cet homme. Il se souvenait naturellement de l'attaque du 9 mai ; il ne se souvenait de rien d'autre qui pût m'intéresser. Quant aux explosions, affaissements et effondrements de terrain, il y en avait tant dans ce secteur bourré de poudre à volcan, qu'il n'en avait pas retenu les dates.

Se rappelait-il Pierre ? L'avait-il connu ? Non, il ne l'avait pas connu bien portant, il ne pouvait pas se souvenir de lui blessé ; il

l'avait peut-être transporté avec les autres à l'ambulance de fortune où s'échouaient les nôtres ?... il ne savait pas. L'attaque brusquée de Carency ayant été très rapide et très meurtrière, il n'avait aucun détail précis à donner là-dessus : « Ce fut, déclara-t-il, un tohu-bohu, un tremblement de terre en vitesse. Nous autres, on n'y comprend rien, on ne se souvient de rien, à moins d'avoir eu un copain sur les bras... » Ainsi je n'appris que cela. « S'il est vrai que celui que vous cherchez a été enseveli après une explosion de mine, ajouta cet homme, on ne le saura que lorsque notre avance nous permettra de déblayer le terrain conquis. Celui de cette région est crayeux et conserve longtemps les corps qui sont dessous. »

Cette information, prononcée d'une voix paisible, me glaça : j'accueillis, auprès du lit de ce rouquin, mon premier doute. Ce n'est pas le pathos, les mots terribles, qui font éprouver le plus d'horreur, mais la simplicité des paroles usuelles et exactes.

Pendant une heure et plus, j'interrogeai le blessé sans en tirer davantage. Il n'avait joué aucun rôle dans l'histoire dont j'essayais de contrôler la véracité ; quand j'en eus la conviction, je voulus du moins obtenir quelques renseignements sur le bataillon de Pierre. Car, pour le reste, cet homme ne pouvait me servir à rien. Des quantités de catastrophes avaient lieu journellement sur les différents fronts : chacun avait assez de s'occuper de sa personne, sans s'inquiéter du voisin que l'on connaît à peine, ou pas du tout. Je parlai donc à mon infirmier d'Aubertin. Il l'avait connu, et le croyait mort.

Il m'avoua que dans les bataillons d'active, qui contenaient pourtant six compagnies de cent vingt hommes, du fait des seuls bombardements et de l'infernal tir de l'ennemi, ils perdaient

quinze hommes par jour. Mais quand il y avait une avance quelconque, une bataille, le bataillon revenait réduit à quelques hommes et neuf fois sur douze, les officiers ne revenaient pas du tout.

Il se souvenait d'avoir une nuit enterré des camarades avec cet Aubertin, car on ne pouvait approcher de nos morts, expliquait-il, à cet endroit qu'après le coucher du soleil. Il décrivit un grand gaillard brun, un peu voûté, courageux et, malgré la situation que certains qualifiaient de désespérée, un homme gai, entreprenant. Après ces détails, je m'expliquai comment Pierre, si enfant quand il s'agissait d'initiative ou de résolution pratique, s'était lié avec Aubertin : il avait besoin d'un compagnon plus fort que lui, qui le gourmandât et l'entraînât. Comme il a changé ! comme tout a changé depuis !…

Chaque misère était représentée dans cette salle d'hôpital : sauf celle des aveugles et des blessés de la face, il y avait un échantillonnage de chaque blessure. À côté du lit de mon brancardier, à qui le chirurgien venait de faire une greffe quelques heures plus tôt, et qui souffrait silencieusement, un bonhomme gémissait. Il avait eu le pied sectionné au-dessus de la cheville, et poussait de temps en temps un long hurlement, il avait même tant hurlé depuis le pansement du matin, que sa voix enrouée paraissait méconnaissable.

Toutes les vingt minutes à peu près, la jeune infirmière de la salle, compatissante, tentait de l'apaiser. À bout d'arguments, elle lui donna mon brancardier en exemple. L'autre considéra silencieusement le modèle proposé d'un air soupçonneux. Un instant la jeune fille put croire qu'elle avait enfin convaincu son rustaud, mais il affirma bientôt d'une voix de rogomme à peine

intelligible : « Ceuss qu'ont l'poil roux sont pus durs à la douleur. » Elle connut ainsi l'inanité de ses efforts.

De l'autre côté, un amputé de la jambe jouait aux dames avec un béquillard plus valide. À eux deux, ils représentaient les loustics de la compagnie. L'amputé recevait avec jovialité des bordées de quolibets de la salle entière : son corps, disaient les voisins, couvert de tatouages variés, excitait leur verve. Dans le dos, on lui voyait deux canons de 75 surmontés d'une couronne de roses moussues ; ses bras étaient entortillés de rubans et de devises ; enfin il portait sur chaque jambe la tête d'un homme d'État : Poincaré, Clemenceau. Malheureusement, Clemenceau avait disparu avec sa cuisse, il le regrettait infiniment, et affirmait avec force clignements d'yeux que : « C'était le plus réussi ! »

Ces gens-là étaient gais, quoiqu'ils fussent presque tous de grands blessés ; le béquillard comme l'amputé ; un autre, privé de son bras, espérait revenir chez lui, et obtenir une place de facteur. « C'est le chéri des dames, me souffla l'infirmier ; il commence à sortir en ville et il fait des conquêtes à chaque sortie. » Il le regardait avec une admiration mêlée d'envie…

L'année 1916 passa, puis 1917. Je me refusais toujours à croire à la mort de Pierre, malgré de longs et sombres jours. Je ne restai cependant pas inactive, et fis encore démarches sur démarches. C'est ainsi que j'entretenais mon constant espoir, que je trompais mon chagrin. J'interrogeai moi-même, M. Ador, président de la Croix-Rouge internationale à Genève, qui me promit son aide. J'allai encore à Lausanne parler à notre vice-consul. Je me souviens que ce fut pendant un de ces fréquents voyages en Suisse que je vis entrer en gare de Lausanne un convoi de réfugiés. Un enfant était né en cours de route quelques heures auparavant ; on

l'avait enveloppé dans un journal du cru, ne pouvant trouver dans le train le moindre vêtement à sa taille ; le moutard ne s'en portait pas plus mal et dormait, quand je l'ai vu, de tout son cœur au fond de la Gazette de Liège.

À Berne, j'allai trouver M. de Chauvigny, attaché à la légation d'Espagne : une importante organisation spécialement fondée pour la recherche des disparus fonctionnait là. Singulièrement, le nombre considérable des disparus me donna de l'espoir ; d'ailleurs personne ne me découragea, au contraire. On me cita même le cas de Mme A... dont le fils, artilleur, avait été tué en Champagne. Ses camarades, revenus le lendemain à la place où il était tombé, l'avaient enterré. L'un d'eux, à sa première permission, alla chez la mère, pour lui raconter avec quels soins pieux ils avaient tous rendu à leur camarade ce funèbre devoir ; en outre il s'engagea, après la guerre, à lui montrer la tombe de son fils pour qu'elle puisse le ramener à Paris. Devant tant d'assurance, la pauvre femme, qui n'avait jamais voulu se rendre à l'évidence, s'effondra ; elle prit le deuil le lendemain.

Or, quatre mois, jour pour jour, après la visite du camarade, Mme A... reçut une lettre de son fils, prisonnier en Allemagne !

Ces histoires m'exaltaient. La chronique de la guerre en est remplie, les cas en sont presque toujours exceptionnels, déroutants, inattendus, il faut reconnaître que le mien défie toute vraisemblance.

Je fis faire en fin d'année 1917 des démarches auprès d'Alphonse XIII, et de Bâle, par le Père C..., aujourd'hui évêque d'Orléans, même tentative à Rome. Enfin j'eus l'idée d'envoyer la photographie de mon mari aux hôpitaux suisses, au cas où il au-

rait été fait prisonnier sans papiers, et renvoyé sans espoir de guérison en pays neutre. Car j'avais entendu parler d'une récente formation lausannoise : Les prisonniers abandonnés. J'expédiai le même portrait à la presse suisse, et au moment de l'armistice, deux journaux allemands, qui se spécialisaient alors dans ce genre de recherches, la Süddeutsche Zeitung et le Schwabischer Merkur, reçurent mes insertions, descriptions, portraits, etc.

Obstinément, je recommençais mes demandes, mes voyages, mes sollicitations ; Les consulats n'en pouvaient plus, la Croix-Rouge demandait grâce. Malgré les années écoulées, je ne pouvais admettre le visage de Pierre figé sous le masque d'un mort, ce perpétuel conférencier n'était pas muet à jamais… — Impossible, — Pierre était vivant. Le mystère qui me le cachait me le rendait plus cher ; jamais je ne l'avais tant aimé ; je désirais passionnément de le retrouver, fût-il infirme, aveugle, défiguré. Je me promettais de me dévouer à lui encore plus que je ne l'avais fait autrefois, de supporter sans me gausser ses exigences, enfin de lui donner des jours enchantés. Il n'y a qu'un pays que je ne pus explorer : l'Allemagne ; mais des recherches y furent faites, on me le dit et je le crus, des recherches en échange de celles que l'on tentait, chez nous, parmi les prisonniers ennemis.

« Pierre, me disais-je, pouvait fort bien être privé de mémoire, gravement malade dans un hôpital boche, au fin fond du pays, en Poméranie, par exemple. Il a sans doute perdu ses papiers, quoi de plus naturel ? » À mesure que le temps s'écoulait, j'accordais plus de crédit à l'invraisemblance. Dans la ville que j'habitais, on disait partout : « La pauvre Mme Pierre Augié est timbrée… » Que m'importait ? Les ragots, c'est le chiendent de la route : on passe dessus.

En 1918, Mme Roux se résigna à porter une robe noire, il y avait trois ans. Je résistai. Il me semblait que le Jour où je prendrais le deuil, je renoncerais à l'espoir de retrouver Pierre. Je sentais bien que je choquais ma mère et nos amis de la ville. Ma mère me reprochait d'avoir trop d'imagination, et m'engageait vingt fois par jour à me soumettre. Je lui répondais : « J'ai toute la vie pour me soumettre, si… la chose est vraie. »

Enfin il arriva que la guerre se termina — tout arrive. — J'entendis, le cœur gros, tonner le canon de l'armistice et sonner les fanfares de la victoire. Je vis les maisons couvertes de feuillages et de fleurs pour le retour des troupes, les gens s'embrasser dans les rues, les N… et N… régiments rentrer en triomphateurs chez eux ; les trois quarts des hommes étaient différents de ceux qui en étaient partis quatre ans auparavant ; les premiers, tombés dans les Vosges, à Souchez en Artois, en Voivre, ne reviendraient plus.

Je fus abattue pendant vingt-quatre heures par tant de cris et de tambours, car moi, je ne fêtais le retour de personne ; et puis mon énergie reprit le dessus : j'ai toujours ignoré les abandons et les défaites, les jérémiades contre le Destin. Ah ! les gens qui veulent me décourager perdent leur temps : autant noyer un canard.

Ici, on me considérait comme une sorte de « fiancé du timbalier », une veuve. Depuis la fin de la guerre, deux ou trois jeunes enfarinés tournaient autour de moi sous le fallacieux prétexte de me parler de Pierre, en réalité, comme je passe pour mener une vie aisée et que je ne suis pas laide du tout, ils venaient se rendre compte par eux-mêmes de la réalité de ma constance : ils ne sont pas revenus.

Maman, qui ne pensait naturellement qu'à mon avenir, se désolait de me trouver si butée. Elle eût voulu m'amener avec douceur au remariage ; toutefois, elle n'osait le déclarer nettement. Je la voyais arriver de loin avec ses arguments, comme le père de la « jeune veuve » de La Fontaine :

Après un certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune et tout autre chose
Que le défunt…

Elle eût voulu marquer dans mes propos, dans mon allure même, le désir, si faible fût-il, de reconstruire ma vie, certains signes impondérables et mystérieux auxquels les hommes, eux ne se trompent pas et qui semblent leur dire « venez, venez » : petite comédie que les oiseaux se jouent entre eux avec bien plus de grâce, à l'heure des nids. Quelquefois elle esquissait une offensive, me parlait de ma solitude, et surtout de celle à laquelle je me condamnais pour l'avenir, mais je lui coupais ses effets, en répondant à brûle-pourpoint :

— Et si Pierre était vivant ?

Elle haussait alors les épaules. Cela voulait dire : « Que ma pauvre fille est chimérique ! »

Au printemps de 1921, je reçus une lettre de Geislingen, en Wurtemberg.

L'écriture m'en était inconnue.

Àpartir du 15 mai 1921, j'entre dans l'atmosphère la plus invraisemblable et la plus folle. Si je n'avais pas vécu ces heures-là une à une (sans perdre la raison), je n'y croirais pas moi-même.

La lettre que je reçus, parfaitement bien tournée, était d'un charpentier. Écrite dans un allemand assez correct, elle m'avertissait que ledit charpentier, je ne sais plus de quelle manière, avait pris connaissance de mes annonces dans le Merkur et qu'il croyait devoir me prévenir qu'il avait employé chez lui de 1919 à 1920 un ex-prisonnier français pour le sciage et le débitage des planches de construction. Ce dernier répondait assez bien à la description de l'annonce. Sans papiers, l'homme avait été fait prisonnier après l'offensive d'Artois en 1915, non pas à Carency mais à Lorette, non pas le 9 mai, mais le 7 septembre.

Blessé à la tête et demeuré sans doute privé de soins assez longtemps, il arriva mourant à Douai (occupé par les Allemands) où on le trépana. J'appris ces détails petit à petit, par la suite ; le charpentier n'en savait pas si long. Si je les consigne ici, c'est pour étaler sous mes propres yeux toutes mes preuves. Lewin, le charpentier, écrivit seulement : « Il fut bien soigné, quoi que vous puissiez croire en France. »

On le trépana une seconde fois à Hanover en 1916-1917. À la suite de chaque opération, il semblait se remettre, mais quelque temps après on remarquait chez lui les signes terribles de l'épilepsie. On le ramassait alors dans la cour, n'importe où ; il fallait le soigner à nouveau.

C'est ainsi qu'opéré pour la seconde fois à Hanover, Dieu sait avec quelles précautions, il fut dirigé, étant redevenu valide, vers le camp d'Osnabrück où il fut mis au régime des prisonniers de guerre. Il ne restait jamais longtemps au même endroit ; les crises survenant, on le réexpédiait dans un autre hôpital. À ce moment-là, son cerveau était si profondément atteint par les

chocs subis et les diverses opérations, que des troubles de mémoire se produisirent.

Enfin, après l'armistice, on perd sa trace jusqu'en 1920. Qu'a-t-il fait pendant deux ans ? Lewin, qui le connut en 1920, n'en savait rien. Quant au prisonnier, il prétendit qu'il ne se souvenait plus de son nom de famille, ni du nom de la ville de France qu'il habitait en 1914, mais il devait se souvenir d'où il venait ? il n'en souffla mot.

Il n'avait plus de papiers depuis 1915 et les précisions que Lewin me fit connaître (à l'insu de son client) il les avait copiées sur certaines fiches délivrées au début de la guerre dans les camps de prisonniers, par des médecins français à leurs compatriotes. Ainsi on put relever la trace de celui-ci pendant qu'il dépendait encore de l'autorité militaire ennemie. Après, on ne savait rien.

Lewin ajoutait que M. Pierre : (c'est ainsi qu'on l'appelait) parlait difficilement l'allemand et qu'il avait une cicatrice ancienne au bras droit « paraissant provenir d'une balle de petit calibre qui l'aurait atteint près du coude ».

Quant à décrire son visage, le menuisier avouait en être fort embarrassé. L'homme était grand (environ 1 m. 75 ou plus), brun, un peu voûté, les yeux clairs, portant toute sa barbe. Il entreprit de bon cœur le travail que Lewin lui proposa quand M. Pierre vint lui en demander en 1920, travail assez rude et que visiblement il n'avait jamais exécuté auparavant.

Les deux opérations du trépan que l'on paraissait avoir faites sur lui, en guise d'expérience, l'avaient été grossièrement, et avaient laissé de terribles cicatrices au front, sur la tempe et à la joue ; son visage demeurait tuméfié par endroits.

Sa femme, en admettant que M. Pierre fût celui qu'elle cherchait, pourrait-elle le reconnaître ? Il avait travaillé chez Lewin pendant quelque temps. Après quoi il parut mieux, et se fit photographier. « Il voulait, disait-il, envoyer des épreuves aux siens quand il aurait la certitude d'être guéri, pour savoir s'ils le reconnaîtraient, s'ils pensaient toujours à lui. »

— Vous avez donc retrouvé leurs noms, l'adresse ? interrogea Lewin.

— Non, non, mais peut-être cela reviendra-t-il un jour, répondit l'autre avec insouciance.

Quand les cartes furent terminées et qu'il les vit, il se mit à pleurer, déclara que même guéri, même s'il retrouvait l'adresse des siens, il ne leur enverrait jamais ce portrait.

— Je suis un monstre, s'écriait-il, je ne veux plus les revoir.

« Il disparut à nouveau au début de cette année avec un certain Gottelieb, Bavarois comme moi, qui l'emmena dans la Forêt Noire, peut-être pour y débiter une coupe de bois chez un entrepreneur qu'ils connaissaient tous les deux, mais aussi le cas échéant pour trouver chez les horlogers de Triberg un travail plus fin, et plus rémunéré. M. Pierre paraissait encore déterminé, quand il partit, à n'entreprendre aucune démarche concernant son rapatriement, tant il se disait défiguré.

« Je ne sais pas s'il était sincère, ajoutait Lewin. Mme Pierre Augié voulait-elle voir une de ces cartes ? Le prisonnier les avait laissées à Geislingen ; il était facile à Lewin de lui en envoyer une : peut-être le reconnaîtrait-elle ? Il avait pris le parti d'écrire

à Madame en lisant une annonce qui se rapprochait si bien de ce que lui, Lewin, connaissait. »

Depuis que Pierre avait disparu, j'avais subi bien des tentatives de ce genre, reçu des médailles, une chaîne d'identité, et après mes annonces et mes démarches, j'avais même reçu des lettres dont les inscriptions pouvaient se rapporter, — adresse ou non, — à l'homme que je cherchais si passionnément. Cette démarche du charpentier de Geislingen ne fut donc pas pour moi tout à fait une surprise ; pourtant quelques-unes des précisions qu'il me donnait me troublèrent, malgré ma méfiance ordinaire.

Bien des points, toutefois, divergeaient : Pierre parlait admirablement l'allemand ; je ne lui connaissais, en outre, aucune cicatrice au bras… Mais la première objection ne résistait pas longtemps, lorsqu'on songeait à l'amnésie dont il souffrait encore ; quant à la cicatrice, elle pouvait bien être postérieure à 1914, sans que Lewin y vît rien ? Bref, la lettre de ce Lewin me troubla fort, et je voulus partir sur l'heure, voir cet homme de mes yeux, le faire parler sur le compte de l'autre, obtenir plus de détails. Ma mère arrêta mon élan.

— Attendons le portrait, prononça-t-elle avec sagesse.

Il vint et n'éclaira rien : je vis l'image d'un homme qui, à la rigueur, pouvait avoir quelque ressemblance de carrure et d'aspect avec le disparu ; mais l'expression de celui-ci, balafré au ras des sourcils et aux tempes, me parut différente de celle que j'avais connue à Pierre. Hélas ! six ans me séparaient de sa dernière image. Il faut avouer que nous étions poursuivies (à bon droit) par la crainte d'une imposture possible : tout arrive ! Ma mère

renvoya la carte et resta en correspondance avec le charpentier de Geislingen.

Ce M. Pierre devait revenir chez Lewin, il y avait laissé ses hardes, le mot me fit frémir : ses hardes ! Des loques dont on l'avait gratifié par charité, sans doute ? Dans sa deuxième lettre à ma mère, Lewin faisait remarquer que son inconnu était fort adroit de ses mains, ingénieux même, qu'on le recherchait dans le pays pour toutes sortes de petits travaux délicats. Ce dernier détail me rejeta dans l'incertitude. Jadis Pierre ne connaissait rien aux travaux manuels ; il avait toujours été le plus maladroit des hommes, souvent je me moquais de lui en le voyant embarrassé pour rien et je lui disais : « Tu as deux mains gauches ! »

Àd'autres jours, j'étais prise d'une impatience extrême : je songeais que, pendant que j'attendais ici, je laissais peut-être fuir l'unique, la suprême chance. Frappé comme il l'était par son destin, cet homme — mon mari ? — ne reviendrait jamais au seul endroit où je pouvais avoir l'espoir de le rencontrer. Je me reprochais de ne pas être allée là-bas, d'avoir tenu presque entre mes doigts le fil merveilleux et de l'avoir laissé filer. Alors maman qui est heureusement plus énergique que moi, me rabrouait et me remettait d'aplomb… Une chose entre autres m'inquiétait : le prisonnier que Lewin appelait M. Pierre feignait-il d'avoir tout oublié ? Il ne paraissait pas désireux de revenir en France au contraire il se dérobait ; le prétexte de son visage défiguré pouvait-il être le vrai prétexte ? le seul ?

Lewin avait dit que M. Pierre serait de retour au début de l'hiver. L'été s'usa, puis l'automne… C'était la première fois depuis six ans que j'attendais pour quelque chose. Enfin vers le 25 octobre, le charpentier écrivit de nouveau. La personne était reve-

nue si on voulait la voir, il fallait aller à Geislingen. Elle ne se doutait de rien, nul ne lui ayant parlé de l'annonce ni des lettres que le charpentier avait échangées.

Geislingen est une petite ville de rien, dans un repli des Alpes de Souabe : le bout du monde. Un endroit pour conspirateurs ou adultères éprouvés, à 60 kilomètres de Stuttgart, loin de tout, quoiqu'elle soit sur la ligne d'Ulm et d'Augsbourg. La vraie ville romantique de Henri Heine, dominée par un grand rocher, une tour et des ruines. Avant la guerre on y fabriquait des toupies. Quand nous y allâmes, j'avoue que je ne m'occupai pas de sa prospérité industrielle qui me parut nulle, je ne fus frappée que de son charme secret et de son caractère… je songeais surtout : Est-ce ici que ?…

Nous couchâmes la veille à Stuttgart, c'est-à-dire que nous passâmes la nuit dans une chambre à deux lits, assises devant une affreuse table ronde de l'époque de Guillaume I. Le lendemain nous arrivâmes vers la fin de la matinée à Geislingen.

La maison du charpentier se trouvait aux limites de la petite ville, sur une pente boisée. Elle était modeste, crépie à la chaux, entourée de deux pouces de jardin et d'une barrière de bois peinte en noir : l'abri classique de l'ouvrier allemand de banlieue. Je revois ce paysage comme si j'y étais encore. Il faisait beau et un rayon de soleil assez vif éclairait la façade. Lewin et sa femme nous attendaient devant leur porte : deux petits vieux méticuleux et polis. Ils s'empressèrent. Maman et moi, nous étions naturellement émues. L'homme — le charpentier — désira nous donner quelques explications supplémentaires, que je n'écoutai que d'une oreille.

Je me souviens pourtant qu'il nous informa que M. Pierre avait trouvé dans une ville de la Forêt Noire une situation gemütlich. Je fus frappée, malgré mon impatient émoi, de son attitude. Il avait l'air de nous dire : « Si vous ne reconnaissez pas mon candidat pour votre mari, tant pis pour vous ! il a reçu d'autres offres. » C'était à la fois puéril, comique et douloureux.

Je traduisais à mesure le dialogue à ma mère, qui n'eût pas entendu l'allemand de notre interlocuteur. Ma personnalité était dédoublée. Une partie de moi-même regardait avec méfiance ce qui se passait autour de nous ; l'autre, poussée par son espoir entêté, voulait savoir ce qui se tramait derrière ce nuage hypothétique ou j'allais aborder, et sans doute échouer.

Soudain, le couple Lewin se récria poliment, s'excusa de nous recevoir debout après un aussi long voyage, et nous invita à entrer dans la petite maison. Nous étions donc tournées vers la porte, quand elle s'ouvrit devant nous ; un homme en sortit, je le vis en plein soleil : c'était Pierre.

Aucun doute — je criai : — Pierre ! Il me regarda ahuri, devint blême, tendit ses bras en avant comme pour m'attirer, et maman, femme de tête, éclata en sanglots.

Ma méfiance, mes craintes d'imposture, les hésitations que j'avais éprouvées dès le début à accueillir une histoire aussi insensée, tout cela tomba subitement et devant ce vagabond en cotte bleue, défiguré par ses balafres, maigri, voûté, barbu, enfin méconnaissable, je n'eus, avant même qu'il parlât, aucune sorte d'hésitation. Mon mari se trouvait devant moi : c'était l'évidence même.

Plus tard, le docteur qui le vit à Paris et qui soigna son système nerveux, me reprocha le saisissement que j'infligeai à Pierre ce jour-là : « Vous pouviez aggraver de beaucoup son état avec le coup que vous lui asséniez si subitement… » Loin d'avoir aggravé son état, j'ai l'impression au contraire d'avoir opéré ce jour-là mon malade de son hésitation, en brusquant les choses. Qui sait, si je n'étais pas venue le reconnaître de mes yeux dans ce village d'opéra-comique, ce que serait devenue sa vie ? Sans doute l'aurait-il enfouie pour toujours à Triberg, au fond de la Forêt Noire et fabriquerait-il des coucous à perpétuité ? Les médecins n'y entendent rien ; pour eux, l'agent moral n'a pas de part dans la maladie : ils ne voient que le mal localisé en lui-même, avec ses causes scientifiques. Le reste les fait sourire.

Une fois la secousse subie, Pierre me parut bouleversé : il ressemblait à quelqu'un qui a le vertige. Il bégayait, me prenait dans ses bras, riait, prononçait « Claudie » sur tous les tons, embrassait maman avec une violence toute nouvelle, car autrefois ils ne s'aimaient guère. Je constatai qu'il n'avait pas oublié mon nom, quoiqu'il eût affirmé à Lewin qu'il ne s'en souvenait plus.

C'est un de ces cent mille mystères que je sentais peser sur moi et que j'aurais voulu connaître sans tarder, mais maman me recommanda de ne poser que peu de questions à Pierre si je voulais mener à bien cette extraordinaire aventure.

S'il n'avait dépendu que de moi, je serais repartie sur l'heure avec ma trouvaille, mais ma mère ne le voulut pas. Elle décida que Pierre avait déjà éprouvé de trop fortes émotions, et que nous passerions la nuit à l'hôtel Sonne pour le laisser s'apaiser et s'habituer. Elle en profita pour faire le tour du pays et s'informer auprès du charpentier d'une foule de détails auxquels je n'eusse

jamais pensé, tant la réussite que je venais d'obtenir et à laquelle je songeais pourtant depuis six ans m'écrasait.

Dans son enquête aucune fausse note, rien sauf le mystère des deux années obscures, et les lacunes dans l'esprit de mon mari ; aucune situation complètement inexplicable. Les détails, que Lewin ajouta aux premiers, nous parurent à toutes deux d'une logique et d'une simplicité parfaites.

Le docteur que nous consultâmes à Strasbourg — une sorte de colosse albinos effrayant et sans voix — ne me cacha pas que les crises d'épilepsie pouvaient se renouveler, mais, si Pierre était bien soigné, elles s'espaceraient peut-être avec le temps. Il dit peut-être et ne promit rien. Il me recommanda de réapprendre à mon mari la vie qu'il avait menée autrefois, mais « doucement, comme si vous aviez affaire à un enfant », me dit-il ; il me répéta : « aucun choc, aucune surprise ». Il tombait bien : aucune surprise ! Cela n'était pas chose facile. Tout pouvait être sujet à surprise, puisqu'il prétendait avoir tout oublié.

Je dois dire que ce géant monstrueux (le docteur) examina Pierre avec soin ; ses gestes pleins d'onction avaient quelque chose d'ecclésiastique. Il parlait d'une voix blanche que l'on n'entendait qu'à peine ; mais il me parut consciencieux et ne prononça que des paroles sensées. Il croyait que l'amnésie dont souffrait Pierre et qui, — curieusement, — n'existait que sur des périodes de sa vie qui avaient précédé sa blessure, cette amnésie provenait de l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait, quand il subit ses opérations.

Celles-ci furent faites grossièrement, sans souci de l'aspect que garderait son visage quoi qu'en ait dit Lewin, Pierre n'avait

donc pas été soigné si bien qu'il le croyait. Enfin il étant vivant et il m'était rendu. Le reste me regardait.

J'avais craint, jadis, de le retrouver à moitié dément, mais, sauf les lacunes de sa mémoire, et l'air d'enfant-perdu-au-fond-des-bois qu'il avait de temps à autre, il me parut en possession d'un cerveau sain.

Quand nous traversâmes la Suisse, il reconnut Bâle et les pays que nous avions parcourus ensemble avant la guerre. En Savoie, chaque image éveilla un souvenir, ou du moins créa un réflexe dans son esprit. Je pensai que c'était ainsi, visuellement, qu'il renouerait sans effort le passé au présent.

Il avait tant souffert, que rien ne m'étonna de lui quand je le retrouvai. Lorsque je regardais ce pauvre visage labouré de cicatrices, cette maigreur, je me demandais comment mon mari, jadis si gémissant, avait résisté à tant de maux. Par bonheur Pierre heureux, ne demandait qu'à revivre. Quand nous nous trouvâmes face à face chez le charpentier, le choc fut si soudain qu'il n'eut pas le temps de se reprendre. Son premier mouvement, — le bon, — fut un mouvement de joie, le second fut un mouvement d'effroi et de honte : il cacha sa tête dans ses deux mains. Mais, à force de patience, je pus le distraire de cette hantise et il s'occupa de moins en moins de son visage.

À Lausanne, j'eus beaucoup de mal à l'empêcher de manger une livre de pain par repas ; l'immonde « ersatz à la sciure de bois », dont il avait été nourri pendant sa captivité, lui avait fait oublier que le pain se fabrique d'habitude avec de la farine et même, après la guerre… comment fut-il traité dans ses courses et ses étapes de cheminot ?

Il n'a souffert depuis son retour que d'une seule crise encore fut-elle très bénigne. La mémoire est assez lente à revenir, il est vrai. On me dit que cette lenteur est normale. Sa mémoire, du reste, ne le trahit pas d'une façon générale, mais plutôt lorsqu'il veut rappeler ses souvenirs d'autrefois, les noms de nos amis, nos voyages… Depuis que nous avons repris la vie commune, je constate aussi des absences bien déterminées dans son érudition, cette érudition si étendue et si infaillible. Pierre sait toujours beaucoup de choses, il ne sait pas les mêmes choses. Il a dû se faire mettre en disponibilité quelques mois ; il le fallait, puisque les docteurs avaient recommandé d'éviter tout effort cérébral ; je l'ai donc contraint à cette mesure qui parut lui coûter beaucoup, mais il n'y a rien qu'il ne fasse pour moi.

Après avoir examiné tout cela, où donc réside mon inquiétude ? Dans une sorte d'insécurité qui m'est venue depuis que la vie normale a repris ici, et que les catastrophes se sont éloignées. Si Pierre pouvait me dire de temps en temps par exemple : « Te souviens-tu de telle ou de telle chose ? » d'un petit fait indifférent, mais que nous connaissions tous deux autrefois, d'une promenade, d'un livre, s'il pouvait me rappeler même une de ses multiples maladies imaginaires ! Mais ce silence qui se dresse entre nous sur le passé me semble intolérable. Il me faut patienter et je ne suis pas patiente… pour les petites choses. Alors c'est moi qui lui dis : « Te souviens-tu ? » Il cherche, et quelquefois me sourit et dit « oui ». Mais j'ai peur que ce soit un oui de complaisance.

Je m'étonne aussi qu'il n'ait jamais trouvé le moyen de me faire écrire entre Carency et sa grave blessure. Il s'est passé là quelques semaines, deux mois. Il s'explique si gentiment que je

me reproche ma cruauté. Ensuite, dans l'état où il était, pouvait-il écrire ? D'ailleurs bientôt il avait oublié, il prétend qu'il a été fou dans sa maison de santé et ces terribles crises… j'ai été témoin de leurs ravages.

Non, non, tout, en somme, même passé au crible de ma critique, paraît logique, exact, et ne choque pas la raison. En Artois, Pierre a perdu tout ce qu'il portait sur lui, sauf son alliance. C'est là une preuve de son identité. Maintenant, l'alliance glisse de ses doigts amaigris, mais quand il tomba, elle était si étroite qu'il ne pouvait la retirer. C'est une chance ! car c'est la seule preuve que nous ayons, je veux dire la seule tangible. Enfin, pour tout confesser honnêtement, à mesure que mon rescapé revenait à la santé, je lui trouvais moins de parenté avec mes souvenirs. Son entrain, surtout, m'était inconnu. Se peut-il qu'un homme fait se transforme à ce point ? Ici, tout le monde l'a fêté, sans l'ombre d'une hésitation malgré les balafres : son garçon de bureau, nos amis, le garagiste de la rue de la Banque, tous, jusqu'au concierge du Palais devant lequel il passait chaque jour… et la chienne ! La petite Zette, si hargneuse avec les étrangers, que lui dirait-elle ? Je la guettais. Eh bien ! du plus loin qu'elle l'aperçut elle se jeta sur lui dans un délire de joie : quelle meilleure preuve ? Mais mon esprit critique réapparaît, même devant une certitude si forte, et répond : Il portait alors des habits d'avant-guerre.

Ainsi je suis seule, dans le secret de ma pensée, à me dire : « Si ce n'était pas… ? »

⁂

Voilà les mots écrits. N'en suis-je pas libérée, mieux portante ? Ils sont là, sous mes yeux. J'ai versé ici mon tourment, cet ab-

surde doute que je hais. Et si ce n'était pas lui ? Même alors, ma vie serait prisonnière jusqu'au bout d'une situation impossible à dénouer. Il faudrait me taire.

D'ailleurs, si je suis sincère avec moi-même, entièrement sincère, pourrais-je affirmer qu'en aucun cas je souhaiterais une séparation ? Jamais. Cette idée seule me fait trembler. Et pourquoi me séparer ? Si je ne dis rien, qui connaîtra mon doute ?

Comment ! J'aurais trouvé un bonheur total, que j'ignorais jusqu'ici et par stupide faiblesse, j'irais le risquer, parce qu'il me plaît de le faire suivre d'un point d'interrogation ? Non, et non.

Je me suis confiée à maman. Elle s'est mise en colère. Maman est très « soupe au lait ». (J'y ai réfléchi depuis, sa colère n'était-elle pas feinte ?) Maman est une femme du xviii siècle, elle en a l'esprit, la verdeur, les réparties savoureuses, sa culture est peu commune. Elle est libre dans ses idées, c'est-à-dire qu'elle les énonce rudement, mais, très stricte dans ses principes, elle n'accepterait jamais un compromis qui me nuirait. Par exemple, je découvrirais maintenant que nous nous sommes trompées, que Pierre est un faux Pierre, elle ne me permettrait pas, si jamais j'en avais l'idée, de divorcer à cause de l'enfant… À moins que le vrai Pierre ne fût présent et que sa présence évidente ne m'entraînât au scandale. Toutefois, elle considérerait dans ce dernier cas, sa présence comme un malheur. C'est pourquoi, je crois, elle n'admet pas mes rêveries autour du fantôme de mon doute.

Si elle pouvait, elle me dirait : « De quoi te plains-tu ? Tu es rentrée en possession d'un homme qui, s'il n'est pas le même, vaut dix fois le précédent. Mettons que les secousses de la guerre l'aient changé et n'en parlons plus. (Maman, quoique très dé-

vouée au Pierre première manière, for my sake, ne l'aimait point.) Elles en ont transformé plus d'un. Voilà un homme que ces horreurs-à ont débarrassé de son égoïsme ; tu sais bien qu'autrefois, — disons les choses comme elles sont, — Pierre ne pensait qu'à lui, nous étions toutes les deux ses servantes, il t'ensevelissait sous ses édredons, te noyait dans ses laits de poule… Souviens-toi donc ! Et son départ en 1914, son tub, ses gaufrettes, sa fausse maladie de cœur… mais souviens-toi ! On te le rend — affreux, j'en conviens, couturé et méconnaissable, — mais enfin on te le rend ; c'est un homme, celui-ci, et il est amoureux, et il est prévenant et il t'admire, t'adore et… il te fait un enfant ? Ma pauvre fille, tu es absurde : ne tente pas le sort ! »

Voilà ce qu'elle me dirait, — elle me le dit d'ailleurs, — par boutades, drôlement, parce qu'elle voit juste et qu'elle n'aime pas les sermons. Et de fait, que vais-je, aujourd'hui, chercher ? J'attends six ans, je retrouve l'homme que j'aimais et, lorsqu'il est là, parce qu'il vaut mieux qu'autrefois, je commence à en douter ! « Tu n'as donc pas vu, m'a dit maman, comment Pierre s'est dirigé tout de suite dans la maison à son retour, comment il a cherché ses papiers, les a classés, a retrouvé ses manies dans la boîte aux fiches ? Et ses habits ? Les vieux habits de 1914 dans lesquels il est entré comme s'il les avait quittés la veille. En voilà une preuve ! Ils flottaient un peu, mais il a tant maigri ! Ils sont faits pour lui, ses habits, voyons, il n'y a qu'à les regarder sur son dos ils sont à lui… Et son écriture ? Ah ! c'est la sienne ! »

Oui, oui, j'ai remarqué tout cela. Pour les habits et l'écriture, il n'y a rien à répondre ; quant à la topographie de la maison… ce point-là m'a frappée comme elle, plus qu'elle, même, car il ne me semblait pas, d'après le peu de mémoire qui lui reste sur les gens

et les événements d'avant-guerre que mon rescapé pût se débrouiller ainsi et j'ai soupçonné, je l'avoue, cette aisance. Je l'ai confié à maman, en ajoutant : « J'ai soupçonné son aisance, mais si elle est jouée, je suis incapable de me l'expliquer ! » Elle réplique :

— Tu soupçonnes tout, cela devient une maladie. Je croyais avoir une fille saine et voici une neurasthénique. Quel changement ! Toi aussi, tu t'es transformée ; ne t'étonne donc pas si ton mari…

— Mais si, maman, je m'étonne. Pierre n'est pas à l'âge où l'on change ainsi… »

Elle éclate, exaspérée :

— Tiens ! tu me ferais mettre en colère ! Alors, tu ne trouves pas qu'un homme enterré dans une sape, blessé deux mois après d'une blessure qui atteint son cerveau, fait prisonnier, deux fois opéré, sujet à des crises épileptiformes, qui a connu pendant six ans toute la misère humaine y compris la folie, tu ne trouves pas que ces épreuves-là peuvent le transformer ?

Si, je le trouve comme elle, mais je m'étonne que la transformation soit ce qu'elle est, et que les épreuves subies n'aient pas fait de leur victime un homme chagrin (notons que son humeur déjà était sombre), impatient, sujet à des boutades, à des humeurs noires. Je m'étonne qu'elles l'aient doté d'une bonne santé et d'une gaieté que je ne lui connaissais pas autrefois ?

Je n'ai jamais, non plus, vu le Pierre d'avant-guerre épris de sa femme comme l'est celui-ci. Il m'accompagne partout, ne peut souffrir de me voir m'éloigner, est jaloux, même lorsque je parle

à nos amis un peu longuement. Le tout gentiment : aucun rapprochement à faire avec le More de Venise…

Àcôté de ces observations morales, il y en a d'autres bien troublantes : avant la guerre, comme toutes les femmes je portais les cheveux longs. Je les ai coupés une des premières pendant l'été de 1920. La première fois que mon mari le remarqua, il s'écria, d'un ton de regret :

— Ah ! Claudie ! tu as coupé tes beaux cheveux ?

En entendant son exclamation, j'ai eu froid dans le dos. Je n'ai jamais possédé de beaux cheveux et ce ne fut pas un sacrifice de les faire tondre.

Quelquefois il a des mots délicieux, pour moi inconnus. Hier, il me regardait silencieusement en souriant ; je l'ai questionné :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je te réapprends par cœur.

Il est aussi studieux que par le passé et travaille autant, note et lit presque sans trêve, malgré mes remontrances. Il prétend qu'il retrouvera tout doucement sa science, que c'est une affaire de foi.

— J'ai le temps, m'a-t-il déclaré dernièrement ; après tout, je n'ai que quarante-deux ans !

Je le regardai éperdue : « Quarante-quatre, mon chéri ! Il se rendit de suite : « Ah ! c'est vrai ! »

En somme, la vie que je mène aujourd'hui est le contraire de celle que je menais hier. Je ne vivais que pour Pierre, je veillais sur sa tranquillité, je protégeais, j'adoptais ses manies… il est vrai

que je m'en moquais copieusement de temps à autre. Toute la maison gravitait autour de lui, de son travail, de sa santé.

Aujourd'hui, c'est à mes quatre volontés que la vie est suspendue. Quand par hasard j'envoie la servante prendre les ordres de son maître, comme elle le faisait jadis, il la renvoie :

— Demandez à madame. Je ferai ce qu'elle voudra.

Si je n'avais été rompue très jeune à une gymnastique de détachement absolu, sacrifiant toujours mes goûts et ma personnalité à ceux de Pierre, l'adoration nouvelle dont je suis l'objet de sa part me rendrait insupportable ! Il est trop tard : le pli est pris, je ne peux plus être tyrannique. D'ailleurs, la nouvelle manière de Pierre m'est si agréable, que je la savoure sans plus. Et puis, il y a l'enfant : nous formons un trio précieux. Un seul point noir : avant la guerre, Pierre était bon à regarder. Aujourd'hui, non seulement on ne se douterait pas qu'il ait jamais eu le visage le plus parfait, mais il est impossible de retrouver dans ce visage, si couturé, un seul de ses traits. La barbe qu'il conserve « pour cacher sa blessure », affirme-t-il, m'égare. Je ne me fais pas à cette barbe, et il ne veut pas la sacrifier. « Pour ne pas te dégoûter davantage », me dit-il. Puis-je le lui reprocher ?

⁂

Je le plaisantais jadis : je n'y songerais plus maintenant. On ne plaisante pas un homme de cette qualité. Quelle autorité il a prise ici, malgré sa douceur ! Je l'observe à la dérobée dans mes jours d'incertitude… je ne reconnais que son regard, et encore le regard de Pierre autrefois était flottant, incertain, souvent absent. Celui qui se pose aujourd'hui est assuré : il possède le monde.

⁂

Quand l'enfant s'annonça, ce fut du délire. Pierre s'attendrissait vingt fois par jour, m'entourait de soins absurdes et désuets, me faisait des recommandations pour familles régnantes qui craignent de voir disparaître la ignée des Valois.

Il m'environna aussi du portrait des dieux ; je n'avais, chez moi, le droit de fixer que le petit Saint Jean de Murillo, Master Lambton, dom Baltasar du Prado, et les enfants de Lawrence et de Romney. Pierre de temps en temps me disait : « Pourvu qu'il ne me ressemble pas ! », et moi je songeais : « S'il ressemble au Pierre de 1914, de quelle beauté sera-t-il doué ! »

Lorsque ma fille naquit, je la trouvai hideuse : je n'avais jamais rien vu de si rabougri. Maman, au contraire, s'en montra enchantée ; elle s'adressait à ce maillotin et s'écriait : « Te voilà, chère amie ! » comme si elle parlait à une vieille connaissance quittée le jour précédent. Pierre, penché des heures au-dessus du berceau, proclamait, éperdu : « Claudie ! elle a ton nez ! »

Malgré cette assurance, l'enfant à cette heure ne ressemblait à personne et rien ne pouvait faire soupçonner qu'elle fût la fille du Pierre Augié d'autrefois, dont les traits rappelaient ceux du David de Michel-Ange qui, à San Miniato, regarde Florence, le fleuve et Santa Maria Novella.

Àla suite d'un propos inattendu, d'une intonation, d'une question qu'il ne m'eût pas posée jadis, je suis assaillie à nouveau par mes doutes, je me dis : « Non, non, ce n'est pas lui » (oui, je me dis cela en vérité : c'est monstrueux). Autrefois Pierre me citait constamment l'exemple des étrangers, dénigrant par esprit de contradiction son propre pays, je répliquais agacée : « Tu es un

Européen, tu n'es pas un Français !... » Il riait et ne se fâchait point. Aujourd'hui sa susceptibilité à ce sujet est toujours armée, il ne faudrait pas le confondre avec ses confrères, les intellectuels de notre temps si affables avec leurs ennemis d'hier, et tout prêts à un bon garçonnisme qui est le snobisme de l'oubli, ces intellectuels qui signent des manifestes à l'envers et se vantent de leurs amitiés soviétiques. Pierre a fait durement la guerre et pour cela du moins, il n'a pas perdu la mémoire.

⁂

Sa fille lui ressemblera-t-elle ? Je m'évertue à rechercher dans ce petit visage rond et rose un trait... je ne trouve rien.

⁂

Après le dîner, l'autre soir, il m'a dit :

— Je vois bien que tu ne me reconnais pas toujours. Je te comprends, va ! Il s'est fait en moi un tel bouleversement... Pendant mes longs mois de misère en Allemagne, ceux de la captivité et tous ceux qui ont suivi, j'hésitais à me reconnaître moi-même ; je me trouvais si changé que lorsque je suis revenu de la Forêt Noire je m'étais résolu à ne plus retourner en France, je ne voulais pas voir ta stupeur en regardant l'homme que je suis devenu, ta répulsion peut-être (Pierre ne me parle jamais que de son changement physique) ; mais quand tu es allée au-devant de moi, c'était trop beau : pouvais-je me dérober ? m'enfuir ? Et à mesure que nous revenions à notre vie d'autrefois, j'en sentais le prix inestimable : Vivre avec une femme comme toi, si sensible, si belle, une femme qui ne ressemble à aucune autre... Ce bonheur, l'avais-je donc méconnu jusque-là ? Si j'étais mort là-bas, tu au-

rais conservé de moi le souvenir d'un grincheux qui retardait l'heure des repas, pour se faire poser préventivement des ventouses ! Quelle disgrâce !

Je ne crois pas beaucoup aux révélations humaines, en dehors de la Vie des Saints, mais cette sortie de Pierre m'a troublée, je l'avoue, moins encore par l'amour qu'elle exhalait que par le petit fait si exact qu'elle rappelait : les ventouses ! Voilà un souvenir frappant, ressuscité à l'heure voulue. Une manie du Pierre d'autrefois. Je suis ainsi. N'est-ce pas pitoyable ? Il me faut toujours chercher la vérité, la sincérité dans les propos, dans la voix, dans le geste, dans un regard qui se dérobe… Maman appelle cela : la folie du doute.

⁂

Une fois je lui ai parlé d'Aubertin : il est devenu si pâle que j'ai cru qu'il allait se trouver mal ; à grand'peine enfin il s'est repris, et puis il a murmuré : « Ne m'en parle jamais ! il est mort en mai le jour où j'ai été enseveli dans la sape… »

Je me suis tue devant cette émotion si forte ; pourtant j'aurais voulu qu'il m'expliquât… En juin cet Aubertin vivait encore, puisqu'il fut expédié à l'hôpital de Clermont, et, d'après les renseignements que j'avais, Pierre avait été blessé en septembre ; d'ailleurs il ne le niait pas. Avait-il cru son ami mort à ce moment-là ? Il paraît difficile de le penser. J'en viens à me demander si c'est bien Aubertin qui avait été envoyé à Clermont… Quel chaos !

Il y a ainsi trois ou cinq fois par jour des questions qui me brûlent la langue et que je ne prononce pas ; pourtant je dois dire qu'il m'entretient plus souvent de la guerre qu'au début. Ainsi il m'a décrit assez longuement avant-hier ses souffrances à la pri-

son civile de Magdebourg, où il prétend qu'il perdit la raison pendant un laps de temps qu'il ne peut déterminer. C'est la première fois qu'il parlait de Magdebourg devant moi ; j'ignorais même qu'il y fût allé. Chaque jour il prononce un nom dont je ne me doutais pas la veille. Mais les noms qu'il connaissait entre 1906 et 1914, il ne les prononce jamais.

⁂

Si Pierre… enfin s'il avait disparu comme on me l'a tant de fois affirmé, celui-ci le saurait et tout cela ne serait qu'une trahison. Voilà où j'en arrive avec cette manie d'examen. Pierre est-il dupe de mon silence ? Devine-t-il de quels doutes je suis assaille ? Aucune contestation de ma part, aucun interrogatoire trop précis ; on me l'a défendu : c'est une question de guérison… Et puis encore, c'est moi qui suis allée le chercher… et encore il y a la voix. Elle est la même. Je pourrais oublier d'autres choses, mais je n'oublie jamais la voix : c'est celle de Pierre.

⁂

J'ai dit à maman samedi :

— J'ai vu Pierre cacheter un paquet de papiers assez volumineux. Il était dans son cabinet, je l'ai aperçu au-dessus des petits carreaux de glace de la porte de la galerie. Il ne se cachait pas absolument, mais j'ai eu l'impression qu'il ne paraissait pas non plus désireux d'être dérangé dans ses opérations. Je suis repassée une autre fois sans me montrer. Il avait inscrit une ou deux lignes sur l'enveloppe et y appuyait une feuille de buvard. Il prit ensuite le paquet, son trousseau de clefs et alla le serrer dans le secrétaire qu'il referma soigneusement à deux tours.

— Cela ne veut rien dire, répondit ma mère avec brusquerie, puisque vous avez chacun une clef de ce secrétaire.

— Pierre l'a peut-être oublié ?

Maman haussa les épaules ; visiblement elle me parut perplexe.

— Ce n'est pas tout, ajoutai-je timidement…

Elle se retourna vivement.

— Quoi encore ?

— Quand il eut enfermé ce paquet, cacheté de cinq cachets noirs, il se mit tranquillement à lire. Il n'a certainement pas vu que je l'observais.

Toute la journée je l'ai guetté sans en avoir l'air : il ne m'a parlé de rien… ce qui est assez bizarre et contraire à ses habitudes. Enfin, il est sorti à six heures comme chaque soir, pour acheter les journaux de Paris à la gare. J'ai pris alors la feuille de buvard qui lui avait servi, et je l'ai examinée avec une glace pour connaître ce qu'il avait écrit sur l'enveloppe…

Àma grande surprise ma mère ne broncha pas, et ne s'indigna même pas de ce procédé d'investigation bien féminin… elle attendait la suite.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il avait écrit : Pour ma femme bien-aimée quand je ne serai plus.

— Hum ! fit maman, l'air agressif, est-ce tout ?

— Oui, c'est tout. Je n'ai pas ouvert le secrétaire et pourtant je le pouvais : je n'ai pas osé. Si j'allais découvrir quelque chose ? Un jour, peut-être ne résisterai-je pas à une tentation trop forte ?

— Tu ferais une bêtise et sans doute pour rien, rétorqua-t-elle. Ton pauvre père qui était un sentimental, — j'ajouterai, sans aucun bon sens, — m'écrivait ainsi des adieux, tous les ans, qu'il cachetait, comme Pierre, du plus beau noir… mais il les laissait traîner sur les meubles, visiblement pour que je les ouvre. Il avait la manie de l'attendrissement et des adieux. Un jour, pour lui faire plaisir, j'ai ouvert son enveloppe. Elle ne contenait rien, que beaucoup de pathos et une pièce de vers de Bouilhet : jamais je n'ai vu un homme plus heureux.

— Mais enfin, maman, tu sais bien que Pierre n'a pas de papiers secrets, qu'il a dû faire refaire ceux…

Elle m'interrompit :

— Il peut bien avoir écrit un testament, maintenant que vous avez un enfant.

— Évidemment, cet argument-là pourrait jouer à la rigueur… Mais pourquoi ourdir cela en dehors de moi ?

— Tout le contraire de ton père : pour ne pas t'attrister. Ne le lui reproche pas ! et puis, — fit-elle vivement, — tout cela ne tient pas debout : puisque tu as, comme ton mari, une clef de ce secrétaire, il n'aurait pas l'idée de cacher un secret dans un meuble que tu peux ouvrir six fois par jour.

— Cette double clef date d'avant la guerre, Pierre peut avoir oublié son existence.

— Tu as réponse à tout ; je te le répète : avec des réactions pareilles, tu vas tout droit au cabanon !

⁂

Àcertains moments je pense : « Je suis ridicule », et je me souviens d'une farce que mon ami Prosper me répétait dans notre jeune âge, à propos d'un homme que l'on suspectait de je ne sais quoi, je ne sais où : « Il feint de feindre, afin de mieux dissimuler. »

Ce doute, comme dit maman, paraît absurde. J'ai un mari charmant : si c'est le même, puis-je lui demander compte de sa gentillesse, d'un amour-passion qu'il ne m'avait jamais témoigné si vivement ? — quelle folie !

Me voilà convaincue, — et soudain surgit la terrible question : « Qu'a-t-il fait pendant deux ans ? » et aussi : « Pourquoi ne voulait-il pas revenir ? » Il a erré, explique-t-il, désespéré de son visage : on n'erre pas pendant deux ans. Je ne peux pas le presser de s'expliquer davantage. Vais-je forcer sa mémoire pour me libérer de mes intolérables inquiétudes, et risquer un accès ? même une crise de nerfs, comme je lui en ai vu une ici ?

Maman s'énerve de me sentir constamment passer de la félicité brûlante à des accès de trouble et d'hésitation. Malgré moi, le temps travaille pour lui, l'image du passé chaque jour devient plus pâle, plus insaisissable : c'est celle d'aujourd'hui qui se pose maintenant sur l'autre. Bientôt la première rentrera dans l'oubli, s'effacera entièrement, car la présence est plus forte que tout.

Tant mieux !... l'imagination inopportune qui me harcèle détruirait, si je l'écoutais de trop près, un bonheur si péniblement

reconstruit… À la vérité, mon inquiétude ne réside pas, même au bout de six ans, dans le fait d'avoir retrouvé, par des circonstances trop romanesques, un mari que je n'ai jamais voulu enterrer, mais de l'avoir retrouvé plus brave (ah certes !) plus aimable qu'il ne l'était, plus épris que je ne l'avais jamais vu : voilà où se trouve le hic. Parbleu ! c'est d'avoir retrouvé un homme différent du premier.

L'égoïste, le prudent, le morose ont disparu ; les sangsues ne tiennent plus de place dans la conversation : voilà le secret de la blessure. Ai-je donc une telle soif de sacrifice que je regrette à ce point mon valétudinaire ? Ne puis-je recevoir le présent magnifique d'un bonheur tout neuf, sans demander compte au destin de ma nouvelle richesse ? Ne puis-je prendre ce qu'il m'offre, sans exiger de lui des explications détaillées ? L'homme que je pleurais ne m'aimait pas autant que celui-ci (qui est peut-être le même).

Pourquoi chercher si loin ? Dois-je repousser la libéralité des dieux ? Dois-je leur dire : « L'homme que vous me rendez est charmant, d'un caractère égal, jeune et gai, enfin il a tout pour me plaire, c'est trop beau ! Rendez-moi donc l'autre, incertain et chagrin, qui allait à son devoir en rechignant » ?

Après tout, il serait bien improbable que nous nous fussions trompés ; il faut accueillir la générosité de la Fortune, qui sème ses biens d'habitude avec moins de discernement. Vais-je empoisonner ma vie et celle des miens par mes scrupules et mes doutes ? En somme je suis seule à en avoir : si la Fortune s'égare, j'en suis innocente.

Le navire qui portait ma chance a déjà échoué une fois ; par grâce spéciale le voilà reparti ; le vent souffle dans ses voiles…

Pourquoi chercher ?…

## De Turc à More

Quand j'étais petite enfant, mes parents recevaient une vieille demoiselle née au Blanc (Indre), dont les larges pommettes et la peau noire faisaient dire à ma mère : « La vieille Radegonde, c'est un souvenir de la bataille de Poitiers (732), tout ce qui nous reste de l'invasion sarrasine. »

De fait, les yeux de cette Radegonde, qui ressemblaient à deux morceaux d'anthracite toujours roulant dans un lait bleuté (les commerçants sont si voleurs !), la rapprochaient beaucoup plus d'un bédouin âgé que d'une Française du Centre. On peut considérer l'hypothèse de ma mère comme une boutade, toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que ces maugrabins de malheur aient été chassés jusqu'au dernier par le bon Charles Martel ! Ces gens-là tiennent, quand ils le veulent, comme la teigne sur la tête d'un innocent ; refoulés, vaincus momentanément, oui, détruits jamais. Une fois sur notre terre, croyez-vous qu'ils aient pu se résoudre à la quitter tout à fait ? et après avoir vu de leurs yeux nos sources et nos fontaines, nos fruits et notre blé, ils aient de bon gré tourné leur vilain derrière à toutes ces prospérités pour revenir à leurs déserts de sable, où le caillou pousse comme chez nous le chiendent ? Allons ! vous voulez rire !

Certainement, bon nombre de ces moricauds ont trépassé en France, d'autres ont fui sans mourir, enfin d'autres encore n'ont ni fui ni ne sont morts, c'est pourquoi on rencontre encore chez nous leurs descendants aux pays montagneux comme le Var, l'Ain, la Savoie, la Drôme ou le Doubs. Dans toutes ces contrées-là, si vous vous donnez la peine de regarder, vous trouverez des Français plus noirs de peau, de poil et d'âme que leurs voisins : ce sont des arrière arrière-petit-fils de la race maudite. D'ailleurs, vous rencontrerez tant que vous voudrez dans notre pays des monts des Mores dans le Midi, et des Maures près d'Aurillac, des grottes sarrasines à la naissance du Lison, un Sarrageois à la source du Doubs, un village de la Sarraz près de Vallorbe, des Sarrasins et des Sarraz dans toutes nos Alpes. Preuve que cette race a prospéré chez nous, s'y trouvant plus grassement que dans son pays d'origine, où il ne pousse que des palmiers de zinc et des chameaux de laine.

Or, au lendemain de la grande guerre, vivait dans l'Ain précisément, non loin du village de Pyrimont, un homme mi-bourgeois mi terreux inscrit à la mairie sous le nom de Sarraz, mais affublé dans le pays des plus mauvais surnoms : le Morion, le sorcier du diable, etc. On l'appelait ainsi dans toute la contrée du Rhône à la Valserine, à cause de sa peau basanée, de ses fortes lèvres, et de son poil sombre. Ces surnoms, certes, il ne les avait pas volés, tout paraissait noir chez ce homme-là, l'âme et la peau, la tignasse et les yeux, tout, sauf la doublure de ses vilaines mains, rose comme celle des singes, ses frères. On prétend encore dans le pays que la famille de Sarraz, poursuivie dans les temps passés par Charles le Chauve, alors que celui-ci revenait de Rome portant la pourpre des empereurs, la famille de ce maugrabin, dis-je, fut quelque peu mêlée à l'assassinat du roi, empoison-

né, comme chacun sait, par le juif Sédécias, puis déposé au château du Frou, à deux pas de Pyrimont.

Après la disparition de Charles le Chauve, le désordre et la désorganisation de l'empire furent tels que les coupables purent se fixer, ayant touché le prix du sang, dans la terre du Bugey, grasse et rude, à la fois fertile et escarpée, accueillante à celui qui se cache dans les plis de ses rochers chevelus. En un mot comme en dix, les maudits dès lors, ne quittèrent plus la terre de France. Les années s'écoulèrent, les souverains remplacèrent d'autres souverains, il y eut des guerres et des pillages, des invasions et des pestes, des années de famine et des années de prospérité.

L'Ain, grâce à M. le connétable de Lesdiguières, fut acquis à Henri IV qui fit la France grande et respectée. Vint la Révolution qui décapita les Bourbons et installa en leur place la guillotine et les robins… Toutefois, aucun cataclysme, aucune épidémie, aucune ruine, aucun cyclone, aucune bataille ne débarrassa le pays des Morions.

La famille de ce Sarraz au début de la Révolution subsistait encore, et pullulait toujours. Le château du Frou qui dressait comme autrefois ses contreforts au-dessus de la vallée du Rhône, gardait dans ses flancs le secret de Charles le Chauve. La Révolution exila le comte de Pyrimont, son légitime propriétaire. Un Sarraz était là, fermier quelconque du pays, il flaira la bonne affaire et lorsque le château fut mis en vente comme bien national, il l'acheta pour pas grand'chose qu'il ne paya jamais, de sorte qu'il l'eut pour rien.

Il s'y installa, et ses enfants, chéris du Prophète, y firent tant d'autres enfants, qu'au bout de trois générations, vingt-huit Sar-

raz se partageaient les terres et le domaine mal acquis. Sans doute le Seigneur Dieu, en désaccord avec Mahomet, maudissait-il pendant ce temps-là ce nid de réprouvés, car la désunion se mit entre eux, et sépara leurs méchants rameaux. Constamment en procès, aucun ne voulut se charger avant le jugement définitif de l'entretien du château et des terres. À ce jeu, le premier devint une ruine, que les paysans sourdement pillèrent, les secondes des terres incultes où chaque voisin prenait, qui un arbre, qui un cours d'eau pour enrichir son propre bien. Un Sarraz sous le grand Empereur fut officier des Douanes, son fils, moricaud comme ses pères, prit part à la guerre d'Espagne et en ramena une femme couleur d'orange, ce qui n'arrangea pas les choses ; le fils de celui-ci fit partie, en 1861, de notre expédition de Syrie après le massacre des Maronites ; c'est le fils de ce Sarraz-là, qui vivait en 1919 dans le château éventré du comte de Pyrimont… éventré, car les chicanes et les procès eurent raison des restes d'une fortune que les héritages avaient d'abord morcelée, que la discorde réduisit à rien.

Petit à petit, le chemin de ronde disparut sous l'ortie ; de la tour du guet, il ne restait que de mauvaises pierres et depuis longtemps le Morion avait vendu toute la ferraille de la maison. Il vivait seul dans cette ruine : un à un les siens l'avaient quitté, les uns mourant, les autres s'évadant de cette terrible retraite pour gagner les villes. L'un de ses quatre fils avait émigré dans les Amériques, les autres enfuis aux trois coins du monde, n'en revinrent jamais. Quant à sa femme, elle reposait à deux pas de là, en terre chrétienne dans le cimetière, car elle appartenait à la religion de Jésus et non pas aux infidèles. Le moricaud vivait donc seul dans sa bâtisse démolie. On ne lui connaissait pas d'amis, étant redouté à dix lieues à la ronde. Dans le village on l'évitait,

on disait qu'il était malhonnête et fourbe, violent, menteur, brutal et que sa pauvre femme avait bien souffert pendant sa vie, infortunée. On ajoutait encore d'autres choses mystérieuses, effrayantes même, enfin une sorte de terreur l'entourait.

Àle voir, Sarraz se montrait plus geignard qu'agressif et se plaignait plus souvent qu'il n'attaquait (quand rarement il trouvait auditeur). Il gémissait toujours sur les temps nouveaux, les mauvais voisins, les serviteurs infidèles, les enfants ingrats, mais il avait beau se montrer pauvre homme personne ne passait devant sa maison sans hâter le pas, il semblait aux petites gens qu'il portât malheur : à la campagne on est superstitieux, il faut bien le dire.

Le destin voulut qu'après la grande guerre un homme de Lyon qui avait du bien tout contre la propriété de ce Sarraz, revînt dans l'Ain pour le cultiver. Le grand-père de cet homme-là possédait déjà la terre, mais il y avait beau jour qu'elle était à l'abandon, car on ne trouvait plus personne pour la travailler quand Clément Johannès dit Le Tourc (c'est le nom du Lyonnais) y arriva. Blessé, puis gazé en 1916 et 1917, celui-ci avait dû renoncer à reprendre son ancien métier de comptable dans la maison de soierie où il avait débuté avant les événements quai Saint-Antoine. Il arrivait donc dans le Bugey, décidé à y vivre comme un paysan, avec sa femme qui était de Bourgoin et sa fille, une gosse de douze ans.

Les débuts du Lyonnais furent bons, il travailla, et cette vie saine dans l'air vif de ces pays lui convint mieux que celle qu'il avait menée au Bois-Leprêtre certes, en outre, son bien prospéra. L'homme qui était arrivé presque voûté, le visage tiraillé, au bout de peu de mois se redressait, aujourd'hui il respirait, comme on

dit, la santé et méritait son surnom, mais pour nerveux, il le serait toujours et sanguin donc ! et emporté ! Au moral, c'était un bon homme, ce Johannès, droit, courageux, net, mais dam ! un entêté et un terrible coléreux. Il ne se fâchait pas souvent, pourtant quand la fâcherie le prenait, une sorte de folie lui soufflait dessus ; il devenait blanc comme l'hostie de Notre-Seigneur ; chez lui alors sachant qu'il ne se connaissait plus tout le monde détalait. Une fois dans sa jeunesse, s'étant pris de querelle avec Désirée (sa femme), ne l'avait-il pas suspendue par le cou au-dessus du Rhône ? Désirée, à moitié pâmée, avait fait son mea culpa, s'attendant d'une seconde à l'autre à choir dans le fleuve et puis subitement, il l'avait jetée par terre auprès de lui, et s'était enfui comme un dément ! Désirée n'avait jamais oublié cette heure ; pour un souvenir c'était un souvenir, et pas heureux, aussi se gardait-elle depuis ce temps-là d'irriter Clément.

À Pyrimont, tous deux entreprirent de relever une masure qui limitait le champ du maugrabin d'à côté. Une fois debout, elle leur servit d'étable ; dès qu'ils le purent, ils y mirent d'abord une vache, et, petit à petit, deux bœufs pour le labour, des brebis, tout cela non sans peine, comme l'on pense. Pour nourrir ces bêtes, il y avait les prés, qui dans ce pays sont bien irrigués et donnent des pâturages plus gras qu'ailleurs ; pour la litière, la blache que l'on peut, si l'on sait s'y prendre faucher deux fois l'an.

La femme de Clément entendue, les faisait vivre tous trois sur l'élevage de la basse-cour et des lapins ; cela ne l'empêchait pas de labourer avec son mari, de herser et même de faucher l'herbe, car dans les montagnes, il y a trop d'escarpements pour songer à se servir partout des machines nouvelles. Le Lyonnais faisait aussi du blé et du tabac, ses champs étaient étroits, situés où ils pou-

vaient au hasard des monts… tout prospérait donc mieux qu'on aurait pu le croire, il semblait même à Désirée que son mari, si nerveux d'habitude, regrettât moins sa ville qu'au début.

L'Ain est un beau pays, tourmenté comme la Savoie, sa voisine. Ses vallées étroites, du côté de Saint-Rambert et de Virieu, ressemblent à des couloirs pincés entre deux rochers menaçants, que le soleil éclaire peu, où le pas résonne. Il y fait nuit de bonne heure, les jours d'été eux-mêmes y sont brefs.

L'aspect de cette contrée sans cesse envahie par les eaux, change avec les saisons qui tantôt révèlent un pays vert-chou, plein de vignes et de coteaux boisés un pays prospère, enfin, tantôt une étrange terre désertique sans routes, submergée, suite d'étangs surmontés de saules éperdus. Il n'y manque que Noé, sa colombe, et pour en sortir, son arche.

Le pays de Pyrimont par sa situation élevée, est différent et ne craint pas la catastrophe des eaux. Ses côtes sont bien exposées au soleil levant, abritées aussi de la mauvaise brise ; on peut y cultiver en paix sa vigne. Les routes qui descendent vers le fleuve sont toutes belles, elles conduisent à Fort-l'Écluse, à Bellegarde, à Seyssel-du-Rhône où les treilles sont dorées et le vin couleur de flamme.

Car le Rhône est voisin et il fait ce qu'il veut dans le pays. C'est lui qui à l'automne gonflé de pluies, au printemps chargé de neiges, déborde où il lui plaît. En une nuit, il s'étend dans les vallées de Culoz ou de Tenay, submerge les champs, noie les maisons et le bestiau : c'est un roi, ce fleuve-là ! Il faut le voir à Pierre-Châtel entre les parois des rochers sonores… Il coule si vite qu'on ne le voit pas couler. Ne l'entravez pas surtout ! ne lui

barrez pas le chemin ! Il emporte les obstacles, poutres ou piles de pont, comme allumettes de la régie. Il n'y a pas si longtemps qu'à Avignon même, il a fait des siennes…

Le Rhône ! Il sonne bien ce nom-là ! On voit tout de suite que c'est le nom d'un souverain. Qu'il est rapide lorsqu'il traverse le pays vert de Savoie, majestueux quand il arrose la terre dorée de Vaucluse et la vigne des Papes, et le laurier de Pétrarque. Ah ! ça n'est pas en Picardie ou dans le Cher que vous en trouveriez un pareil, si large, si tumultueux, si chargé d'histoire et de richesse : vous pouvez toujours y aller voir ! Il n'y a qu'un Rhône, qui surgit chaque matin au pays de Guillaume Tell et s'unit chaque soir à la mer de Cypris.

Donc Clément travaillait et prospérait. Malgré cela, il ne serait jamais un vrai paysan, il avait gardé de la vie de sa jeunesse et de son premier métier de comptable, des manies de scribouillard : habitude de calculer, d'écrivasser. Il tenait admirablement ses comptes. Impeccable, chaque colonne était totalisée dans le bas de la page en chiffres gothiques, et soulignés à l'encre rouge de traits bien droits. Le Lyonnais se livrait à cet exercice le soir, il s'en était fait une loi. L'hiver, sous la lampe à pétrole achetée au bazar de la Poste de Belley, il notait ses dépenses en longues additions qu'il reportait avec soin : le comptable renaissait en lui à la fin du jour. Parfois le sommeil le terrassait sur ses chiffres, la plume à la main : il tombait comme une masse, le nez sur son buvard.

Sa femme depuis longtemps était montée « au galetas ». « Comme tu écris ! » remarquait-elle avec regret. Elle songeait que jamais elle n'en ferait un vrai terreux comme elle, fille, petite fille, arrière-petite fille de paysans. Elle flairait instinctivement là

un danger. Elle avait raison. Il faut plusieurs générations de cultivateurs pour en faire un bon et Clément, lui, était bien plutôt un employé de commerce, un homme des villes qu'un paysan. Il ne frayait guère avec ceux qui se courbent sur leur champ. — « Bonjours, bonsoir ! » — Qu'aurait-il eu à leur dire ? Ce qu'il aimait jadis, à Lyon, sa journée finie, c'était retrouver ses amis au « Mal assis », ou au Café des Archers, non pas pour le plaisir de boire des apéritifs, mais pour le plaisir de discuter. Il disait fièrement alors qu' « il défendait ses idées », peu de choses lui plaisaient autant que la discussion ; gentiment sociable avec une instruction un peu au-dessus de la primaire, il était fier de briller, d'apporter dans la conversation de ces simples des bribes de lectures recueillies çà et là, car il avait de la curiosité et lisait volontiers ; cette science, bien minime, lui constituait dans son entourage de calicots (et avec ça, madame ?) une petite auréole. On disait : « Ce Johannès ! Où va-t-il chercher cela ? » Car il avait ramassé un peu partout des débris de savoir comme on entasse des fragments de meubles au grenier : il n'y a pas de quoi en faire un entier, mais les morceaux sont là. Il avait la folie et le respect des mots, ils l'éblouissaient, toutefois, il ne s'en servait pas toujours à propos. Ainsi il disait : « C'est un dérivatif du borax », pour « c'est un dérivé », et encore : « l'hygiène est mauvais dans la métropole », et « une aquarium », « l'appétit est bonne… » On l'aurait fâché si on l'avait repris, mais pourquoi le reprendre ? Et puis, n'est-ce pas, il ne faisait de mal à personne ?

Àdire vrai, l'existence de la ville manqua toujours au Lyonnais. Quand il s'installa à Pyrimont pour cultiver son bien (puisqu'il était à lui maintenant ne fallait-il pas s'y consacrer ?), il le fit avec ardeur ; d'ailleurs sa nature active prenant le dessus, il élabora des projets et résolut d'apporter « dans les campagnes », disait-il,

« le progrès des lumières. » Car l'homme des villes se croit plus malin que celui des champs, parce qu'il parle pendant que l'autre réfléchit. Il fallut en rabattre. Bientôt Johannes Clément regretta le va-et-vient du magasin et de la manutention, les employés subitement appelés par un timbre bref, qui se précipitent dans le courant d'air, le téléphone, la voix sèche de la machine à écrire, enfin l'atmosphère étroite de la caisse et du bureau. Clément, sociable, s'ennuyait entre sa femme et son champ ; en outre il se tourmentait souvent de ne gagner guère, après tant de frais et d'efforts.

Désirée plus sage le raisonnait : « Il n'y a pas trois ans que nous sommes là, nous n'avons rien perdu, ne te donne pas peur. » Mais lui s'inquiétait déjà. Il tremblait maintenant d'avoir pris tant de peine pour n'amasser que du vent. Peut-être y mangeraient-ils même leurs quatre sous ? On craint toujours dans les campagnes. Et si l'inondation noyait la récolte ? Si la foudre ruinait les châtaigniers ? Si la grêle saccageait la vigne ? Tout redouter, ça n'est pas une vie cela. Vermont, vingt fois par jour, se prenait à songer à ses cartons poudreux du quai Saint-Antoine et à l'indépendance reconquise chaque soir au coup de six heures,

Àla vie bruyante de Lyon avait succédé cette rude vie, régulière comme les équinoxes. Maintenant les événements qui se produisaient au delà de la ligne du chemin de fer, les événements de Lyon, de Paris par exemple, il n'y songeait même plus. À Pyrimont, il ne s'informait plus de rien. Quelquefois on lui passait un journal, il le lisait à peine. Jamais aujourd'hui la pensée de sa besogne ne le quittait : « Il faudra songer à effeuiller la vigne » ou : « Pourvu qu'on ait le temps de rentrer le foin ! » C'était sa vie, mais au fond il ne l'aimait pas, il disait à sa femme : « Ah ! ils ne

me reconnaîtraient plus à Lyon, rien ne m'intéresse que le clos aujourd'hui. »

Il était né dans le quartier de la Croix-Rousse, qui étale ses maisons lépreuses et écaillées sur la colline. Ses parents, canuts en chambre rue des Chartreux, vivaient dans une de ces hautes bicoques étroites où l'on entend battre les métiers à chaque étage : Bis-tan claque-pan, Bis-tan claque-pan, Bis-tan claque-pan. Il avait traîné tout gone sur les quais avec les mariniers du fleuve, fait son apprentissage au milieu des canuts, mais comme il montrait du goût pour les écritures et les chiffres, son patron en fit un aide-comptable : la fierté de Johannès alors ne se peut décrire.

Le ronflement des métiers reprenait avec le jour réveillant les pauvres maisons entassées et pitoyables où naissent miraculeusement, à chaque coup de navette, des étoffes sans pareilles, qui coûtent dans la ville des mille et des cent. La mère de Johannès, façonneuse, gagnait bien sa vie, mais elle n'avançait guère son travail que de quarante ou même trente centimètres dans sa journée.

Quand sept heures sonnaient le matin, à Saint-Jean, il dégringolait la montée Bonafous, raide comme un escalier, poursuivi par le rythme des métiers qui traversait les fenêtres closes ; il courait pour retrouver la vie pressée, la vie marchande de Lyon. C'était l'heure des « entrées », les rues s'encombraient d'employés que le magasin où l'usine engouffraient. Le marché de la Guillotière, la vie du grand fleuve que les mouettes accompagnaient jusqu'à la mer, tout lui semblait plaisant et beau. Il songeait alors qu'il ne pourrait jamais quitter Lyon, exister autre

part qu'à Lyon, dans cette fourmilière ardente… maintenant le voici : un paysan.

Lorsque Sarraz vit arriver son voisin, il commença par desceller deux ou trois pierres de son mur, afin d'examiner ce qui se passait de l'autre côté. Il vit travailler Clément et sa femme avec lui. Il pensa : « Ces gens des villes ne sauront jamais sortir de cette besogne. Ils se lasseront vite, ils n'ont pas l'habitude. » Pourtant, chaque matin à la première aube, le Lyonnais était dehors, courbé sur sa terre.

Il s'occupa d'abord de sa vigne. Dans l'Ain on la cultive comme dans le Jura, les cépages sont les mêmes. Le Lyonnais, prudent, choisit la mondeuse, qui, débourrant tard, craint peu les gelées ; c'est un cépage vigoureux, le vin en est dur, mais bon quand on peut le laisser vieillir ; et puis Pyrimont n'est pas loin de Seyssel. Clément, qui avait dans son clos des coteaux bien exposés, rêva de faire mieux encore. C'est le moment où ils échafaudèrent tous deux avec Désirée leurs plus beaux projets, pourquoi non ? Au bout de peu d'années, à eux deux en travaillant comme deux forçats, ils avaient refait leur terre, les prés étaient gras, les récoltes jolies.

De l'autre côté du mur, le maugrabin regardait cela avec envie ; il pestait, assis dans son domaine en ruines, trop nonchalant pour en faire autant, lui qui ne savait que boire frais et cracher en l'air. Au fait, de quoi vivait-il, ce Morion ? Il avait vendu une à une les dernières parcelles de son bien, il ne lui restait plus derrière sa maison, qu'un grand pré qui dévalait en pente jusqu'au Rhône. Le pré lui donnait deux fortes récoltes, mais quoi ? il ne pouvait subsister toute l'année sur cette herbe-là ? À Pyrimont, on disait qu'il vivait de rapines, on le disait tout bas, car à

l'exemple de l'homme des villes le paysan est lâche ; quoi qu'il en fût, chacun se garait, quand on savait le sorcier dans le voisinage, on enfermait ses poules. Sarraz disparaissait souvent pendant plusieurs jours, vendait des peaux de lapin jusqu'à Bellegarde et au delà. Quand il passait la frontière, croyez-vous que ce fût pour voir le Salève de plus près ?

Or Clément qui d'abord se méfiait de son voisin (« Je n'en veux pas, disait-il à sa fenotte, il est plus noir que le cul du diable »), Clément donc, n'avait pu éviter le Morion bien longtemps. Les deux se rencontraient nez à nez dans les chemins, aux foires de Seyssel-du-Rhône ou de Frangy. Une fois, Sarraz avait abordé le Lyonnais poliment, lui avait touché la main, car il avait des belles manières quand il le voulait, ce maugrabin. Ensuite il fit le bon apôtre avec Clément, disant un mot du temps, demandant des nouvelles de la petite, oh ! tout cela bien honnêtement. Un jour il vint chez Clément, et Clément fut bien forcé de lui offrir le vin blanc : ces choses-là ne se refusent pas quand on sait vivre. À partir de ce moment, le Morion entra chez l'autre pour un oui ou un non ; il lui empruntait quelquefois une bêche, une cisaille, peut-on dire non ?

Bref, six mois après avoir été pour la première fois chez son voisin, le Sarraz était devenu un familier de la maison, bien que le Lyonnais s'en défendît encore de temps en temps. Parfois, d'une voix plaintive, le maugrabin racontait ses malheurs, sa ruine, sa malchance, la perfidie de ses parents ; il faisait le misérable… certains soirs il retenait Clément par quelque récit de voyage, parlait de traversées fabuleuses. Clément l'écoutait ; les heures, dès lors, ne lui pesèrent plus chez lui comme autrefois, il négligea ses fameux comptes et la tenue de ses livres, ne souligna

plus, comme naguère, ses additions de belles raies rouges : il avait mieux pour s'occuper.

Le Sarraz avait roulé partout : « Il a de l'expérience, prononçait Clément en hochant la tête, il en a vu du pays ! Et puis lui, au moins, ça n'est pas comme les gens d'ici, il sait causer, il dit bien les choses, on sent que ça lui revient tout naturellement ; moi, qu'est-ce que je suis à côté de lui ? Je ne connais que Lyon et Saint-Rambert ! » Avoir voyagé de la sorte, connaître Le Caire et Gabès, constituait pour ce moricaud, aux yeux éblouis du Lyonnais, une supériorité ; l'autre le sentait bien, oui-dà !

Aux années nouvelles, le Morion apportait l'almanach de la région. On le lisait le soir à haute voix, quand la nuit, tôt venue, calfeutrait le Lyonnais et sa femme près du feu. On trouvait de tout dans cet almanach : dates des foires, contes à faire rire, usages pour les cérémonies, bons mots, recettes, tours de cartes, anecdotes, devinettes, lunes, conseils agronomiques, nouvelles à la main, etc… Désirée elle-même, bien hostile pourtant à la présence de Sarraz, écoutait lorsque celui-ci lisait les recettes. Il y en avait pour se débarrasser des mouches, pour nettoyer les cadres dorés, pour conserver les fruits dans la paille d'orge… Mais ce que le Lyonnais préférait à tout, c'était la lecture des nouvelles à la main. L'une d'elles le faisait rire aux larmes : Un voyageur à l'hôtel demande une chambre.

L'hôtesse répond : « Laquelle voulez-vous ? J'en ai à quinze francs sans punaises, et à dix francs.

— Avec punaises ? demande le voyageur.

Et l'hôtesse : « Naturellement. »

De ce train-là, en quelques mois, Sarraz devint indispensable à Johannès, celui dont on dit quand il a le plus léger retard : « Que fait-il donc ? Est-ce qu'il ne viendrait pas aujourd'hui, par hasard ? » S'il eût été un vrai paysan, Johannès Clément se fût montré méfiant, dur au voisin même, peu généreux ; mais il venait de la ville c'était à la vérité un commis, non un terreux de vraie souche, il faut distinguer… Bref, l'autre le roula comme dans la farine, endormit sa méfiance, se rendit utile parce qu'il sut le distraire de son ennui et de sa nostalgie. Bientôt le mauvais voisin fut si familier, qu'il entra à son gré chez le Lyonnais, se fit bien venir de la petite, qu'il flattait en lui racontant des gonandises ; le résultat fut que Clément reprenait goût à tout, qu'il ne s'ennuyait plus les soirs de veillée. Maintenant il ne voyait même plus la couleur du moricaud et disait à Désirée : « C'est un brave homme, on le calomnie. » Désirée, méfiante, attendait.

Les gens de la contrée, voyant cette intimité de Clément avec l'infidèle, lui dirent vingt fois : « C'est un sorcier, te voilà prévenu : il te fera des siennes ! » Mais Clément, « esprit libre » ne croyait pas aux « jeteux de sorts » jusqu'ici, il n'avait eu que de bons procédés de l'autre, Sarraz n'agissait pas comme un ennemi. « D'ailleurs, songeait le Lyonnais, dans les campagnes, ils sont si bornés ! »

Une nuit de septembre, l'étable de Clément fut visitée : deux agnelles disparurent. Clément, furieux, mit ce vol sur le compte d'une bande de romanichels qui venaient de Hongrie, disait-on, se rendant à la fête des Saintes-Maries-de-la-Mer ; ils campaient justement tout à côté, au bout du village.

L'hiver venu, le Lyonnais s'aperçut qu'on lui avait scié deux de ses plus beaux noyers. Il jura de se venger cette fois, de prendre

le voleur : il le jura trop haut, passa la nuit dans un taillis à attendre, son fusil chargé entre les jambes, et… ne vit personne ! Il n'était pas armé, cet homme, contre un ennemi invisible puis il ne se doutait pas — parce que l'homme des villes se croit toujours plus fin que l'autre — de ce que le paysan renferme de ruse, d'astuce, de patience, de ladrerie. « Sais-tu qui c'est ? dit-il à sa femme ? Les gens de l'autre côté du Rhône, qui viennent nous piller, croyant que je mettrai cela sur le compte du Sarraz !… Pas si bête ! Je suis plus fin qu'eux ! » etc… C'est ainsi que Clément garda au maugrabin sa confiance et son amitié.

Il vint une heure où Sarraz se mit à conseiller le Lyonnais : « Tu devrais vendre ton vin à Hauteville, lui disait-il, les hôtels là-bas paient bien. Tu en tirerais davantage. » L'autre objectait qu'Hauteville était loin, et que lui, n'y connaissait personne. Le Morion riposta : « Je me charge de la chose. » Comme il était toujours par les chemins, cela parut tout simple, et on le laissa faire.

Peu de temps après, on acheta en effet (c'était un commerçant d'Hauteville) à Johannès une pièce de cinq cents litres, qui fut payée comptant. Sarraz, après cette première affaire, apporta au Lyonnais, ébloui, une commande d'on ne sait quelle Coopérative hôtelière, pour toute la récolte, environ 2.000 litres. Les gérants de l'entreprise, « gros bonnets et connaisseurs », affirma le Morion, avaient goûté à la première livraison, le vin avait plu. Les pièces furent livrées à l'adresse indiquée, on reçut un acompte (très minime), puis, plus rien. Pas d'argent, de la Coopérative hôtelière, pas trace. Clément en fut pour ses 2.000 litres. Désirée, furieuse, poussa pendant six mois des cris de paon, injuriant le Sarraz qui prit des grands airs. Les Clément furent gênés cette

année-là et obligés de vendre deux bêtes qui leur firent bien défaut. Mais comment faire ? Le Morion s'abrita derrière la faillite imprévue de la Coopérative hôtelière ! Un soir, il rapporta même le Petit Dauphinois. On y vit, en effet, que la société y publiait sa déconfiture. « Eh bien ! poursuivit Désirée plus tenace, nous sommes des créanciers de cette liquidation-là, on nous doit comme les autres, il faut nous payer. » — Va-t'en voir ! On chargea le voisin qui avait emmanché l'affaire de la débrouiller, mais il ne débrouilla rien : Clément ne vit jamais le prix de sa récolte.

Quand on songe bien à tout cela, on peut dire que ce fut à partir de la faillite de la Coopérative que datèrent tous les malheurs. On le remarqua à Pyrimont et partout où l'on vit cette étrange amitié du Lyonnais et de Sarraz. Cette année-là, Justine, la fille de Clément, disparut un soir. Elle ne rentra pas dîner, la nuit se passa à l'attendre. On la chercha dans le pays le lendemain, on ne la trouva nulle part ; personne ne l'avait vue depuis la veille, personne ne la revit après. Désirée, pendant ce temps, changée à faire peur, errait partout, entrait chez tout le monde comme une folle, pour demander sa petite : cela dura des jours.

À Pyrimont les ragots allaient leur train : n'avait-on pas tout prédit ? blâmé la liaison (bizarre en vérité) de Johannès et du Morion ? Cet homme-là ne portait-il pas malheur ? N'avait-on pas averti le Lyonnais que personne ne parlait plus à Sarraz dans le pays, que c'était un mauvais chien ? Pourquoi n'avoir pas fait comme les autres ? Pourquoi se distinguer ? Ces hommes de la ville sont tous les mêmes : il n'y a qu'eux qui ont raison !

Le dimanche qui suivit la disparition de Justine, Pidoux, l'adjoint au maire, M. Paix le percepteur, et le maître d'école se re-

trouvèrent au café Bel-Air pour l'apéritif. L'adjoint semblait préoccupé, enfin il dit :

— Cette affaire de la fille de Clément pourrait bien nous causer de l'ennui, amener les juges ici… un tas d'histoires ? Pidoux était craintif de nature.

— Vous croyez à un crime ? interrogea le percepteur, soudain intéressé.

— Moi ! fit Pidoux en sursautant, je ne dis pas cela ! Je n'ai rien dit de cela ! Un crime ! comme vous y allez ! Non, ça n'est pas un crime. Mais je crains les histoires, vous comprenez, les his-toi-res ;… et je ne voudrais pas de drames dans la commune.

— Permettez, reprit le maître d'école, permettez ! Il faut que la justice suive son cours !…

— Bien sûr, mais rien ne dit que la justice ait affaire ici ?

— Rien encore, accorda le maître d'école sentencieusement, pourtant la chose pourrait arriver : une jeune fille, ce n'est pas Proserpine !

— Proserpine ?

— C'est une femme de la mythologie enlevée par un taureau.

— Ah bon ! dit Pidoux, je ne pense pas que Justine ait été enlevée comme vous dites, tout de même j'aimerais mieux un taureau qu'un satyre !

— Ah ! un satyre, s'écria M. Paix, dont l'œil s'alluma, y a-t-il quelque chose qui vous fasse supposer ?…

— Mais non, monsieur Paix, on cause : c'est tout.

— Bien fâcheux tout cela, bien fâcheux, reprit le maître d'école, si elle s'était noyée ?

Pidoux frémit derechef.

— Noyée ? mais pourquoi dire cela ? rien ne le fait présager, voyons ! N'allons pas au pire. Il n'y a jamais eu d'instruction à Pyrimont, nous n'allons pas commencer maintenant.

M. Paix rapprocha sa chaise :

— Le Morion ne serait-il pas pour quelque chose là dedans ? Genouilleux, le facteur, m'a affirmé qu'il guettait la petite, ces temps-ci, sur les chemins : Genouilleux l'a vu.

Pidoux fit un large geste qui balayait ces insinuations.

— Des histoires, répétait-il, rien que des histoires.

— En tout cas, c'est fâcheux pour les parents, mais n'envenimons rien.

— D'ailleurs, observa le maître d'école, Clément avait tort de fréquenter ce moricaud. Le Lyonnais était prévenu, ce qui arrive est de sa faute au fond.

— Tout cela finira mal, conclut sentencieusement le maître d'école.

Pidoux pâlit.

— Je n'arriverai jamais à comprendre l'amitié de Clément pour cette saleté de vieux Sarraz (c'est le maître d'école qui s'indignait) et qu'un homme comme le Lyonnais, qui a de l'instruction et tout, devienne « père et compagnon » avec un sorcier ! Il y

a eu des exemples dans l'histoire, mais ils ont toujours été illustrés de catastrophes terribles.

— Eh bien ! cette fois, j'espère que cela ne finira pas comme vous dites, conclut Pidoux. Ce Sarraz, du reste, c'est une brute, vingt fois j'aurais pu le faire arrêter, moi qui vous parle, chasser du pays, même !

— Eh ! mon ami, pourquoi ne l'avoir pas fait ?

— M. le maire me disait : « Arrangez cela à l'amiable, » ou bien : « Fermez les yeux… » Il est comme moi, M. le maire, il n'aime pas les aventures…

— Moi, je suis pour la fermeté, déclara M. Paix : le droit d'abord. Telle est ma devise !

Le pharmacien de Seyssel (Haute-Savoie) entra sur ces paroles ; il vint s'asseoir à la table du groupe, et demanda une cerise. C'était un bellâtre, l'air avantageux ; on disait à Pyrimont qu'il ne comptait plus ses succès féminins. Il s'informa du sujet de la discussion, mais demeura songeur, caressant sa barbe frisée, finalement il dit :

— Une belle fille, cette Justine belle jambe, le teint dénotait peut-être un tempérament lymphatique ?… Qu'en pensez-vous ? Il aurait fallu la nourrir exclusivement d'aliments lécithinisés, les parents ne pensent pas assez aux vitamines… Ne croyez-vous pas que le Sarraz et la petite, hein ?… Il cligna de l'œil. Après tout, il l'a peut-être tuée ! Ça se voit, ces choses-là !…

— Que dites-vous, monsieur ! prononça Pidoux éperdu, on n'avance pas de telles…

— Attendez ! je dis peut-être, reprit le pharmacien ; moi je suis un scientifique, je ne crois pas aux vampires, vous comprenez ? Tout dans la vie est une question de régime… phosphore ici…

Le maître d'école lança sentencieusement :

— Monsieur Bock, vous êtes ce que j'appelle un matérialiste !

Désirée, comme une ombre, cherchait toujours sa fille : elle craignait de demander leur aide aux gendarmes et les fuyait, bien qu'elle répétât qu'on lui avait volé Justine, qu'on avait surpris l'enfant, enlevée de force, jetée dans le Rhône, enfin un tas de fariboles. Les gens qui la connaissaient autrefois disaient que cette affaire-là lui avait dérangé le cerveau. Clément, accablé d'abord, retrouva une activité fébrile plus inquiétante encore que l'exaltation de sa femme ; il n'admettait qu'un accident, parcourait les routes de montagne tout le jour, persuadé qu'il allait retrouver le corps de sa fille suspendu au-dessus d'un ravin, puis rentrait pour écrire longuement au procureur de la République, lui relater tout le détail de l'affaire.

La petite se retrouva à Mâcon, elle était bel et bien partie d'elle-même pour la ville. On la vit dans un cinéma, derrière un comptoir peint en rouge, distribuant des billets. Alors il fallut se rendre à l'évidence ; ça n'était pas de force qu'on la tenait derrière cette caisse ? Clément alla à la ville, la mère y alla aussi, ils pensaient qu'en la raisonnant elle reviendrait ; inutile. La petite ne voulait pas revenir. Elle répondait qu'on ne pouvait pas l'empêcher de gagner sa vie, qu'elle n'aimait pas la terre, qu'elle s'ennuyait au pays, qu'elle se trouvait bien dans cette place et ne languissait plus, qu'il fallait la laisser tranquille, etc. ; après tout, elle avait ses dix-sept ans. L'enfant, aussi, était trop gâtée. Cela arrive

aux paysans les plus rudes qui n'ont qu'un marmot : on l'admire, on l'encense, on l'écoute parler bien plus que ne le font les riches avec les leurs, on lui porte sa soupe au lit le matin, rien n'est trop beau pour ce gone-là ; et quand on demande aux parents (histoire de dire quelque chose) s'il travaille bien, ils se rengorgent, vous répondent : « Oh ! il ne cultivera pas comme nous, il aura son brevet ! » Son brevet, mots magiques !

Mais pourquoi le nier ? Ici encore le Morion avait passé. Quand il rencontrait la Justine, ne lui tournait-il pas de grands compliments, à cette morveuse ?

— Tu es trop gentille pour mener la charrue, ma belle, disait-il ; regarde ta mère, elle n'a que quarante ans et la voilà tortue ! Il te faudra trouver autre chose… tu ferais mieux à la ville ! Je voudrais déjà t'y voir danser ! Et il la regardait de tout près avec ses vilains yeux luisants, lui reniflait le col… À l'âge de la petite on ne distingue guère : toutes les flatteries sont bonnes à prendre ; c'est neuf cela plaît, même es paroles d'un mécréant sont les bienvenues. La Justine, à les écouter, se gonflait d'aise puis Sarraz lui promit de trouver à la ville la place rêvée. Enfin il la détourna au moyen de la vanité, comme il avait détourné le père en guérissant son ennui.

Clément naturellement ne vit rien de ce travail. La disparition de la petite, il crut que c'était une lubie de jeunesse, l'effet des temps présents, un caprice. Les hommes ne voient pas grand'-chose et surtout ils ne peuvent pas voir plusieurs événements à la fois d'un coup d'œil comme les femmes quand elles sont avisées : celles-là ont des yeux partout, ce qui les rend redoutables, utiles, ou odieuses… suivant le point de vue. Donc Clément n'avait rien vu. Il ne s'était même pas aperçu que la petite apprenait à monter

à bicyclette depuis quelques semaines, avec les polissons du village, et qu'elle s'en cachait… Pourquoi ? Il n'y avait pas de mal. Désirée, elle, avait relevé sur l'heure, dans le petit chemin le long de la vigne blanche, des traces de roues qui zigzaguaient, preuve que c'étaient des novices qui les avaient faites. Ensuite elle vit bien que Justine rentrait plus rouge, plus animée… mais pas un mot de la petite. La mère crainte d'avoir l'air d'espionner, ne bougea pas non plus. Justine du reste, faisait toujours bien le travail qu'on lui commandait, mais il semblait qu'elle fût maintenant plus lasse de le faire, plus lasse, et plus ennuyée aussi. Désirée flairait tout cela, elle sentait qu'elle perdait à cette heure l'amitié de sa fille. Pourquoi ? Autant Justine autrefois était confiante, gaie, autant aujourd'hui elle était raide, souvent absente comme fermée… Même quand elle était là, assise devant les siens, elle n'y était pas.

Bien sûr, les mères ne doivent pas s'attendre à recevoir ce qu'elles donnent, à être aimées autant qu'elles aiment, cela serait trop beau ; mais deviner que votre enfant s'ennuie en votre présence, n'est à son aise que vous absente, est-ce pas à mourir tout de suite de découragement et de détresse ?

La mère aussi avait vu plusieurs fois, en revenant plus tôt que d'habitude du lavoir, Justine et le Sarraz en conversation sur le chemin. Sans doute, le Morion guettait-il la petite au passage ? Pourquoi ? Qu'avaient-ils à se dire ces deux, en si grand secret, puisque le Belzébuth entrait chez eux aujourd'hui comme chez lui ; pourquoi parler à Justine le long des haies ? Désirée devinait bien quelque manigance, un danger, mais lequel ? Elle écarta le plus mauvais : que le Sarraz en contât à la petite. Ah ! ah ! cette rose du bon Dieu à ce vieux diable ? Non et non. Alors quoi ? une

chose était claire : la petite, dont le visage semblait si clos à la maison, s'épanouissait aux paroles de Sarraz, ses yeux brillaient entre ses cils comme de l'eau sur les pierres, elle faisait des petites mines, telles que les filles en ont pour un galant. Que projetait donc le vilain ? Désirée y songeait sans cesse, mais elle ne pensa jamais à la fuite vers la ville. Maintenant sa fille était perdue pour elle, séparée d'elle, non seulement par des pays et des champs, mais par une foule de forces obscures et toutes-puissantes qu'elle ne distinguait pas nettement, mais qu'avec son instinct elle sentait plus fortes qu'elle-même.

Impossible de lutter, inutile. Mieux valait encore ne pas fâcher la petite, rester bien avec elle, la voir, l'aider si elle se conduisait convenablement, Après tout, cela n'est pas un crime pour une jeunesse de préférer la ville aux champs ? Non. Mais partir comme cela, en secret, faire cette peine affreuse, donner à ceux qui vous aiment le mieux dix jours d'épouvante… On l'avait cru morte. Elle n'avait donc pas de cœur, cette Justine ?

Quant au Lyonnais, en revenant de Mâcon où il avait revu sa fille, il était plus blanc qu'un mort, ses mâchoires étaient si serrées qu'on n'y aurait pu passer un fil de chanvre. Désirée vit bien qu'il allait prendre une grande colère. Elle éclata pendant le souper, tout d'un coup. Clément abattit son poing sur la table avec un affreux tintamarre, et déclara à sa femme qu'il ne reverrait plus jamais l'enfant : « Tu ne la reverras plus jamais non plus, si tu veux rester ici dans cette maison, ajouta le Lyonnais violemment ; pour moi, l'enfant a mal tourné, c'est fini, je ne veux pas de putains ici. »

Désirée pleura et parla en vain. En vain insinua-t-elle que le Morion pourrait avoir une grosse part dans cette fuite et les réso-

lutions de Justine, Clément ne voulut rien entendre ; aux questions de sa femme qui le pressait de dire ce qu'il savait il répondit : « Je suis renseigné, ça suffit, » et comme Désirée insistait, il lui ferma la bouche par un si formidable : « Tais-toi ! » que le charron qui passait sur la route avec sa ferraille l'entendit de la carriole.

Désirée se tut, à bout de souffle, mais non de résistance et se dit à part d'elle-même que rien de rien ne l'empêcherait de voir sa petite : ni colère, ni menaces, rien.

Après qu'on eut retrouvé sa fille à Mâcon, Désirée vit un matin devant la mairie l'adjoint Pidoux qui surveillait l'affichage des bans ; il était en bras de chemise et portait des pantoufles en tapisserie grenat sur lesquelles on voyait briller une lyre d'or, allusion discrète aux talents de l'adjoint, chef de la fanfare de Pyrimont.

La face grasse de Pidoux s'illumina de plaisir quand il aperçut Désirée ; il l'appela de loin, l'autre eût bien voulu s'enfuir mais ne put l'éviter.

— Eh bien ! Manie Johannès ! vous êtes contente ? Vous avez retrouvé votre berbis bien vivante ?

Désirée fit « oui » de la tête ; elle voulut passer, mais Pidoux qui avait toute sa journée devant lui la retint.

— Qu'est-ce que je vous disais, hein ? Ah ! ah ! ah ! la petite futée ! Je savais bien, moi, qu'il n'y avait pas eu attentat ! Il n'y en a jamais ici. Pidoux ajouta finement : Vous voyez ? tout s'arrange. Il regagna sa mairie en chantonnant :

Tout ça n'vaut pas l'amour,
Le bel amour !
Le grand amour !!

Désirée était déjà loin.

Après avoir bien raisonné avec elle-même, s'être interrogée sur l'indifférence de la petite, cet égoïsme féroce qui se dressait entre elles deux aujourd'hui, elle finissait toujours par excuser l'enfant : les mères sont ainsi jusqu'à ce que leur cœur en crève. Par contre, toute la haine de celle-ci se leva contre le maugrabin. Ce matin en regagnant sa maison vide, elle songea que depuis qu'ils le connaissaient c'était toujours lui qui avait amené chez eux les catastrophes ; qu'il fût près ou qu'il fût loin, il était mêlé à tous leurs malheurs elle le sentait elle en était sûre, elle l'aurait affirmé sur le billot ; pourquoi ce terrible entêtement de Johannès ? l'autre l'avait-il ensorcelé comme on le disait dans le pays ? Elle pensa que le Morion, c'était le diable et elle se signa. Il est bien vrai que Clément ne voulait pas voir clair.

L'année suivante le feu prit à sa grange pendant la nuit de la fête de la bonne Dame. On avait justement battu l'avant-veille et engrangé toute la récolte ; avec le foin, le bâtiment était rempli jusqu'au toit. Il brûla du haut en bas, on ne retrouva sur la terre calcinée que des tas de pierres noires, des morceaux de fer et la plus grosse poutre. Pour les pompiers, point d'eau il eût fallu faire la chaîne jusqu'au Rhône : deux kilomètres à pic, impossible. Comble de malheur, la batteuse était restée près de la grange de Clément, les hommes devant venir la prendre le surlendemain pour la conduire dans une ferme à quelques maisons de là, qui n'avait pas battu encore.

Clément n'était pas assuré, il dut emprunter pour payer la batteuse. On peut dire que (sauf l'abandon de Justine) ce malheur-ci l'atteignait plus que les autres. C'est la première fois de sa vie qu'il empruntait aussi gros, ce fut pour lui une sorte de drame, presque un déshonneur, en tout cas il en eut honte. En outre il se creusa la tête pour démêler comment le feu avait pu prendre à une grange close, isolée de la maison, où il n'était entré personne.

Le 16 août au matin, sa femme harassée, tiraillée par l'inquiétude et le chagrin après cette terrible nuit, errait encore sur le sol calciné, fouillant dans les cendres, pareille à une sorcière de suie. Elle plongeait sans mot dire, depuis le jour, ses mains dans les débris, s'y brûlait, y revenait. Enfin elle crut reconnaître, dans une poignée de ferraille encore chaude, le pied tordu d'une lampe à essence ; triomphante, elle le mit sous le nez du Lyonnais.

— Nous n'avons pas de lampe comme celle-ci, dit-elle, celui qui est entré dans notre grange y a jeté cette lampe pour allumer le feu.

— Tu es folle, répondit l'autre avec lassitude. On n'avait pas besoin de laisser une lampe pour se faire prendre, on n'avait qu'à allumer et partir !…

Mais Désirée répétait : « Cette lampe n'est pas à nous… »

Clément, buté, ne voulut rien entendre, il nia même que la tige retrouvée par sa femme fût le pied d'une lampe, il écarta Désirée avec ennui.

« Les femmes ne sont bonnes qu'à vous exaspérer ; si on les écoutait, on serait en guerre avec tout le monde, etc., etc. » Dési-

rée, têtue, hochait la tête et murmurait entre ses dents : « Le Morion, le Morion… »

Quelques jours après le sinistre, Clément alla retrouver sa femme occupée aux piquets de la vigne, il triomphait. Sarraz, absent depuis un mois, était revenu ; il avait appris leur malheur, il lui avait dit : « Tu me fais grande pitié, voilà que ta récolte a brûlé et ton foin avec ton blé ; tu n'auras rien cet hiver pour nourrir tes bêtes… » Il avait offert son champ pour les y faire paître, « aussi longtemps que tu voudras, tu les reprendras à ta guise, ainsi elles ne crèveront pas de faim. » Touché de cette gentillesse, le Lyonnais avait conduit ses bêtes dans le pâturage du voisin séance tenante ; il en venait, tout glorieux d'avoir un tel ami.

Désirée d'abord foudroyée, se mit ensuite dans une violente colère, toute sa haine lui remonta aux dents : « Si le Sarraz te prend tes bêtes, il ne te les rendra jamais, jamais tu m'entends ? Es-tu aveugle ? Quand donc verras-tu ce sorcier tel qu'il est ? C'est lui qui a fait notre malheur, qui a volé notre vin, étouffe nos agnelles, perdu notre fille ; c'est lui qui a allumé la grange, c'est lui qui a coupé nos noyers, et c'est toi, toi, panasse ! grand quienque naneau ! qui lui livre ce qui nous reste… Nous n'avons plus que cela et il le donne !… »

La femme tremblait de rage, pleurait de faiblesse et de chagrin ; ils seraient donc toujours la risée de ce misérable sorcier de malheur, qui leur avait tout pris, même leur fille…, surtout leur fille. Son mari : un aveugle.

Cette fois encore Désirée eut raison. Mais elle ne triompha pas, car elle mourut trois semaines après l'incendie de la grange, d'un mal de poitrine.

Les pauvres gens sont lents à se faire soigner dans les campagnes : payer des visites à un médecin leur semble cruel, un luxe… Ils disent tous : « Ça attendra bien à demain ! » Quand ils se décident, les uns ou les autres, à faire « monter » le docteur à la dernière minute, ils sont tout étonnés de ne pas être guéris sur l'heure comme le lépreux de l'Évangile.

Chez le Lyonnais aussi, le docteur « monta » trop tard. Désirée ne reconnaissait plus son mari depuis la veille ; elle prit ce docteur tout de noir vêtu pour un juge et le supplia, dans son délire, d'aller trouver Sarraz, de lui reprendre la petite. Le curé qui était venu pour les prières, entendant ces cris, déclara ensuite qu'il n'avait jamais assisté à une mort plus terrible, il est bien vrai qu'on entendait les sanglots du village. Clément, assis devant sa femme, tantôt écoutait hébété ses supplications, tantôt se bouchait les oreilles pour ne plus les entendre.

C'est ce soir-là qu'il commença de douter de lui-même. S'il s'était trompé pourtant ? Comme tous les hommes du peuple, sa femme malgré l'âge, lui semblait une enfant, il disait souvent : « Elle dramatise tout, » puis : « Ça n'est qu'une femme. » Il avait pour elle un gentil mépris, il pensait que le bon sens dans le ménage, c'était lui qui le détenait, n'était-il pas le chef ? Il prenait la passion de sa femme pour de la déraison ; bref, il ne l'avait jamais crue et décidait toujours seul. Mais quand il abaissa cette nuit-là les paupières de Désirée sur ses yeux sans regard, la mort lui prêtait une majesté si grande qu'il en fut saisi et qu'il se demanda pour la première fois si elle n'avait pas eu plus de raison que lui… Il lui sembla enfin que Désirée, qu'il avait jusque-là considérée comme une inférieure, eût subitement grandi et que son jugement devenait raisonnable depuis qu'elle était morte.

Toutefois Clément étant un homme buté comme il y en a, ne fut convaincu que lorsque la prophétie de Désirée s'accomplit.

Or, dès le lendemain du jour où elle lui avait fait cette scène pour avoir sottement donné ses bêtes sans garantie à un homme de rien, saisi (quoi qu'il en eût) de l'indignation de sa femme, Clément avait songé à se procurer du fourrage pour le moment des pluies : ainsi il pourrait réclamer plus tôt son dépôt au Morion. Pour cela, il avait labouré en août et semé de la moutarde blanche, des navets et même, pour avril, du seigle. La saison étant favorable, il put déjà, sans rien risquer, réclamer son bestiau à la Saint-Martin.

Il se présenta donc chez le Sarraz qui ne l'attendait point, car depuis que Désirée était morte, on ne se voyait plus. Le maugrabin prit ses grands airs, demanda à Clément ce qui l'amenait et comme l'autre répondait simplement : « Je viens reprendre mes bêtes ! » Sarraz se prit à rire, affirma que les bêtes étaient à lui, Sarraz, que tous deux avaient passé la convention ensemble le 16 août dernier, après l'incendie de la grange et que Clément avait bel et bien touché le prix de la vente, même qu'il s'en était montré alors très satisfait, etc…

Clément, au lieu de tuer Sarraz sur-le-champ, comme vous ou moi l'eussions fait, s'indigna honnêtement, répéta à Sarraz ses propres paroles : « Tu les reprendras quand tu voudras, » et enfin toutes celles que le sorcier avait prononcées trois mois auparavant. Alors le Morion le prit de très haut, ce guenilleux nia tout, fut insolent, pour finir jeta Clément à la porte.

Hébété, le Lyonnais rentra dans sa maison dépouillé de tout son bien. Que faire ? Se plaindre au maire ? À Pidoux ? grand

merci ! Pidoux serrerait les fesses et gagnerait le large, on le connaissait : pas d'histoires. S'adresser à la justice ? Il y songea, mais il n'avait pas de preuves que les bêtes fussent à lui, on ne manquerait pas de déclarer : possession vaut titre. On lui dirait même : « Tu as vendu ton bestiau après le sinistre, c'était bien naturel, ne te fallait-il pas des sous pour payer le désastre ? » Que répondrait-il ?

Pendant quelques jours, Clément ne sortit pas de sa maison, ruminant tout cela, repassant dans sa tête les raisons qu'il avait contre Sarraz. Il en trouva cent plus fortes les unes que les autres. Pourtant Clément ne rêva d'aucun projet homicide, il ne pensait qu'à reprendre son bien par la ruse, comme l'autre avait fait pour le lui voler, il s'efforçait de trouver des combinaisons ingénieuses. Le Lyonnais raisonnait en lui-même sans colère, froidement. Sans colère, Johannes Clément ? Il fallait qu'il fût ensorcelé. Qui donc l'affranchirait ? Depuis la mort de Désirée il s'était mis à boire ; vraiment, boire le réchauffait, le rendait moins triste.

L'hiver s'annonçait vif. Déjà, depuis la fin d'octobre, la neige tombée sur le Salève avait refroidi les vallées, le Rhône, qui coulait entre les talus chauves, paraissait si blanc qu'on croyait le voir transporter des glaçons.

Un soir le Lyonnais, au lieu de rentrer chez lui par la plaine, coupa au plus court à travers la forêt de sapins ; mais le brouillard étant très épais il le regretta, car il ne pouvait distinguer le chemin et trébuchait à chaque pas sur les souches. Et puis il n'y prit plus garde, d'autres idées l'envahirent. Il venait du cimetière. Est-ce le souvenir de sa morte qui le bouleversait à ce point ? Là-bas il avait maudit le sorcier qui l'avait ruiné : il en était sûr ce soir. Il n'avait jamais voulu le croire jusque-là, mais

ce soir il savait que le Sarraz avait fait tous leur malheurs. Et en y songeant, voilà qu'il se mit à trembler. Il ne tremblait pas de peur, Dieu merci ! mais de fureur, de fureur seulement, comme s'il saisissait tout cela bien clairement pour la première fois.

Oui, oui, il était dépouillé de son bien, mais non point de sa force ; il était vigoureux toujours, solide, son courage coulait dans ses veines comme du sang. Il aurait porté ce soir la mairie de Seyssel et l'église avec sa Notre-Dame ; il pensa que c'était le vin qui le rendait fort, malgré ses peines. Soudain il entendit chanter dans le chemin à dix pas de lui. Il reconnut la voix tout de suite : c'était celle du Sarraz. L'homme venait en sens inverse, comme à sa rencontre… À vrai dire Sarraz ne l'avait pas vu, puisqu'on ne pouvait rien voir dans le brouillard cette nuit-là, c'était le hasard voilà tout.

En entendant chanter le maugrabin, la colère du Lyonnais éclata comme l'incendie de la grange, une colère aveugle, telle qu'il n'en avait jamais eue. Toutefois il s'arrêta, retenant son souffle et sa haine, heureux, oui, heureux pour la première fois depuis la mort de sa défunte. La voix s'approcha, devint plus distincte, encore plus distincte, bientôt même il entendit les paroles que chantait l'autre et aussi le bruit de ses pas sur la terre molle. Enfin il fut tout près, si près que Clément sentit son souffle sur lui, alors il ne se retint plus, quand Sarraz le croisa, d'un revers de son bras : — V'lan, il te l'assomma. Le Morion tomba sans crier ouf ! Vermont, satisfait, continua son chemin sans hâte, rentra chez lui et se coucha.

Àl'aube, la neige s'abattit violemment sur le pays. Ce ne fut que deux jours plus tard après cette tourmente que l'on découvrit le corps du Sarraz dans la forêt, raide comme un I. Pidoux fut

prévenu le premier, examina le corps, déclara que l'homme avait péri d'une congestion causée par le froid très vif cette nuit-là et tout de suite après, le maire signa le permis d'inhumer.

## L'Ambassadrice

Dans le bourg on ne l'appelait que Phémie, j'ignore si elle avait d'autres prénoms.

Son grand-père et son père étaient fermiers chez nous. La grand'mère vivait encore dans mon enfance, elle portait le bonnet plat, tuyauté, des femmes du pays, le dimanche, le fichu à franges et au cou, le cœur et la croix de Savoie.

Ces fermiers, les Faitaz, gens à l'ancienne mode, se montraient respectueux, polis, payant régulièrement leur cens à la saint-Jean et à la saint-Sylvestre suivant l'usage, travailleurs, sobres, pieux à la manière du pays, je veux dire par là que les hommes se tenaient le dimanche pendant la messe, en dehors de l'église non en dedans, mais que leurs enfants étaient tous baptisés et faisaient tous « leur communion » en temps voulu. La ferme se trouvait alors en pleine prospérité, le bétail bien tenu emplissait l'étable et le vin s'achetait d'avance sur pied, tant il avait bon goût.

Jamais je n'ai vu la mère Faitaz vêtue d'une robe fraîche, ni chaussée d'une paire de godasses neuves, elle portait hiver comme été une vieille jupe de serge noir, ses jambes nues plongeant dans de larges chaussures privées perpétuellement de lacets.

Levée la première, elle veillait à tout avec cette ardeur tenace du paysan qui connaît le prix des choses, et qui porte dans son sang l'instinct de l'épargne. Dès l'aube on voyait la Faitaz au poulailler surveillant les couvées, levant les œufs, ou retournant la litière du cochon, puis on la revoyait aux champs avec les hommes, de sa gaule guidant les bœufs dans le sillon, ou rentrant le foin, comptant les gerbes de blé pour la batteuse, hersant, vendangeant, lessivant, etc...

Au milieu de cette besogne incessante elle avait élevé neuf enfants sur douze qu'elle avait mis au monde. Quatre de ses fils étaient restés dans la ferme et deux filles, dont une s'était mariée là, tout ce monde sous l'œil de la vieille, maintenant que son mari était mort, devait coûte que coûte, travailler pour la communauté, et personne ne pleurait sur la besogne.

Quand il eut vingt ans le fils aîné se maria, et du jour au lendemain, à la terme, tout changea de face. Il y amena une Marie, enfant trouvée, élevée à l'Assistance. Où l'avait-il pêchée ? Elle était jolie et douce, timide même, son petit visage étroit, lisse, blanc, détonnait au milieu des faces hâlées et cuites des autres femmes. Servante à la ville, il lui fallut s'habituer à sa vie nouvelle et d'abord apprendre à se lever de bonne heure ; le mari qui en était fou n'y arrivait point. Ce n'est pas qu'elle se refusât à obéir, mais son apathie et son indifférence paraissaient si grandes qu'elles décourageaient. Pourtant dans nos pays où la terre est morcelée et les exploitations petites, il faut que tout le monde s'en mêle pour que chacun puisse y vivre ; Marie visiblement se désintéressa de la question. Sa nonchalance lui donnait au milieu de cette ruche, une allure contemplative qui déplut aux autres.

La mère Faitaz surveillait l'éducation de sa bru, et n'en revenait pas : jamais elle n'avait vu chose pareille. Elle ne comprenait donc pas ses intérêts, cette sucrée ? La vieille épiait sournoisement les manières de l'autre, sa nonchalance, son parler traînard et cet air de rêverie qu'elle portait avec elle aux champs. Le jour où elle surprit son fils apportant à sa femme, toujours couchée, son café au lait, elle demeura comme frappée de la foudre et jugea la partie perdue.

Rien à dire au mari, il était comme envoûté, mais les autres, ceux qui se levaient à quatre heures l'été, à six heures en plein hiver et qui faisaient en somme la besogne de cette princesse, commençaient à marronner. Du reste tous observaient que l'aîné, gagné par une paresse nouvelle, ne semblait s'occuper qu'avec ennui d'un travail qu'il brassait autrefois si gaillardement. La ferme commença vers ce moment-là à péricliter, ajoutez que le second fils Faitaz, découragé, alla se louer dans un autre pays du côté de Saint-Jeoire.

Cependant la femme de l'aîné avait eu deux enfants, deux filles, dont la première reçut le prénom d'Euphémie, elles n'étaient belles ni l'une, ni l'autre, mal tenues avec cela et pleurnicheuses, la mère ne s'en occupant guère. Pourtant Phémie, à l'âge de sept ans se mit soudain à embellir et à ressembler à sa mère. À son visage blanc et fin elle ajouta même un petit nez en trompette comme ceux qu'au XVIII siècle on qualifiait de « mutin ». De taille élancée, elle eût paru agréable si quelque soin eût présidé à son entretien. Infiniment paresseuse, comme la mère, elle fuyait tout genre de travail et passait à muser ses journées aux champs avec sa petite sœur. On les apercevait de la maison, dépeignées toutes deux, les bras et les jambes couvertes d'une

couche de crasse, dans l'herbe jusqu'au cou, une gaule à la main pour ramener les vaches qui s'égaraient dans le clos du voisin.

Notre curé, plein d'entrain, comme tous les optimistes, avait essayé d'attirer au catéchisme les deux petites Faitaz. Phémie y eût été volontiers, car la course du bourg la divertissait, mais… le curé n'exigeait-il pas qu'elle sût par cœur son catéchisme ? Quel travail ! Ajoutez qu'elle ânonnait, car on n'avait jamais pu lui apprendre à lire convenablement. Comme sa mère, toute application la rebutait : elle préférait regarder travailler les autres.

Pourtant, non sans peine, la première communion eut lieu et l'on vit Euphémie en mousseline blanche, s'il vous plaît, traverser la petite église couleur « café-crème », un cierge à la main. Cette journée fut sa perte, ou du moins en décida. Quand je le fais remarquer à mon curé il pousse des exclamations indignées : Hélas ! c'est moi qui ai raison. Phémie vint plus souvent au bourg l'hiver qui précéda la communion, elle s'arrêta fréquemment à l'Étoile des Alpes où sa mère l'envoyait acheter des épingles et des berlingots, le magasin possédait une glace devant laquelle la petite ne manquait pas de faire des stations et de minauder. Le patron lui ayant dit un jour qu'il la trouvait jolie, Phémie enchantée, commença dès cette heure à se redresser et… à se laver les mains. Je ne répondrais pas que ce soin s'étendit au reste de sa personne, ce fut néanmoins un petit début : avec la connaissance de sa beauté naquit une orientation nouvelle.

Et d'abord l'indifférence qu'elle éprouvait jusque-là pour les siens se transforma en aversion. Cette moucheronne considérait ces braves gens avec un certain mépris : s'échiner tout le jour, courbé en deux sur la terre, se lever comme sa grand'mère avec le soleil, quand on pourrait vivre autrement… pressée, elle n'aurait

pas su dire comment, l'important pour elle était de ne pas faire partie de ceux qui s'échinaient. Elle ne parlait de ses observations à personne, pas même à sa jeune sœur, rustaude, qui « ramenait » la tête carrée du père et ses jambes torses.

Phémie, elle, tenait de la mère, elle n'avait pas été longtemps à s'en apercevoir, d'ailleurs, aux Écoles libres, où malgré la gentillesse des demoiselles, elle ne faisait que passer, les autres le lui avaient affirmé : « Tu sembles ta maman, Phémie », lui déclara la fille du boucher, un soir qu'elles revenaient ensemble de l'école. Parbleu ! elle le savait bien. Elle n'eut besoin de personne non plus pour lui faire remarquer que ses mains étaient taillées sur le modèle maternel et n'avaient aucune ressemblance avec les grosses pattes gercées du père et de la grand'mère Faitaz.

Un jour je pus me rendre compte de cette vanité absurde qui pousse chez les filles des champs, depuis qu'existent la bicyclette et les stars… (qui n'a été étonné comme moi de voir au fond des causses, ou sur les rochers du Finistère, ou encore dans les gorges de l'Arly, une gosse gardant, suivant le paysage, les brebis de Jeanne d'Arc ou les porcs de l'enfant prodigue, une gosse lisant Pour vous ? Chaque boniche, dès qu'elle sait lire, aspire à être vue à travers une lentille de cinéma, ayant Garat à ses pieds.)

Or, un jour Phémie vint chez nous apporter un litre de lait. Elle touchait à ses treize ans, délurée déjà comme pas une et bien tournée, elle en était à la première étape, celle où n'ayant pas de sous encore, elles ne peuvent rien s'acheter, mais connaissant leur propre gentillesse elles commencent à s'en occuper, s'ajustent de leur mieux dans leur sarreau de toile, serrent leur ceinture d'un cran… etc.

Donc Phémie apportait son lait. Un de nos amis la vit descendre à la maison. Comme elle passait près de lui, elle lui décocha un regard de coin qui avait bien plus de treize ans. Il s'écria en riant : « Cette gosse-là fera sa fortune dans le corps de ballet quand elle voudra ! » Elle était déjà loin mais pas assez pour qu'elle ne l'eût entendu, car je vis sur les joues rondes de l'enfant se dessiner un sourire satisfait.

Àla ferme la vie continuait cahin-caha. On n'y aurait bientôt plus d'argent les impôts augmentant, le blé des dernières années se vendant mal, ajoutez qu'il y avait trop de vin, personne ne voulait le payer son prix, les fermiers le donnaient à quarante centimes le litre. Mais la vieille Faitaz persistait à tenir.

Je crois que la dernière fois que je la vis sourire ce fut à la communion de Phémie. Bien que sa petite fille fût le portrait vivant d'une bru qu'elle devait haïr, elle se montrait fière de Phémie, elle admirait inconsciemment dans cette gosse tout ce qu'elle n'avait jamais eu : la beauté, la grâce, l'égoïsme même et pardonnait encore le léger dédain de la petite qui la toisa de bas en haut lorsqu'elle vit que pour aller à l'église la vieille avait arboré son bonnet tuyauté et son châle à franges.

Je pense que « la communion de Phémie » fut la dernière joie de la mère Faitaz. Le ménage de son fils aîné la désolait, non pas qu'on eût rien à reprocher à Marie, pas de coquetteries, pas d'infidélités, cette jolie finette restait fidèle à son tortu ; elle semblait bien trop indolente pour lui manquer : changer de place, s'attifer pour aller voir un galant. Toujours en savates dans la maison (elle n'allait même plus aux champs) elle se transportait languissamment d'une pièce à l'autre et passait ses journées d'hiver assise devant le fourneau à lire des romans à quatre-vingt-quinze

centimes, ou dans la chambre à se regarder dans un miroir qu'elle avait gagné à une vogue voisine. Elle ne raccommodait jamais rien, mais confectionnait volontiers des nœuds de ruban à dix sous le mètre, qu'elle appliquait sur les trous de ses corsages,

Phémie avait maintenant quinze ans. Elle ne savait rien, lisait mal, son écriture, formée de gros bâtons maladroits s'en allait tout de travers ne pouvant se déchiffrer ; naturellement elle ignorait le premier mot de l'arithmétique. Les demoiselles des Écoles libres soupiraient : « On n'en peut venir à bout et ce qu'il y a de plus contrariant, c'est qu'elle n'est pas bête du tout, mais voilà elle ne veut pas travailler, parce qu'elle ne veut pas faire un effort qui, croit-elle, ne lui servira à rien. »

Quand le temps en était venu, on n'avait pu la présenter au certificat d'études. Elle ne savait pas, non plus marquer un torchon, ni coudre, bref elle se montrait d'une ignorance crasse. En revanche, son caractère s'était amélioré, elle paraissait aujourd'hui moins sèche avec les siens, et on la vit positivement un jour s'offrir à porter les seaux d'eau à l'étable pour faire boire les bêtes.

Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était d'aller faire les commissions de ses parents au bourg, quand il y en avait, elle y mettait un empressement, une gentillesse, une complaisance, qu'elle n'apportait à rien d'autre. Mais, dame ! quand elle « descendait », il y en avait pour longtemps… « Quelle traînarde, cette Phémie, soupirait languissamment la mère, que peut-elle bien faire pendant si longtemps ? » La vieille Faitaz soupirait et fronçait ses vieux sourcils, elle avait déjà essayé de prévenir sa belle-fille… Pourquoi envoyer sans cesse Phémie, et non la ca-

dette plus rapide ? Mais Phémie savait mieux faire, et d'ailleurs elle voulait s'acheter un savon… La vieille ne disait plus rien.

Car Phémie avait changé aussi sous le rapport de la propreté, elle était devenue plus soigneuse de sa personne, s'inquiétait même de sa mise. On remarqua chez le pharmacien qu'elle s'habillait gentiment et avec goût.

— « Je voudrais bien savoir où elle trouve l'argent, dit aigrement Mme Pillet, un jour où elle remarqua que Phémie portait une robe plus propre que d'habitude.

Pillet fit taire sa femme : — « Une méchante toile à quatre sous, c'est sa mère qui la lui a donnée, qu'est-ce que tu vas chercher là ? »

— « Que tu es donc sot, mon pauvre Pillet. J'ai vu la même chez Huguet le jour du marché, ce n'est pas une « méchante toile », c'est une très bonne cretonne imprimée, et ça vaut neuf francs le mètre. Phémie est grande, il y en a bien pour trente francs, sans compter la garniture et la doublure.

Mais Pillet ne voulut pas s'avouer vaincu.

— « Quand on est bien balancé, comme Phémie, il n'y a pas besoin de belles étffes, il conclut sentencieusement : Tout va à la jeunesse et à la beauté. » Sa femme haussa les épaules.

Or, cette même année, Phémie un jour ne rentra pas. Dans le bourg, on s'annonçait la chose sur le pas de la porte.

C'était en septembre. La petite était allée faire une commission pour sa mère chez l'épicier et n'était jamais revenue.

Les gens de la ferme ne parlèrent de rien au dehors. La vieille Faitaz ne s'illusionna pas : Phémie était à la ville emmenée par quelqu'un. Qui donc ? Il y eut une scène terrible entre l'aîné et sa mère. Elle lui reprocha d'un seul coup tout ce qu'elle avait sur le cœur depuis seize ans : son mariage avec une fille de l'Assistance, une propre à rien, une charge sur les bras qui avait causé leur ruine, et n'avait même pas su élever convenablement sa fille. Faitaz stupide écoutait assis sur une chaise et répétait vingt fois de suite : « Mais qui c'est, bon Dieu, qui c'est ? » Quant à Marie, elle s'était sauvée dans sa chambre, terrifiée par cette tempête, ne sachant pas s'il fallait pleurer ou se taire, ne comprenant pas, peut-être, que la foudre était tombée sur la maison par sa faute ?

Tout au fond d'elle-même, elle ne pouvait blâmer complètement sa fille. Sa tête farcie de littérature à bon marché, échafaudait malgré elle des enlèvements… des voitures puissantes qui emportent sur la Côte d'azur des héroïnes élégamment vêtues aux Dames de France.

J'appris plus tard que le séducteur était le fils cadet d'un M. Jonas-Lévy, gros propriétaire des environs. Ce garçon avait vu Phémie au bourg, lui avait donné des rendez-vous le soir derrière les peupliers des blachères, et à la fin, devant rentrer à Paris pour terminer ses études, l'avait bel et bien emmenée… en auto effectivement. On apprit ensuite qu'il l'avait installée chez lui à Paris. Un de ses amis que je rencontrai au Salon Nautique le printemps suivant, m'affirma que Phémie bien nippée, bien décrassée, bien ondulée, faisait les beaux jours du rez-de-chaussée du fils Jonas-Lévy, avenue Henri-Martin.

Il y a donc encore des princes qui épousent des bergères ? Cela est réconfortant à penser, pourtant ce ne sont plus aujourd'hui

des princes, mais des Jonas-Lévy. Qu'importe ! Les Euphémie n'y regardent pas de si près, d'ailleurs elles y trouvent leur compte.

La vieille mère mourut deux ans plus tard, ses fils cadets quittèrent la ferme, Faitaz l'aîné, criblé de dettes, dut vendre son bétail sur place, finalement il la quitta lui aussi, en y laissant ses plumes. On vit alors combien la vieille avait eu raison quand elle dit que la débâcle et la ruine étaient entrées dans la maison avec cette gnan-gnan de Marie. Ce qui restait des Faitaz se dispersa, le ménage de l'aîné vint habiter le bourg, non sans avoir essayé d'exploiter une ferme plus petite, entreprise qui échoua comme l'autre : second désastre. Dès lors, le père de Phémie et Marie se logèrent tant bien que mal dans un taudis étroit et vécurent du travail de la fille cadette qui entra, protégée par un contremaître, dans l'usine de M. Ginet (cordes de chanvre).

Quant à Faitaz, fréquemment entre deux vins, il obtint, on ne s'explique pas trop comment, un surnumérariat de facteur des postes, j'eus la surprise de le voir entrer dans ma cuisine de temps à autre congestionné, l'œil fou, vaguement inquiet de mon courrier qu'il égarait en route la plupart du temps.

Les années passaient, Phémie devait avoir plus de vingt ans, il y avait beau jour qu'elle avait quitté son premier amant… ou qu'il l'avait quittée. De temps en temps, les échos de sa vie chaotique arrivaient au bourg. Il ne faut pas croire toutefois que ses parents s'en montrassent honteux. Ce serait mal les connaître, elle venait quelquefois les voir, débarquant par le petit train enfumé, d'où l'on extrayait de merveilleuses valises en peau de porc qu'on étalait sur la place. Immédiatement les fenêtres de la poste, de la Mairie, de l'Étoile des Alpes, celles du docteur, du receveur, se garnissaient de curieux. Phémie allait voir ses parents dans leur

taudis ; les belles valises ouvertes, elle distribuait orgueilleusement à la ronde des pièces de foulard imprimé pour sa mère, un tour de cou de mongolie, des colliers de fausses perles, des chemises confectionnées pour le facteur, des parfums, etc., etc… On pense bien que dans les deux chambres des Faitaz, il n'y avait plus de place pour les remontrances, la morale, etc., etc., et que le père pleurait d'attendrissement, cela dura ainsi à peu près quatre ans.

Un soir d'été, j'appris que Phémie était revenue chez moi, du moins, elle s'était arrêtée à l'étable, sans pousser plus loin. « Sans oser aller plus loin », me dit-on. Son arrivée fit sensation, car elle descendit d'une belle auto, accompagnée d'un monsieur « très bien », orné d'une barbe poivre et sel taillée en éventail. La correction de ce protecteur en imposa au vacher qui fut ébloui par son allure et le luxe de Phémie « tout en blanc ». On me dit plus tard que cette dernière allant quitter le pays, avait voulu revoir son berceau, montrer à son compagnon les lieux où elle avait passé son enfance.

Je ne sais si ce monsieur fut suffisamment édifié par la ferme, la promiscuité de la porcherie et du trou à purin. On pourrait croire que les Phémie, quand elles se lancent dans ces reconstitutions sentimentales, commettent des erreurs et risquent d'éclairer trop vivement un passé sordide. On se trompe. Les hommes épris sont si absurdes que de semblables maladresses les charment et qu'ils sont capables lorsqu'on les invite à voir la crèche dans laquelle couchait Phémie, d'admirer qu'un pareil lys ait fleuri sur un tel fumier.

Celui-ci repartit satisfait dans la belle auto. Phémie n'insista pas pour nous voir.

De temps en temps quelques nouvelles arrivaient jusqu'au bourg — des nouvelles de Phémie — elle était mannequin chez un grand couturier, elle montait pour son compte un magasin de lingerie, elle dirigeait un Institut de beauté. Naturellement on ne parlait que des réussites. À en croire ses contemporains, qui vivaient toujours sur la vision des autos reluisantes et des valises en peau de porc, Phémie recueillait partout le suffrage des foules.

Exactement deux ans plus tard, il y eut beaucoup de bruit dans les journaux à propos d'une charmante parisienne qui devait porter en Amérique les modes et la grâce françaises. C'était une toute jeune femme de 22 ans qui dirigeait sur la rive droite un Institut de beauté. Belle, élégante, femme du monde, cette jeune femme s'était vu décerner le titre d'Ambassadrice de l'élégance Française en Amérique.

Tout un remous se fit autour de la nouvelle. Les journaux prétendirent que le voyage d'une Parisienne représentant une des branches les plus importantes de l'industrie française, était pour la France non seulement une publicité retentissante, mais encore une œuvre patriotique. En expédiant une de ses filles les plus autorisées, la France répandait l'élégance et la beauté, on ne saurait trop encourager de semblables ambassadrices, etc… Naturellement une nuée de profiteurs s'étaient proposés pour mettre en scène ce voyage, accompagner l'Ambassadrice et jouir du luxe que l'on déployait pour elle. Ces bons parasites devaient organiser les réceptions à Chicago, exhiber la jolie dame pendant les conférences, etc. Au bout de quelque temps, on apprit que le Chicago Tribune se chargeait de tous les frais de l'expédition, que les bagages de l'Ambassadrice — 60 malles pesant chacune 50 kilos — avaient été embarquées devant une foule d'admirateurs. On

voyait dans Excelsior cette «  Parisienne  » sur le pont de l'Aquitania (Cunard White Star) entourée de journalistes, de députés et de diplomates, s'il vous plaît, au moment du départ. J'eus le numéro entre les mains. Je vis une jeune femme mince qui riait et qui ressemblait à toutes les jeunes femmes minces qui rient. Je ne prêtai à cette image aucune attention, je l'avoue, connaissant le bluff de ces sortes de réclames et la piteuse comédie qui couronne d'habitude ce genre de royauté, comédie qui s'achève quelquefois par un mariage retentissant, le plus souvent par le désespoir et la dèche.

Bref je n'y pensais plus, quand j'appris qu'une certaine Yolande Faitaz, Ambassadrice de l'élégance était morte à Chicago pendant l'exposition, d'une douloureuse péritonite. Ce nom de Faitaz fit revivre en moi certains souvenirs d'autrefois… Mais l'âge de la morte — 22 ans — et son prénom ne concordaient pas avec ceux de Phémie et je ne m'y intéressai pas.

Cependant les journaux menaient grand bruit autour de l'affaire. L'Exposition de Chicago profitait de cette mort pour se faire une large publicité. On annonçait que le journal américain renvoyait à ses frais le corps de la jolie Yolande à Cherbourg, où la famille irait le recevoir. On parlait même du malheureux père, « haut fonctionnaire aux Postes » qui, accablé de douleur… son gendre l'accompagnait. Tout cela, je le confesse à ma honte, me divertit fort. Je pensais maintenant que Yolande se nommait en réalité Phémie et que le père infortuné devait être ce soulot de Faitaz, facteur d'occasion, transformé pour la circonstance par le Chicago Tribune en haut fonctionnaire des Postes. Restait l'âge de l'ambassadrice : 22 ans. Impossible. Phémie en avait 30 bien sonnés. Je m'informai néanmoins et j'appris qu'il s'agissait bien

de la fille de notre fermier qui avait fini « Ambassadrice » à Chicago, après une douloureuse opération… J'appris même que l'Amérique reconnaissante, payait au père Faitaz le voyage de Cherbourg, celui de son gendre et un habit neuf. Dans la presse on insistait beaucoup sur la douleur de ce vieil ivrogne qui allait recevoir sur le quai de Cherbourg, d'un bâtiment étranger pavoisé aux couleurs nationales, le cercueil de sa fille, au son de la Marseillaise.

Exactement la cérémonie qui eût honoré le retour d'un héros, victime de ses exploits. Hélas ! Phémie était aussi, dans son genre, victime de ses exploits… J'appris par M. le Curé qu'à ses derniers moments elle avait été administrée, le cher homme s'en félicitait, n'avait-il pas jadis fait faire la première communion à cette pécheresse ? « Qui sait », prononçait-il avec ferveur « si je n'ai pas ainsi contribué pour ma petite part à son salut ? »

On ne peut songer à rire devant la Mort, pourtant il faut reconnaître que le retour de cette petite rien-du-tout, aux sons de l'hymne national, revêtait un caractère pittoresque qui frisait de tout près la farce ? J'en étais là de mes observations, lorsque la Presse française reprit l'information. Je pus voir alors dans le Journal et Excelsior, le portrait de cette victime de la diplomatie : À n'en pas douter, c'était Phémie ! Je reconnus son petit nez en l'air, ses yeux langoureux, son visage pointu, plein de grâce… C'était Phémie, l'Ambassadrice. Invraisemblable ! La petite gardeuse de vaches élevée sur notre ferme, que je voyais les pieds nus dans des galoches trop larges, chipant les fruits de notre verger et traînant sur les routes du bourg, c'était elle qui, rajeunie à miracle de dix années, était allée porter chez Washington les modes nouvelles et les refrains de chez nous !

C'est elle aussi, la pauvre, qui revenait dans un cercueil « somptueux », affirmaient les journaux américains ; il serait remis le x du mois, avec tous les honneurs que la situation comportait, au père désolé, haut fonctionnaire de la République. Je le revoyais aussi, ce fonctionnaire, avec son demi-uniforme de facteur (car il n'en arborait jamais que la moitié) son képi trop large, la sacoche qui lui battait les fesses… Il faut avouer que la vie vous réserve de temps en temps des surprises de choix. Je me promis de ne pas perdre de vue le haut fonctionnaire, je fis bien.

La cérémonie de la réception à Cherbourg se déroula selon le programme qui avait été fixé. J'ignore (car la presse ne saurait tout dire) si Faitaz ce jour-là se montra dans son état naturel d'ébriété : sur ce point la discrétion fut unanime.

Le corps de Phémie fut ramené dans le chef-lieu et déposé — excusez du peu — dans la crypte de la cathédrale, le tout aux frais du même journal américain. La date de l'enterrement étant arrêtée, le père convoqua « par la voix de la presse », tous les amis de la défunte à venir en foule l'accompagner de leurs prières. À l'heure dite, la cathédrale était pleine : pas une place dans le chœur, dans les tribunes même, on eût dit l'enterrement d'un général commandant de la place. Le corbillard littéralement couvert de gerbes de couronnes gigantesques, et de croix fleuries, se rangea devant l'Église. La foule respectueuse, qui attendait sur les marches, suivit le cercueil que l'on porta à l'intérieur.

La messe commença : grand orchestre, chants, solis, chœurs, harpes, enfin la première classe intégrale. Après l'absoute, le clergé se retira, les hommes posèrent la bière recouverte de velours sur un tréteau à l'entrée de l'église, et le public de défiler devant le père noble dans son habit neuf.

Les premières personnes secouèrent sur le velours l'eau bénite de leur goupillon, il se produisit alors une poussée comme il arrive quelquefois dans la foule, mais aucun service d'ordre n'ayant été prévu, les gens qui attendaient furent rejetés un peu vivement par les autres sur le cercueil dont le drap glissa. On vit alors cette chose stupéfiante : le cercueil de Phémie était recouvert d'une glace au travers de laquelle on voyait la morte. Une morte ondulée, fardée, teinte, vêtue à la dernière mode. Ses mains croisées étaient « faites » avec soin ; sur ses ongles pointus, éclatait une impeccable couche de vernis Lescandieu de couleur framboise.

Àce spectacle il se produisit dans la foule un remous : stupeur d'abord, curiosité ensuite. Personne, au début n'en pouvait croire ses yeux, chacun se poussait pour voir de plus près. Certains, saisis de dégoût devant ce cabotinage de la mort, demeuraient muets, d'autres indignés le manifestèrent trop bruyamment dans un lieu où ils auraient dû se taire. La plupart furent agités d'une curiosité sans bornes avertissant ceux qui n'avaient encore rien vu, se poussant, se refoulant : on se serait cru à la foire. Cela dura environ vingt-cinq minutes, pendant ce temps le désarroi fut complet, je ne jurerais même pas qu'il ne se produisît des bagarres. On avait dû renseigner la foule qui stationnait sur la place, car elle voulut rentrer à l'intérieur et ce fut une inexprimable bousculade.

En vain les Suisses voulurent-ils faire circuler les curieux, personne n'obéissait. Finalement le Curé averti, vint lui-même mettre un terme à ces inconvenances, sur un ordre prononcé avec sévérité, il fit vider l'église.

Grisé (toujours) de cette célébrité publicitaire, on me dit que le père Faitaz, tout glorieux, vint le lendemain demander au Curé

de l'église de lui accorder une chapelle où l'on exposerait le cercueil de sa fille, livré ainsi à l'admiration et au culte des foules à perpétuité.

C'eût été, en somme, la répétition du tombeau de Sainte Cécile-au-Transtévére à Rome, dont on voit la forme sous le maître-autel de l'église ? On devine que le Curé indigné refusa, et mit Faitaz dehors.

Peut-être pensa-t-il aussi qu'Euphémie n'avait vraiment pas droit à la palme des martyrs ?

## Le Mystère de la grande mare

On trouva l'homme mort, dans les blaches au petit jour.

Les herbes froissées sur un parcours de cinquante mètres environ, semblaient indiquer qu'on l'avait traîné jusqu'au pylône électrique où il était adossé. D'horribles blessures au ventre, aux jambes, aux mains, l'avaient vidé de son sang. On reconnut en lui Jorroz (Ambroise), un homme du Cheminet, village de deux cents feux, voisin du bourg, qui s'appuyait d'un côté à la montagne et de l'autre, s'étendait en bordure le long des marécages. Il reste encore dans le pays de ces terres saturées d'eau, qu'a laissées jadis le lac en se retirant, car il occupait, très autrefois, une partie de la vallée, du Viviers à la Ravoire, et même au delà. Au fond de ces marécages — les blachères, comme on dit — pousse une herbe creuse, coupante, un peu rêche qui fait d'excellente litière pour les bêtes. Il est rare qu'un paysan de ces régions, je ne parle pas d'un galvaudeux, mais de celui qui se respecte, ne pos-

sède, bien à lui, quelques journaux de blache. Pendant le temps de la fenaison, il va la faucher de préférence la nuit quand la lune est pleine, portant son souper dans un cabas.

Sa femme avait vu partir Ambroise la veille au soir, vers huit heures, la faux sur l'épaule. Naturellement, devant faucher dans l'eau, il avait chaussé ses grandes bottes, car une fois la blache coupée, on se trouve à même l'étang ; aux eaux basses on y entre jusqu'au mollet et parfois plus haut, en temps de pluie. Parmi les trous des blachères, il y en a de si profonds, que le poisson y pullule. Le pays de Savoie est ainsi rempli de sources, de ruisseaux et de fleuves, qui courent à travers la terre, comme veines sous la peau. À côté des Rois : Rhône et Isère, il s'en trouve bien d'autres, que les gens pressés ne connaissent point : l'Arc et la Romanche, le Doron, le Breda, l'Arly, la Leysse, sans compter les Guiers, les bons et les mauvais Nants, etc.

Ce fut en allant aux champs vers cinq heures du matin, qu'un voisin vit l'herbe foulée, et les traces de sang. Ces traces commençaient justement au bord d'une assez grande mare dont la rive était déjà fauchée en partie, l'eau profonde y bruissait comme celle d'une source. L'homme suivit les traces rouges et arriva au pylône. On rencontre souvent en montagne de ces hideux portemanteaux pour géants, ils enjambent les rochers et les monts, les champs et les treilles, portant dans leur flanc de ciment la Mort sans phrases.

Quand le voisin découvrit le défunt assis sur l'herbe, la tête appuyée au pylône électrique, il jeta l'alarme. Il avait bien vu que Jorroz était mort, mais redoutant les histoires, il réfléchit qu'il était dangereux de se mêler de ces sortes d'accidents. C'est pourquoi il ne s'approcha pas du corps, mais envoya la fille de Ber-

thollet, qui passait avec ses vaches, chercher le brigadier de gendarmerie, pour les constatations. Le brigadier arriva, dix minutes après, mal réveillé, boutonné de travers, flanqué de son soldat.

— Eh ! mais c'est Ambroise, du Cheminet ! s'écria le chef.

— Oui, dit le voisin.

— La mort remonte bien au moins à deux heures, hein ? remarqua-t-il en touchant le corps… Qu'est-ce que tu en dis ?

— Oh ! moi, je n'dis point non.

— Et tu n'as rien entendu cette nuit ? Il y a dû y avoir une lutte, des cris ensuite, on l'a traîné ici. On l'a tué à bout portant, avec une arme à feu, conclut le brigadier, visiblement satisfait de cette découverte.

— Comment q't'y a vu ?

— Parbleu ! ses habits sont arrachés autour des blessures !

Le voisin ne répondit rien, mais se pencha pour vérifier la chose : Il est bon de ne pas se laisser monter le coup.

Une petite troupe s'était déjà formée autour du corps, des gamins surgis soudain on ne sait d'où, couraient du village à la victime, se poursuivaient, criaient, faisant claquer leurs galoches de bois sur la route, se poussant des coudes, pour mieux voir le spectacle : Un mort ! quelle affaire !

Quelqu'un dit : « Il faudra prévenir la Marie ? » Personne ne broncha. On ne voulait pas de cette corvée. Merci. Déjà Polet parlait d'envoyer demander à Monsieur le Curé… quand la veuve arriva, échevelée. C'était une jeune femme, vingt-huit ans, peut-

être, mais déjà usée par les durs travaux de la terre et la mauvaise fortune, vieille avant l'âge, édentée, deux enfants pendus à sa jupe. Elle se mit à pleurer tout haut, la tête cachée dans son tablier.

Un juge et un médecin vinrent de la ville voisine. L'instruction fut longue. Les instructions sont toujours longues, en outre, la justice ne découvrant pas de coupable, traînait celle-ci, la retardait, comptant sur un incident, « un coup de surprise », disait le brigadier.

La femme du défunt, après avoir dûment crié et pleuré, accusa le courant électrique d'avoir tué son mari, et assura que la Société lui devait une pension, mais comme il était évident que Jorroz n'avait pas touché aux fils et que, d'autre part, le sang était visible au bord de l'eau, à cinquante mètres du pylône, il fallut en revenir à un assassinat, vengeance avec guet-apens, etc.

Valenton, le voisin qui trouva le mort, fut cuisiné convenablement par le juge, il finit par se souvenir qu'il avait entendu une détonation pendant la nuit, qu'il s'était levé au bruit, même qu'il avait aperçu alors « comme une flamme dans la direction de la grande mare ». On essaya bien de lui faire comprendre que s'il s'était levé au bruit de la détonation, il n'avait pas pu voir la flamme qui avait dû surgir en même temps que le coup de feu ? Il n'en voulut pas démordre, il avait entendu le bruit, et en ouvrant sa porte, il avait vu la flamme.

Alors le juge lui posa d'autres questions : « Connaissait-on des ennemis au défunt ? »

— Non, on ne lui en connaissait point. Ambroise et sa femme, tous deux bien braves et pauvres, ne pouvaient faire envie à

personne.

Le juge prenait son temps, sachant bien par expérience, que tout se découvre à la fin avec le paysan. D'ailleurs, il escomptait cette affaire-là, et songeait qu'elle lui permettrait peut-être de donner enfin sa mesure. Un confrère plus âgé lui barrait la route, et le poste de conseiller revenait de droit au vieil homme qui attendait depuis si longtemps… Mollard le balayait, ce vieil homme. Pour un sujet actif et intelligent, très intelligent, comme lui, une affaire pareille pouvait fort bien, s'il savait s'y prendre, devenir le commencement de la fortune.

Notre député, qui est un petit front-popu plein d'activité, l'avait compris de même, aussi se dépensait-il généreusement, on ne voyait plus que lui au Cheminet et dans le bourg, parcourant les lieux du crime, assistant aux constatations, interrogatoires, etc… On se répétait l'engagement qu'il avait pris envers la veuve : « Ne craignez rien, si la Société est coupable de la moindre négligence, — et elle doit l'être — elle paiera largement son erreur, je vous ferai obtenir justice. » Tout le monde fut ravi de ces mâles paroles, ceux qui n'avaient pas voté pour lui jadis, ne s'en vantaient plus, hochaient la tête et murmuraient entre eux : « Y a pas à dire il est du parti. » Être « du parti » chez nous cela signifie accorder les pensions, les places, bureaux de tabac, permis de chemin de fer, cartes gratuites, etc.

La Marie, enfiévrée, reçut cet été-là dans sa masure, en deux semaines, plus de monde qu'elle n'en avait vu au village en un an : des photographes et des reporters, des magistrats, des touristes, des curieux, des gendarmes. Elle recommençait son histoire pour eux vingt fois par jour. Au bout de huit, elle l'avait transformée de telle sorte qu'en l'écoutant, on ne savait plus, si

son mari avait été attiré bassement dans un guet-apens par la puissante Société, où s'il avait été noyé dans la mare par les ouvriers de ladite.

Le médecin avait conclu à la mort par accident, causée par des brûlures d'explosifs, mais lesquels ? Sentant la pension s'éloigner d'elle, la Marie répandait maintenant le bruit que son époux avait dû marcher sur un engin terrible, égaré dans l'herbe par les ouvriers du secteur, venus dernièrement réparer la ligne de haute tension. Tout le village partit en guerre contre les électriciens. Quelle canaille ! Alors ? les bœufs en allant aux champs, même les femmes et les gosses, pouvaient exploser, eux aussi grâce à ces dégoûtants ?

L'affaire, que les journaux intitulaient : « Le mystère du Cheminet », ou « l'Assassin fantôme » intrigua, puis passionna la région. Reproduits, les articles passèrent le Rhône et le Col du Bonhomme, se répandirent en Haute-Savoie, dans le Forez et le Nivernais, par les soins diligents de la T.S.F., « cette invention diabolique », disait l'épicier, la nouvelle atteignit Dijon qui souffla dessus, traversant le Morvan, puis l'Yonne, elle toucha à Vermanton, à Sens, à Paris, dans le Sud-Ouest et aussi dans les départements reconquis. Les baigneurs de la région savoyarde, reçurent de leurs amis de Dieppe ou de Biarritz, des lettres émues : « Qu'est-ce que j'apprends ? » écrivaient ces amis « Votre contrée n'est pas sûre ! On y assassine tout comme dans la zone ? » Enfin ce fut pour le Cheminet en quelques instants la Gloire : ses habitants en ressentirent une juste fierté.

Comme l'été battait son plein, on vint d'Aix, d'Allevard, d'Uriage, de Challes et même de Grenoble et de Lyon, le dimanche, pour contempler les lieux maudits. Le père Lebouc, voi-

turier de son état, profita le premier de la situation et fit des affaires d'or en transportant la Justice dans sa bagnole. Il y avait bien le service d'autos-cars de la ville, mais toutes les voitures partaient du Quinconce, qui est déjà à deux cents mètres du centre, et s'arrêtaient à deux kilomètres du lieu du crime, tandis que le père Lebouc, lui, transportait ses voyageurs du domicile jusqu'au bout de la blachère, ce qui était tout profit, car les abords très marécageux, foulés et sillonnés en tout sens, devenaient impraticables à pied.

Bogeat, l'aubergiste, connut, lui aussi une ère de prospérité. L'hôtel du Soleil Levant, hangar sans nom, se trouvant à une portée de fusil du champ de mort, attira les visiteurs, ils prirent l'habitude de s'y arrêter pour y boire une canette de bière. Quelques-uns y dînaient, et revenaient en ville à la fraîche.

Un mois après le crime, Bogeat avait installé des tonnelles et des tables devant le Soleil Levant : il y reçut dès lors tant de monde qu'il dut prendre un aide. Ce fut presque au même moment que le père Lebouc acheta de troisième main une vieille Ford au réparateur de cycles qui se trouve près du cimetière du bourg. Sa fille, une débrouillarde, qui conduit l'hiver la camionnette du laitier, organisa avec ce vieux clou des promenades régulières à la Grande Mare (un départ le matin, trois départs après-midi, retours garantis). Menés avec maestria par Césarine, les visiteurs traversaient victorieusement mares et fondrières, faisaient le tour du poteau suspect et revenaient chez eux, après la halte obligée au Soleil Levant, pour se rafraîchir. La promenade était ravissante.

Pendant ce temps-là, le père Lebouc réquisitionné, transportait, soit les enquêteurs et les hommes d'armes, soit la petite

clientèle : Jamais il n'avait tant roulé… Au bout de quelques semaines, un bruit singulier commença de courir. Les blessures de Jorroz, toutes situées à la partie inférieure du corps, jambes et bas-ventre, n'avaient pu être causées par une arme à feu, à moins que cette arme n'ait été dirigée par un ennemi couché par terre à plat ventre, ce qui parut invraisemblable à l'enquête. L'hypothèse de l'électrocution par le pylône, dont les fils étaient demeurés à leur place et intacts, fut abandonnée également. Un pylône n'est pas si nocif, qu'il tue sans provocation l'homme qui marche innocemment dans son ombre ?

D'autre part, des renseignements pris discrètement dans le village et au bourg par la justice, démontrèrent que l'honnête Jorroz maraudait quelque peu. Ainsi, il lui arrivait de tendre des collets sur les terres de son voisin, et même de pêcher nuitamment dans les étangs de la commune. Le fruit qu'il retirait de ses ingénieux larcins, n'avait certes pas pour but de varier ses propres menus, mais de vendre, le samedi au marché de la ville, poisson frais ou lièvre de poids, qu'il cachait dans sa poussette sous son maïs, ou sous ses pommes : innocents alibis.

Ceci connu et prouvé, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour découvrir que la victime, camarade d'un des ouvriers qui entretenait la ligne de haute tension, pouvait bien avoir reçu de lui quelques cartouches de cheddite, qu'il lançait au moment opportun dans l'eau, pour tuer en masse le poisson des mares. Docilement, la friture remontait alors à la surface, le ventre en l'air et il n'y avait plus qu'à la ramasser à poignées, telles que dragées au baptême.

La veuve interrogée, nia, comme de juste, et s'indigna derechef : « Son Ambroise, allant pêcher la nuit dans le marais com-

munal ? Pour qui le prenait-on ? Plusieurs générations de probité et d'honneur, alors, à quoi serviraient-elles ? Des gens honnêtes devraient bien se trouver à l'abri de si malveillants soupçons ! »

— « Permettez, Madame Jorroz, objecta le juge, ce n'est pas accuser votre pauvre mari de grande malhonnêteté, que de le croire capable de lancer une grenade de temps en temps, dans une mare, un léger braconnage seulement… » Toutefois, ce piège ne réussit pas, et la veuve ne voulut pas entendre prononcer ce mot de braconnage qui lui écorchait les oreilles. Bien.

Le juge conçut après cela une idée géniale. Cela arrive aux juges comme à tout le monde. Celui-ci résolut, pour en avoir le cœur net, d'envoyer les vêtements du mort, ainsi que ses bottes, à l'institut Pyrotechnique de Bourges. Là, une analyse rigoureuse serait faite, et donnerait le mot de l'énigme. Du même coup, la Société électrique serait débarrassée de toute menace de procès, pension indûment exigée, etc., et le calme reviendrait certainement dans le pays, fort agité depuis l'événement. Il fallait en finir une bonne fois.

On envoya donc les habits à Bourges. En attendant, pour venir en aide à la veuve, le Maire du bourg fit, parmi ses conseillers, une collecte qui produisit quatre-vingts francs, après quoi, M. le Curé, le dimanche suivant, ayant engagé ses paroissiens à ne pas rester en arrière, les excita à la charité, et annonça que le produit de la quête aux deux messes serait consacré à la Marie. Elle recueillit ainsi deux cent vingt francs, lesquels additionné au produit de l'effort laïc, lui valut trois cents francs, nets momentanément de tout impôt. La veuve en parut assez satisfaite, pourtant en lui remettant la somme, M. le Curé put s'apercevoir que la bénéficiaire se montra distraite, comme une personne qui aura

mieux : c'est que la Marie pensait à la retraite confortable que ne manquerait pas de lui verser la Société d'Électricité. Le député ne lui avait-il pas répété encore deux jours auparavant : « Nous ferons payer les gros » ?

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'accident. L'automne commençait, un automne resplendissant, qui pouvait faire croire à l'éternité du beau temps. Saison favorable aux villégiatures prolongées. Seuls, les chasseurs ivres de carnage, quittaient le pays. Somme toute, la dernière saison estivale avait été incomparable au Cheminet. Jamais on n'y avait connu une pareille abondance, jamais on n'y avait consommé tant de bière, et Byrrh et de gîte à la noix. Jamais on n'y avait vu pareil mouvement, visages si nouveaux, joui de semblable prospérité, enfin.

Les bénéfices du seul père Lebouc furent tels, qu'il put changer en novembre sa vieille Ford pour une camionnette Citroën, tout dernier modèle. Quant à Bogeat, il acheta un petit terrain en fichu pour s'agrandir, et parla de faire ajouter des chambres à son auberge.

Malheureusement, les acquisitions de l'été ne furent pas toutes aussi avantageuses. Mlle Lebouc (Césarine), pendant la fièvre qui agita son pays natal, au cours de la mémorable saison avait servi de point de mire à maints godelureaux, que sa situation de jolie chauffeuse attira. Agréable, adroite, parée d'un rien, elle plut aussi bien coiffée d'une chéchia « façon hermine », que d'une soucoupe de feutre posée sur l'oreille. Il ne faut pas grand'chose pour encourager un homme ; un regard appuyé, une riposte piquante, le voilà en feu !

Césarine Lebouc ne manqua pas d'adorateurs, même parmi ceux du village qui n'avaient eu garde de la remarquer quand elle conduisait, tête nue et en tablier, la camionnette du laitier aux fermes des alentours. Son rôle au volant lui valut force pourboires, madrigaux et compliments, tant et si bien, que quelques mois après la mort de Jorraz (Ambroise), elle dut faire à son père certaine confession, si foudroyante, qu'elle valut au vieux gentleman une attaque d'apoplexie.

Toutefois, la jeune fille ne s'en tint pas là, une dessalée ne se livre pas aux pleurs que pratiquaient ses aînées en semblables circonstances. Elle examina froidement la situation et choisit in petto parmi ses sept séducteurs, celui qu'elle rendrait responsable de l'accident. Elle persuada en effet, assez aisément à un jeune coquebin des environs, que l'enfant lui appartenait comme la mère et qu'il se préparât à épouser celle-ci en temps utile. Le village tout entier admira la présence d'esprit de Césarine, qui avait su se tirer d'un pas dangereux, où d'autres eussent laissé leur réputation : celle de césarine demeurait intacte.

Aux premières gelées, on reçut la réponse de Bourges. L'Institut pyrotechnique concluait sans hésitation à une explosion de cheddite. Le rapport expliquait très clairement que la victime avait dû tenir l'explosif dans la main droite, le heurter avant de le lancer, comme il se doit, et mal calculer le nombre de secondes prévues pour l'explosion. Ayant trop attendu avant de jeter la cartouche, l'explosion s'était produite, très violente, et avait fait du braconnier un homme mort. Cette solution expliquait les blessures au bas-ventre, aux mains et aussi aux jambes.

L'Institut poussa la conscience jusqu'à faire faire des croquis d'un individu (A) lançant la grenade (B) à temps (B') et échap-

pant à tout accident, et celui d'un autre, omettant la règle du jeu, et pulvérisé par la faute de son retard (C.D.D'). L'arrêt était concluant : aucune faute commise en dehors du braconnage de la victime. Quelques malins, quand les nouvelles leur parvinrent, protestèrent : « Eh bien ! et l'herbe froissée de la mare au pylône, qui l'avait aplatie ainsi ? »

L'instruction démontra que ce fut Jorroz lui-même, en se traînant jusque-là à bout de forces : il y était mort.

Pas d'assassin, pas d'homicide par imprudence du fait de la Société. La Marie jeta des cris affreux, prétendit que ses voisins avaient « parlé contre elle », les menaça de sa vengeance, puis soudain à l'étonnement général, se tut. On apprit bientôt pourquoi. Ginet, l'équarrisseur, puissant conseiller municipal socialiste du bourg, qu'elle était allée voir, intercédait pour la femme Jorroz « en haut lieu » comme l'on dit. La Marie ayant déclaré que son époux était un gazé de la guerre, réclamait, en compensation de son dernier malheur, une pension de l'État. Rien, aucun fait n'appuyait cette singulière déclaration, dont personne n'avait jamais ouï parler depuis vingt ans. Aucune formation militaire n'avait reçu ce prétendu gazé, aucun hôpital ne l'avait soigné, son livret militaire ne mentionnait aucune blessure.

Néanmoins, le député et ces messieurs de la mairie, désireux « de réparer une injustice » (?) firent le nécessaire, trouvèrent, on ne sait comment, des témoins et finalement, en moins de temps qu'il n'en faut pour aller de Tolède à Port-Bou, obtinrent une pension (gazé 90 %) pour la veuve de Jorroz (Ambroise).

L'hiver est venu, le village et le bourg ont recouvré la paix : pas d'assassins au milieu de ses valeureux enfants. Quelques-uns ont

trouvé mieux encore : après la Marie, Bogeat est maintenant, grâce au mystère du Cheminet, sur la route de la fortune. Il a fait quasiment reconstruire son auberge, qui s'enorgueillit aujourd'hui de cinq chambres « Touring-Club », avec eau courante. À côté de ses tonnelles couvertes de feuillage, il a installé un terrain de cochonnet, qui attire plus de monde à lui seul, que ceux des bourgs environnants.

Le vieux Lebouc est devenu loueur d'autos, et fait la pige aux cars du P.-L.-M. Sa fille règne actuellement sur un époux soumis… et aisé.

Notre député, qui se servit très habilement de l'affaire du Champ maudit, profita de l'instruction pour montrer son zèle et son tact. On lui a offert la cravate aux promotions de décembre, mais il donna à entendre qu'il préférait, à la prochaine chute du ministère (Hélas ! tangente) un sous-secrétariat d'État… On serait toujours libre de le décorer à ce moment-là ? Cette modestie a plu, et son sous-secrétariat ne fait de doute pour personne aujourd'hui.

Quant au bon juge, j'ai aperçu dernièrement sa nomination, comme Conseiller de Cour d'Appel à Lyon. Il passe ainsi sans vergogne, sur les droits, le ventre, le zèle, et les années du vieux D. son prédécesseur et son collègue. Il n'est pas douteux que ce favoritisme sans précédent (ou presque) ait fait crier quand il fut connu, la haute et basse cour. Qu'importe ? Chez nous une poignée de gens crient, dans ces occasions-là, au scandale, la majorité se tait, parce qu'elle compte bien que demain, elle aussi…

# L’Arbre

Les Toutard étaient dans leur jardin quand la petite Mme Pons apparut de l’autre côté du portail, une valise à la main. Son fils Marcel la suivait.

— Madame Toutard ! appela-t-elle. Écoutez un peu ce qui m’arrive… Toutard qui rechargeait ses asperges, fit signe à sa femme. Mme Toutard lâcha son arrosoir et accourut près de la grille. Mme Pons entrait un peu essoufflée, sa chevelure de belle blonde dérangée par le vent.

— Ma tante Louise qui vient de tomber malade ! dit-elle. J’ai reçu une lettre de la concierge. Il paraît que ça serait le cœur… Elle n’a que moi. Il faut que je file à Paris par le premier train.

Mme Toutard, une grosse femme aux sentiments généreux, s’apitoya.

Mme Pons reprit :

— Je suis contrariée aussi à cause du petit. Mon mari est en tournée chez les clients jusqu’à la fin de la semaine. Si ç’avait été il y a seulement deux jours, je leur aurais demandé à l’école de me garder Marcel, mais ils ont congé de ce matin. Alors j’ai pensé… Vous pourriez peut-être me le prendre.

Embarrassée, Mme Toutard baissa les yeux sur l’enfant : un garçon trapu comme son père dont il avait aussi les cheveux noirs, le regard farouche. Il allait sur ses neuf ans mais en paraissait douze.

— Vous le mettriez avec les deux vôtres, proposa Mme Pons. Il serait bien gentil… Pas, Marcel !

Le garçon pétrissait une motte de terre entre ses doigts. Il dédaigna de répondre.

— Faut que j'en parle à mon mari, dit prudemment Mme Toutard. Hé ! Gaston !...

Toutard s'approcha d'un pas lent, les mains dans la grande poche de son tablier. Sous le chapeau de paille, il montrait un visage maigre où les petits yeux marquaient dans chaque silence la lueur d'une pensée prudente. Mis au courant, il réfléchit un instant.

— Si cet enfant est sage, prononça-t-il, nous pouvons très bien nous en charger. J'espère qu'il est en bonne santé ?

— Oh ! Gaston, dit timidement sa femme.

Campé sur deux jambes brunes, le jeune Pons semblait défier tout soupçon à ce sujet. Sa motte de terre, toujours dans les mains, il fixait les deux Toutard d'un regard sans peur.

— Alice et Julien ont bien l'habitude des autres enfants, suggéra Mme Pons, pressée de prendre son train.

— Pas tant que cela ! rectifia Toutard. Alice n'ira à l'école que l'année prochaine quand elle aura ses sept ans. Julien n'en a que quatre. Nous avons bien le temps. D'ici là, je préfère qu'ils jouent entre eux. À ces âges-là, les risques de contagion sont si fréquents !

C'était son idée. Mieux valait le laisser dire.

— D'ailleurs vous n'en avez pas pour longtemps, assura Mme Pons. Dans trois jours au plus, je serai là. Et même si ça se prolongeait, Michel rentre après-demain.

— C'est bien sûr ? demanda Toutard.

— Sa tournée finit samedi. Il repasse au Siège pour rendre compte, prendre les nouveaux échantillons et le soir, il est ici.

Elle trépignait sur place. Les Toutard firent venir leurs enfants : Alice accourut, un ruban défait sur ses cheveux emmêlés, les yeux ardents et interrogateurs. Julien suivait, tout rond, placide comme sa mère.

— Des amours ! déclara Mme Pons.

On les mit en présence de leur nouveau camarade.

— Marcel va passer quelques jours ici, expliqua Toutard. Vous tâcherez de ne pas faire trop de bruit tous les trois. Alice, tu veilleras à ce que ton petit frère ne se mette pas en nage à courir dans le jardin.

Alice, très digne, tendit la main à Marcel d'un mouvement de grande dame. Julien stipula :

— Je ne veux pas qu'on me prenne mon tombereau.

Marcel les regardait de haut sans rien dire.

— On ne te prendra rien, dit Toutard à son fils. Et maintenant les enfants, allez jouer.

Mme Pons se pencha sur Marcel et l'étreignit furieusement. Il se laissait faire, sans lui rendre tous les baisers qu'elle lui donnait. Les Toutard contemplaient cette scène, étonnés.

— Allons, vous allez le retrouver bientôt votre gamin ! dit Toutard. Trois jours, c'est pas terrible.

Quand elle se releva, ils virent qu'elle avait les yeux humides. Elle leur serra les mains fébrilement.

— Merci encore… je n'oublierai pas… Surtout, qu'il prenne bien sa Phosphatine le matin. J'ai apporté la boîte…

Elle leur tendit un petit sac.

— Il y a ses affaires… Un tricot de rechange aussi pour s'il déchirait le sien. Il est un peu diable, mais c'est un bon enfant. Hein Marcel, tu ne feras pas enrager monsieur et madame Toutard qui sont si complaisants !

Il dit d'un air sombre :

— Non, maman.

Toutard s'avança :

— Donnez-nous l'adresse de votre tante qu'on puisse vous écrire si jamais il y avait quelque chose.

— L'adresse ?… C'est que… je ne sais pas si je pourrai loger chez ma tante. On sera peut-être forcé de l'emmener à l'hôpital. Dans ce cas-là, j'irais à l'hôtel. Je vous le ferai savoir à mon arrivée. Et puis, pourquoi m'écrire ?

Elle parlait très vite. Toutard entêté, précisa :

— On ne sait jamais avec les enfants. Supposez qu'il tombe malade…

— Gaston ! s'écria encore Mme Toutard, d'un ton de reproche.

— Laisse donc. Il vaut mieux prendre toutes ses précautions. Pour madame Pons, d'ailleurs, ça sera une sécurité.

Marcel, à l'écart des deux autres enfants, écoutait. La mine attentive.

Sa mère trancha rapidement :

— Vous n'avez qu'à m'écrire poste restante. Oui, c'est ça, à la poste centrale.

Après un dernier geste d'adieu, elle s'enfuit, légère.

— J'espère que vous nous rapporterez de meilleures nouvelles de votre tante, lui cria Mme Toutard comme elle passait le portail.

On n'entendit pas la réponse, Mme Pons courait déjà sur le chemin. Sa chevelure blonde semblait danser comme un feu clair au loin.

— Amusez-vous, les enfants, dit Toutard en reprenant sa bêche.

⁂

Alice entraîna Marcel. Julien suivait à grand'peine. Ils arrivèrent en un coin désert, au delà du potager.

— C'est notre jardin, expliqua Alice. On l'a fait tous les deux. Là, j'ai les fleurs.

Elle montra deux carrés entourés de cailloux blancs. Des marguerites coupées au milieu de leurs tiges, y étaient enfoncées. Une bordure de feuilles vertes rehaussait l'éclat du parterre.

— Si tu veux, on va en faire un autre avec des légumes. Toi, tu serais le propriétaire. Et je te dirais : « Voulez-vous me cueillir

des melons ? Je vous en prends pour deux sous.

— Non, dit Marcel.

— Pourquoi ?

Sans plus s'occuper d'elle, il s'assit par terre, sortit un petit canif de sa poche et se mit à fouiller machinalement dans le sol.

— Il est joli ton couteau, déclara Julien séduit.

Et il s'approcha. Marcel le repoussa brusquement.

— Laisse ça ! C'est papa qui me l'a donné. Je ne veux pas que tu y touches.

Julien se garda d'insister. Alice dit, l'air entendu :

— Je le connais bien, ton papa. C'est un monsieur avec des gros sourcils et une valise. Il n'est pas souvent là.

— Quand je serai grand, annonça Marcel, je ferai comme lui.

— Tu partiras aussi et tu laisseras ta femme ?

— Je n'aurai pas de femme, dit-il d'un ton tranchant.

Et, plus bas, il ajouta :

— Les femmes… ça ne vaut pas grand'chose.

— Faut pas dire… observa Alice.

Julien rit bruyamment. Impassible, Marcel creusait la terre de la pointe de son canif.

— Alors, on joue à quoi ? demanda Alice.

— À rien.

Il se leva, essuya soigneusement son couteau avant de le remettre dans sa poche et s'approcha d'un arbre. La tête levée, il inspecta les branches basses, en atteignit une à bout de bras et s'enleva, favorisant son rétablissement d'un appel de ses pieds contre le tronc. Une autre branche plus haute fut à sa portée. Il s'y suspendit et continua de monter. Les deux autres le regardaient, admiratifs.

— Papa défend ! murmura Julien.

Marcel grimpait toujours d'un mouvement souple. Par moments, on le voyait disparaître dans le feuillage. Alice inquiète, regardait du côté du potager. Mais personne n'apparaissait. Marcel, penché presque en haut de l'arbre, montra sa tête. Il appela :

— Eh ! les gosses.

De son index sur les lèvres, Alice lui fit signe de se taire. Cette satisfaction lui suffisait d'ailleurs. Quelques instants après, il descendit, les cheveux ébouriffés, sa veste verdie aux épaules par la mousse. Alice l'épousseta soigneusement. Il se laissait faire avec condescendance.

— Quand papa est là le dimanche, dit-il fièrement, on va dans les bois. Il me montre à grimper aux arbres. On saute des fossés… Il est fort, papa !

— Tu parles toujours de lui, remarqua Alice. Et ta maman ?

Il la toisa.

— Maman… elle ne va pas avec nous.

On les cherchait. Toutard se montra au coin de l'allée.

— Assez joué comme ça. Il va être l'heure d'aller manger.

⁂

La journée s'écouta dans une paix silencieuse. Toutard jouissait de ses dernières heures de liberté. Un congé obtenu pour achever de se débarrasser d'une grippe, lui permettait de donner des soins à son jardin. Dès le matin suivant, il lui faudrait reprendre le train pour Paris, courir à son bureau du ministère. Sa situation de sous-chef lui faisait la vie assez douce. Il ne se plaignait pas. Mais le meilleur de ses pensées après sa femme et ses enfants, allait aux quelques plants de terre qu'il sollicitait à chacun de ses loisirs d'une bêche active.

Marcel, Alice et Julien avaient passé presque tout leur temps au fond du jardin. Le jeune Pons s'était refusé à prendre part aux distractions des autres. Il n'avait en tête que des projets extravagants : partir à travers la plaine, gagner la forêt proche et y creuser un souterrain. Ou bien pêcher la grenouille dans le marais avec un bout de fil, une épingle et un morceau de viande crue. Alice ayant repoussé ces sollicitations avec horreur, l'invité s'était étendu à plat ventre dans l'herbe et considérait avec mépris ses hôtes occupés à leurs besognes mesquines. Alice ajoutait des boutons d'or à ses plantations de marguerites. Julien apportait du feuillage et se traînait autour de sa sœur en bavant d'admiration.

Le soir, Marcel abandonna sa soupe à la troisième cuillerée.

— C'est tout ce que tu manges ? demanda Toutard.

— Oui. Je n'ai pas faim.

Un plat de haricots qui vint ensuite, n'eut pas plus de succès. Toutard inquiet, regarda sa femme.

— C'est drôle, quand même !

Il tâta les mains du garçon.

— Tu n'as pas de fièvre, au moins !

— Il s'ennuie de sa mère, ce petit, risqua Mme Toutard. Pas, mon loup ?

— Non, dit simplement Marcel.

Les deux enfants Toutard s'empiffraient avec conviction. Profitant de ce que l'attention se portait ailleurs, Julien enfonçait les haricots dans sa bouche avec son pouce, pour éviter d'en rien perdre.

— C'est embêtant, déclara Toutard. J'espère qu'il n'a pas pris froid dans le jardin.

— T'énerve donc pas comme ça ! dit sa femme.

Après le dîner, on dressa un lit-cage dans la salle à manger pour Marcel. Il refusa poliment les services de Mme Toutard, se déshabilla seul et plia ses vêtements avec soin avant de se mettre au lit.

Dans la nuit, Toutard éveilla sa femme.

— Dis donc, qu'est-ce que tu en penses ?

Elle se dressa à demi dans un soupir.

— De quoi ?

— Du petit Pons. Ça ne me dit rien de bon de le voir comme ça.

— Tu te fais des idées. Laisse-moi dormir.

Il la poussa du coude.

— Lève-toi et va le voir.

Elle gémit, sachant déjà que rien ne prévaudrait contre son entêtement. Les pieds dans ses pantoufles, une camisole sur sa chemise de nuit, il lui fallut descendre à la salle à manger. Marcel était étendu sur le dos, les yeux ouverts. Elle ramena un peu la couverture sur lui et dit à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon petit ? Tu n'as pas sommeil ?

Il leva la tête :

— Dites, Madame, à quelle heure qu'il part demain matin, monsieur Toutard ?

— Au train de huit heures. Pourquoi ?

— Peut-être qu'il y aura une lettre de maman, Si elle donnait son adresse à Paris, il pourrait y aller.

— Aller chez ta maman ? Mais d'abord il n'aurait pas le temps, à cause de son travail. Et puis, qu'est-ce qu'il irait faire ? Pour savoir des nouvelles de ta tante ?

Il ne répondit pas. Alors elle lui caressa la joue et reprit :

— Dors vite. Monsieur Toutard se fait du mauvais sang à cause de toi. Il faut que demain matin, il te trouve bien reposé.

En remontant, elle trouva son mari assis sur son lit.

— Ce n'est rien, dit-elle. Il a dû s'agiter un peu trop aujourd'hui.

⁂

Au matin, comme Toutard prenait son café au lait dans la cuisine, il vit paraître Marcel.

— Il n'y a pas de lettre de maman, Monsieur ?

— Tu demanderas ça au facteur, mon petit gars. Il n'arrive qu'à huit heures et demie. Et toi, ça va mieux ? Tu as bien dormi ?

— Très bien, Monsieur, merci, assura Marcel qui se souvenait des recommandations de Mme Toutard.

L'autre l'inspecta d'un œil rassuré.

— Il ne faut pas t'agiter. Encore deux jours et tu reverras ta maman.

Brusquement Marcel tourna le dos et disparut par la porte ouverte.

Toutard caressa sa moustache.

— Drôle de petit bonhomme ! J'aimerais pas voir les miens comme ça.

Il partit. Le facteur nassa un peu plus tard, sans apporter aucune lettre de Mme Pons. Marcel ne parut pas au jardin de la matinée. Il demeura dans la maison à traîner d'une pièce à l'autre. M Toutard le surveillait, intriguée malgré elle. À peine mangea-t-il à déjeuner. L'après-midi, il disparut. Mme Toutard qui lavait

son linge, ne s'en aperçut qu'au bout d'une heure. Les manches retroussées, elle parcourut les allées, appelant l'enfant. Alice et Julien parurent.

— Vous n'avez pas vu Marcel ?

— Il n'a pas voulu rester avec nous, dit Alice mécontente. Et puis, il a dit qu'on l'ennuyait, qu'il partait tout seul et voilà !

— Qu'il partait !... Mais où ?

— Sais pas...

— Tu ne pouvais pas me prévenir, petite malheureuse !

Elle sortit en hâte sur le chemin, criant : « Marcel !... Marcel ! » Nulle voix ne répondait. Courant toujours, elle arriva deux cents mètres plus loin, devant la maison des Pons. Les volets étaient clos. Elle resta un instant à regarder à travers la grille puis se retourna. Alors en face, dans l'herbe, elle vit Marcel assis en boule, les deux poings fermés sur ses yeux. Elle clama :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il se redressa. Elle vit ses yeux rouges et accourut près de lui.

Deux sillons de larmes marquaient son visage. Il s'essuya vite de la main.

— J'attends papa, dit-il.

— Pourquoi es-tu sorti sans permission ? D'abord ton papa ne rentre que samedi.

— Il m'a dit qu'il tâcherait de rentrer avant... Peut-être ce soir.

— Tu as rêvé. Ta maman ne l'attend que samedi.

— Il n'a pas dit à maman qu'il rentrerait plus tôt.

Il s'était mis debout et la fixait, l'air assuré. Mme Toutard suggéra :

— C'est une surprise qu'il veut faire à ta maman, alors ?

Marcel se taisait. Comme elle le poussait doucement devant elle, pour le ramener au logis, il reprit :

— Maman a laissé une lettre pour lui.

— Bien sûr. Elle le prévient que ta tante Louise est malade et qu'elle t'a conduit chez nous en partant.

— Oh ! c'est pas tout. Elle a écrit une lettre… qu'il y avait des pages. Et puis après, elle m'a embrassé plein. Elle m'a dit qu'il fallait que je sois bien gentil avec papa…

Ils marchaient côte à côte. Mme Toutard voulut le rassurer.

— Tu as mal compris. Ta maman avait du chagrin à cause de la tante Louise.

Marcel ne répliqua pas. Ils étaient arrivés devant la maison des Toutard. Elle lui dit :

— Viens avec moi. Tu m'aideras à étendre le linge. Ça te distraira.

Jusqu'au soir, elle le tint dans la buanderie.

Il se montrait docile, allait lui chercher des brocs d'eau, tordait avec elle les linges humides de lessive. Quand Toutard rentra, elle le prit à part.

— C'est drôle ce que m'a raconté le petit aux Pons. Il paraît que son père va rentrer plus tôt qu'on ne croit.

— Tant mieux ! déclara Toutard. Ça me tracasse de voir comme il est, ce môme ! Je ne serai pas fâché que Pons le reprenne.

— Oui, mais le petit dit que Pons n'a pas prévenu sa femme.

— Comment veux-tu qu'il la prévienne puisque…

Il s'arrêta. Une autre idée lui venait. Comme pour y faire écho, Mme Toutard demanda :

— Tu y crois, toi, à cette histoire de sa tante ?

Toutard se gratta a tête. Cette question le troublait tout d'un coup.

— Sacré bon dieu de femmes ! s'écria-t-il. On n'est jamais tranquilles avec ces…

— Te mets pas dans des états pareils ! Gaston, supplia Mme Toutard. Les enfants pourraient entendre.

Elle allait fermer la fenêtre quand un appel retentit dans le jardin :

— Toutard !… Vous êtes là ? Descendez vite.

Elle regarda au dehors et vit la puissante silhouette de Pons. Il attendait dans le jardin, très rouge, la chemise ouverte. Sa main froissait un papier. Mme Toutard pressentit quelque chose de brutal.

— Montez, dit-elle. Ne faites pas de bruit.

Traversant la pièce aussitôt, elle ouvrit la porte et guetta. Un instant après, Pons fut là. L'émotion arrêtait ses paroles. Il tomba sur une chaise, tendit le papier qu'il tenait toujours.

— Tenez… Ce que j'ai trouvé en rentrant. Je ne peux pas… Lisez vous-même.

Elle jeta les yeux sur la lettre. Toutard qui s'était approché, lut par dessus son épaule. Des phrases se pressaient dans une course désordonnée de la plume.

« Il y a trop longtemps que cette vie dure. Je ne peux plus… C'est pour le petit que je suis restée jusqu'ici avec toi… Un homme qui m'aime… Il m'a dit : « Ne soyez plus qu'à moi… » Votre mari comprendra… sacrifice nécessaire. »

Pons haletait, la bouche ouverte. Mme Toutard abandonna la lettre. Son mari retint sa main.

— Attends. Il y a encore quelque chose…

Ils reportèrent les yeux sur le dernier paragraphe :

« J'ai payé l'électricité. On est venu aussi pour l'aspirateur… Il reste quatre cent soixante-cinq francs dans l'armoire, sur le troisième rayon à gauche… »

Laisse donc ! dit Mme Toutard.

Elle alla vers Pons, lui toucha le bras.

— Faut pas vous laisser aller comme ça. Il y a le petit…

— Elle en parle, observa Toutard. Voyez. C'est à la fin.

Il lut à son tour :

« Écris-moi pour me donner des nouvelles de Marcel. Tu n'as qu'à mettre : Poste restante, au bureau central de la rue du Louvre. »

— Saleté ! rugit Pons.

Ses mains se contractèrent. Puis, après un silence, il demanda :

— Où est-il, le petit ?

— En bas, dit Mme Toutard. Il va monter.

Elle fit un signe à son mari qui sortit. Les yeux fixes, Pons ne semblait rien voir.

— Tâchez de vous remettre, dit-elle. À cause de Marcel.

Il se leva d'un mouvement lourd. Mme Toutard le suivait de l'œil.

— J'avais mes vacances en rentrant, murmura-t-il. Nous allions partir. Je lui avais dit : « L'année n'a pas été mauvaise. Veux-tu que je t'emmène à la mer ? » Elle avait dit oui. On devait aller en Normandie.

La porte s'ouvrit, Marcel parut. D'un bond, il fut dans les bras de son père. Leurs chevelures du même noir se confondirent. Les mains du petit s'accrochaient aux épaules de Pons comme deux griffes. À la fin, l'homme se baissa.

Il reposa Marcel à terre et lui adressa un sourire qui marquait son visage comme une blessure.

— Papa ! questionna l'enfant, tu as une lettre de maman ? Tu sais quand elle rentre ?

— Je ne sais pas, non.

— Il faut qu'elle rentre vite pour qu'on puisse partir tous les trois.

Il tenta d'expliquer :

— Ta mère en a pour plus longtemps qu'elle ne pensait. Elle ne peut pas rentrer encore.

Marcel courba la tête. Puis il la releva d'un seul coup et dit, avec force :

— Va la chercher !

Les Toutard s'émurent. Pons fit un geste pour calmer l'enfant.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? Tu vas à Paris, tu la ramènes et on part ensemble, tout de suite.

Pons s'assit, l'attira sur ses genoux. Il dit :

— Écoute. Ta mère doit rester encore. Elle m'a envoyé une lettre pour dire qu'elle espérait que tu serais sage pendant son absence. Si tu ne l'étais pas, je serais obligé de le lui écrire et ça lui ferait de la peine.

— Lui écrire ? Alors tu sais son adresse ?

— Bien sûr !

Marcel parut se calmer. Pons l'embrassa encore.

— Laisse-moi avec monsieur et madame Toutard. Nous avons des choses à dire. Va un peu avec tes petits camarades dans le

jardin.

Sans plus protester, Marcel quitta les genoux de son père. Il descendit lentement l'escalier, s'arrêtant presque à chaque marche. Alice et Julien étaient dans la salle à manger, un peu étonnés d'être si délaissés à une heure où l'approche du dîner rendait de l'activité à ces lieux. Julien crayonnait sur une feuille de papier en imitant de ses lèvres jointes, le bruit de la trompette. Alice regardait par la fenêtre.

— Alors, tu as vu ton papa, tu es content ? demanda-t-elle. Et ta maman, quand c'est qu'elle revient ?

Marcel baissa les yeux sans rien dire. Julien s'approcha :

— On va manger ? questionna-t-il.

Toujours silencieux, Marcel s'était arrêté lui aussi devant la fenêtre. On voyait la pelouse, ornée d'un massif de dahlias qui faisait l'orgueil de Toutard, l'allée du potager, plantée de fusains et, plus loin, dominant tout le jardin, le grand arbre où Marcel était monté la veille.

— J'ai faim, dit encore Julien.

Alice l'arrêta d'un coup d'œil sévère. Marcel s'était retourné. Il dit, sans entrain :

— On va jouer.

C'était la première fois qu'il faisait cette proposition. Les deux autres s'étonnèrent.

— Il est tard, remarqua Alice.

— On va jouer, je vous dis… Allons dans le jardin.

— Non. Maman nous disputerait.

D'un mouvement brusque, il toucha Alice à l'épaule et se rejeta en arrière.

— Chiche que tu ne m'attrapes pas !

Elle bondit mais il fuyait et fut hors de la maison en trois sauts. Une poursuite s'engagea autour de la pelouse. Alice courait bien. Il semblait se laisser rejoindre puis, d'un crochet, prenait le large. Près d'être atteint, il s'échappa entre les fusains de l'allée. Elle faillit buter contre un des arbustes et perdit du temps. Marcel traversait déjà le potager. Elle s'arrêta, perdant sa respiration alors qu'il disparaissait derrière un buisson.

— Tu vas trop loin… Je ne joue plus.

On ne l'apercevait plus. Elle s'avança, curieuse, pensant qu'il s'était caché. Au fond du jardin, le feuillage du grand arbre remua. Alice leva la tête. Marcel montait de branche en branche.

— Je t'ai vu, cria-t-elle. Descends !

Il montait toujours. Elle vint près de l'arbre.

— Dépêche-toi de descendre. Si papa te voyait !…

Marcel se tenait debout, enlaçant d'un bras le tronc mince. Il ne semblait pas entendre. Pourtant, sur une nouvelle injonction, il commença de descendre puis s'arrêta sur une branche découverte, les yeux fixés obstinément à terre.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ne regarde pas en bas ! supplia Alice.

Il allongea une jambe dans le vide, sembla tâtonner, recula d'un mouvement instinctif.

— Je ne sens pas la branche du dessous, assura-t-il. Avec ces feuilles on ne voit rien…

— Plus en arrière, indiqua Alice, le cœur battant. Fais attention ! Doucement !… Ha !… Marcel !…

Elle poussa un cri rauque. Marcel avait glissé, semblait-il, perdant l'appui qu'il atteignait du bout de son pied. Il y eut un violent froissement dans le feuillage. Alice ferma les yeux, cacha son visage dans ses mains. Le bruit des branches cassées se confondit avec celui de la chute dans la terre lourde. Un gémissement rendit la conscience à Alice. Marcel, très pâle, gisait au pied de l'arbre. Il fit un faible geste de la main, murmura :

— Papa…

Son regard allait vers la maison. Alice partit d'un trait à toutes jambes, appelant :

— Monsieur Pons… Maman… Vite !… Marcel qui est tombé !…

Une porte battit. Pons parut sur le perron, descendu en quelques enjambées. Derrière lui, se montrèrent bientôt les Toutard. Alice se rua sur le groupe.

— Il était monté en haut de l'arbre… Son pied lui a manqué…

Sans dire un mot, Pons s'élança. Il arriva le premier, s'agenouilla auprès du petit corps. Marcel fit un effort pour parler. Sa mâchoire tremblait :

— Ce n'est rien… je crois.

Son père le palpait avec précaution. Une main passée sur sa jambe gauche le fit crier.

— Ne bouge pas, surtout ! C'est là que tu as mal, hein ?

Dans cette nouvelle catastrophe, Pons retrouvait son sang-froid en déroute depuis une heure. Il se releva, dit aux Toutard qui attendaient derrière lui :

— Il faut quelque chose qui fasse civière, pour le mettre. Je crois qu'il a une jambe cassée.

— Ma planche à repasser, proposa Mme Toutard. Ça sera bien assez large !

Toutard alla la chercher en maugréant :

« Sacrés moustiques ! Pas moyen de les laisser une minute !... » On ramena Marcel avec mille précautions dans la salle à manger. Il serrait les dents, le visage en sueur. Le médecin était à dix minutes de là. Toutard partit sur sa bicyclette. Mme Toutard alla dans la cuisine pour préparer des compresses. Pons caressait d'une main le front de son fils.

— Tu souffres toujours autant ?

Marcel fit non, de la tête. Puis il dit à voix basse :

— Papa... Il faut prévenir maman.

Pons se pencha sur lui :

— Tu veux que...

— Vite, papa. Tu vas écrire... Une dépêche... Ça ira plus vite.

Pons réfléchit, troublé. Une dépêche, poste restante... Quand irait-elle la chercher ?

— Elle viendra, répétait Marcel avec une sourde obstination. Écris, papa.

Sans savoir ce qu'il faisait, Pons prit une feuille de papier, son stylo. L'enfant suivait de l'œil chacun de ses mouvements.

⁂

Mme Pons arriva le lendemain soir. On avait plâtré Marcel. Il reposait dans le lit-cage rétabli dans la salle à manger. Quand elle entra, Pons et les Toutard se levèrent. Elle s'arrêta sur le seuil, les yeux dilatés. Marcel appela :

— Maman !...

Alors, sans plus regarder les autres, elle courut jusqu'au lit, s'abattit sur l'oreiller.

Les Toutard avaient fui à pas discrets. Les mains de Marcel s'étaient noués autour du cou de sa mère. Il la regardait à travers ses larmes.

— Tu vas rester, maman... Toujours ! Quand je serai guéri, on partira tous les trois.

Elle se retourna vers Pons qui attendait, immobile. Un silence passa. Puis elle dit :

— Je reste...

De l'autre côté de la porte, les Toutard se concertaient :

— Ça va faire du vilain avec Pons, ce soir, déclara Toutard.

Comme sa femme ne répondait pas, il demanda :

— Tu crois qu'elle aura le culot de se débiner… après ?

Mme Toutard haussa les épaules.

— Regarde…

Elle lui montra de la main la valise rapportée par Mme Pons et qui était dissimulée sous le porte-manteau de l'antichambre.

FIN

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_la_Brebis_sans_tache_%28recueil%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.